

EX LIBRIS



Velut Arbor Aevo

Fred. L. Gullen.









LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.
TOME TROISIEME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE NEW YORK CITY

Acquired from the

Library of the City of New York

Gift of the City of New York



LIBRARY OF THE CITY OF NEW YORK

500 FIFTH AVENUE NEW YORK CITY

Acquired from the

Library of the City of New York



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce troisiéme Volume.

<i>L</i> ETTRE LXV. à <i>M. l'Abbé</i> DE RO-	
THELIN ,	Page 1
LXVI. à <i>M. le Chevalier</i> DE B** ,	8
LXVII. à <i>Monsieur</i> FRERET ,	18
LXVIII. à <i>M. le Président</i> BOUHIER ,	34
LXIX. à <i>M. DU CLOS</i> ,	43
LXX. à <i>Monsieur</i> H** .	49
LXXI. à <i>M. DE BUFFONS</i> ,	64
LXXII. à <i>M. le Duc</i> DE*** ,	73
LXXIII. à <i>M. DE CRÉBILLON</i> ,	86
LXXIV. à <i>M. DU CLOS</i> .	99
LXXV. à <i>M. le Duc</i> DE NIVERNOIS ,	108
LXXVI. à <i>M. le Marquis</i> DE LOMEL-	
LINI ,	114
LXXVII. à <i>M. l'Abbé</i> SALLIER	124
LXXVIII. à <i>Monsieur</i> DU CLOS ,	196
LXXIX. à <i>M. DE BUFFONS</i> ,	205
LXXX. à <i>M. le Marquis</i> DU T** ,	215
LXXXI. à <i>M. DE BUFFONS</i> ,	223
<i>Tome III,</i>	2

ij TABLE DES LETTRES.

LXXXII. à M. DE LA CHAUSSÉE,	230
LXXXIII. à M. DE MAUPERTUIS, de <i>l'Académie Royale des Sciences, &c.</i>	244
LXXXIV. à M. l'Abbé L. A. H**,	255
LXXXV à M. le Marquis DE LOMEL- LINI,	271
LXXXVI. à M. DE MONTCRIF, de <i>l'Académie Française,</i>	291
LXXXVII. à M. l'Abbé L. A. H**,	301
LXXXVIII. à M. DE CRÉBILLON, <i>Fils,</i>	309
LXXXIX. à M. H**,	317
XC. à M. l'Abbé D'OLIVET,	322
XCI. à M. le Président DE MONTES- QUIEU,	345
XCII. à M. DE BUFFONS,	361

Fin de la Table du Tome III.



LETTRES

D'UN

FRANÇOIS.

LETTRE LXV.

A Monsieur l'Abbé DE ROTHELIN.

De Londres , &c.

MONSIEUR,



ANT que les Lettres ont été confinées dans les Colléges , les Scavans ont existé inutilement pour la Société : semblables aux Prêtres Egyptiens , ils ne s'expliquoient que dans une Langue qu'eux seuls pouvoient entendre. Servilement attachés à tous leurs Préjugés , ils se sont

moins occupés à rechercher la vérité ; qu'à maintenir des erreurs accréditées. Dès que la Philosophie a quitté la Langue de l'Ecole , & que les Muses ont osé parler la nôtre , les Gens du monde qui ont cultivé les Sciences & les Arts , ont porté dans les unes cet esprit de liberté , & dans les autres ce gout qui leur font naturels. Montagne s'est ouvert de nouvelles routes vers la Sagesse : pour inviter les autres à le suivre , il a semé de fleurs les sentiers qu'il leur a tracés : il a banni du raisonnement la sécheresse de la Logique. Malherbe a communiqué à nos Muses un ton plus décent & plus noble ; il leur a fait perdre la dureté qu'elles avoient encore de son tems ; enfin notre Langue qu'il a polie est devenue une Langue sçavante , & ce n'est qu'à l'Académie Françoisse qu'elle est redevable de ce point de perfection où elle a été portée.

Nos Voisins sont forcés d'en convenir : tout prévenu qu'étoit le célèbre Dryden en faveur de sa Nation , il a senti que l'Anglois ne pouvoit jamais devenir une Langue polie & régulière , sans le secours d'une Académie qui en fût uniquement occupée. Locke a aussi

proposé à sa Nation l'exemple des François. *La Politique de quelques-uns de nos François*, dit-il, *n'a pas jugé qu'il fût indigne du Public d'encourager & de récompenser ceux qui s'attachent à perfectionner la Langue.* Le Docteur Swift s'est plaint de ce qu'un établissement aussi glorieux pour les Lettres manquoit à l'Angleterre. Sous la Reine Anne, & dans le tems que le Comte d'Oxford étoit Ministre, ce Sçavant fit tous ses efforts pour procurer à sa Nation une *Académie Angloise*, sur le modele de la vôtre. On a de lui une Lettre à ce sujet, qui prouve & quelle est parmi nous l'utilité, & quelle est dans les Pays étrangers la célébrité de l'Académie Française.

Le Docteur Swift a bien senti la nécessité qu'il y avoit d'admettre les Gens de qualité dans une Compagnie que l'on voudroit rendre honorable pour les Gens de Lettres, & à qui l'on confieroit le soin de perfectionner le langage, & d'épurer le Gout en Angleterre. En effet, les Dorset & les Rochester, parmi nous les N*** & les S***, en un mot ceux qui ont le bonheur de pouvoir honorer les Muses en les cultivant, sont

ceux qu'elles se plaisent le plus à favoriser.

Je vous en fais juge, vous, Monsieur, qui avez apporté à l'Académie Française & l'un & l'autre titre, & qui joignez aux avantages de la naissance ceux des dons les plus précieux de l'esprit, vous devez sentir mieux qu'un autre l'utilité qui résulte pour les Lettres de cette Association. Si ceux qui les professent sont meilleurs Juges de la Langue écrite, les Gens de qualité peuvent mieux décider de la Langue qui se parle. Les uns ont approfondi davantage les Regles de la Grammaire & l'Etymologie des mots, les autres sont des témoins plus sûrs de l'usage du monde. C'est le concours des uns & des autres qui peut seul perfectionner une Langue. La Cour est le centre du Gout & de la Politesse. Nos Ecrivains ne peuvent puiser l'un & l'autre que dans le commerce de ceux qui l'habitent. Les Comédies de Térence se sentent de celui qu'il avoit avec Scipion.

Mais indépendamment de cette utilité réelle, il faudroit encore admettre les Gens de qualité à l'Académie Française; sans quoi les Gens de Lettres eux-mêmes cesseroient bientôt de la désirer. Ceux

qui prétendent à celle-ci ne peuvent être soupçonnés de vues intéressées ; elle ne promet point de Pensions , elle ne peut donner que de la gloire. Les talens de l'esprit y rendent tous les hommes égaux. Voilà ce qu'elle offre de flatteur à l'amour propre , le premier mobile de toutes nos actions : celui qui est le plus grand par sa naissance , ou le plus recommandable par son rang , pense assez dignement de l'Homme de Lettres pour chercher à lui être associé. Le Général d'Armées , le front ceint des Lauriers de la Victoire , croit en relever l'éclat en y ajoutant ceux des Muses qu'il vient recevoir de vos mains. C'est ainsi que tour à tour il honore l'Homme de Lettres auprès duquel il prend place , & est lui-même honoré par celle qu'il occupe parmi vous.

Les Protecteurs des autres Académies ne sont que les Confreres de l'Académicien François. Vous , Monsieur , qui dans celle des Belles Lettres occupez si dignement à tous égards la Place d'Honoraire , n'avez-vous pas témoigné publiquement combien vous vous teniez honoré de celle que vous occupez à l'A-

cadémie Françoisé. C'est cette égalité qui l'a fait rechercher jusqu'ici par tout ce que nous avons eu de plus grand dans les différentes parties de la Littérature. Tous ceux qui s'y sont distingués ont voulu être d'une Compagnie où ces Héros qui ont été les Défenseurs de l'Etat, & ces Prélats respectables qui ont fait la gloire de l'Eglise Gallicane, ont souhaité d'être admis : à côté des noms des Corneilles & des Racines, vous avez la satisfaction de trouver ceux des Villars & des Bossuets.

Quel aiguillon n'est-ce pas pour tout homme qui se sent quelque talent, que l'espoir de devenir Membre d'un Corps aussi illustre ! Tous les hommes ne se conduisent pas par l'intérêt ; ceux qui font leur Cour aux Muses, ne recherchent communément que la gloire. Combien d'efforts ne fera pas un Homme de Lettres pour mériter une Place dans une Académie qui lui donne pour Confreres ceux qui occupent les premiers rangs dans l'Etat, & les premières Dignités dans l'Eglise. Quoi qu'en disent ceux que le désespoir de n'y pouvoir entrer fait parler, l'Académie Françoisé est aussi glorieuse

D'UN FRANÇOIS: 7
pour la Nation , qu'utile pour les Lettres ;
le plus haut point d'honneur où celui qui
les cultive parmi nous puisse atteindre ,
est de devenir un de ses Membres.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXVI.

*A Monsieur le Chevalier DE B**.*

De Londres , &c.

MONSIEUR,

C'Est au hazard qui m'a fait jetter aujourd'hui les yeux sur les Papiers Publics que vous devez la Lettre que je vous écris ; ce sont , à proprement parler , les Registres des Mœurs de la Nation : on y trouve souvent des choses singulières , & l'Article que je vais vous communiquer , m'a paru de ce nombre. Ce sont les défis de deux Braves d'une espece inconnue parmi nous , & plus estimée peut-être ici qu'elle ne devoit l'être.

C A R T E L.

» D'autant que moi , *George Bishop* de
» *Shaftsbury* dans le Comté de Dorset ,
» Maître de la Noble Science de Défense dans toutes ses branches , ai été ici
» très-injurié par *M. Maguire* à l'égard

» de celle de l'Epée ; je l'invite à se bat-
 » tre avec moi à toute outrance sur le
 » Théâtre. C'est ce que desire & ce
 » qu'attend avec empressement Votre
 » Serviteur, *George Bishop*.

R E' P O N S E.

» Moi, *Félix Maguire*, du Royaume
 » d'Irlande, Maître de mon Epée, & qui
 » me suis battu avec les plus Illustres de
 » ce Royaume, à sçavoir, M. Figg,
 » M. Sparks, M. Sutton, M. Johnson,
 » M. Gill, & autres grands Hommes ; je
 » ne manquerai pas de joindre M. Bis-
 » hop au lieu & au tems dont il sera con-
 » venu, & je sçaurai maintenir contre lui
 » l'honneur dû à mon Epée & à mon
 » Pays. Qu'il prenne garde surtout que
 » je ne lui fasse porter une paire de Bé-
 » quilles, comme cela m'est déjà arrivé à
 » l'égard de quelques-uns de ses Compa-
 » triotes. Votre Serviteur, *Félix Ma-*
 » *guire*.

Que pensez-vous, Monsieur, de la
 fanfaronade de ces vils Gladiateurs ? ou si
 ce sont des Hommes courageux, quel
 dommage que leur courage soit si mal

employé ! Le gout qu'ont les Anglois pour ces fortes de Spectacles , ne vous étonne-t-il pas ?

Quelque soit la célébrité de ces deux Champions , je crois que vous me pardonneriez de ne pas pousser la curiosité jusqu'à vouloir être moi-même témoin de leurs hauts faits d'Armes. Les Anglois nous reprochent notre répugnance pour ces Combats barbares, comme l'effet de notre mollesse ; ne serions-nous pas aussi-bien fondés à interpréter à leur désavantage le gout qu'ils y prennent ? L'Humanité ne doit-elle pas souffrir à voir des malheureux s'assommer à coups de bâtons , ou se couper par morceaux ? Sans accuser le Peuple, qui s'en fait un amusement, d'être cruel , ne rougissons pas de fuir jusqu'à l'image même de la cruauté.

Il est assez difficile que ces Spectacles n'inspirent une sorte de férocité. Après qu'on se fût apprivoisé à Rome à voir des Lions & des Tigres s'entre-déchirer , ces combats devinrent insipides au Peuple , il fallut , pour les satisfaire , les faire battre contre des Hommes. Les Romains se faisoient un jeu de ce que nous appellons aujourd'hui Barbarie. Ils

aimoient à voir répandre du Sang , ils contemploient avec plaisir dans un Gladiateur expirant , le Spectacle horrible des douleurs & des agonies de la mort. Ils avoient des Maîtres, ou plutôt des Monstres de férocité , qui apprennoient à ces Infortunés à mériter les applaudissemens du Peuple , soit en souffrant avec constance , soit en mourant avec grace. Mais que prouve l'exemple des Romains, sinon qu'ils n'avoient pas autant de politesse qu'ils pensoient en avoir , & qu'ils étoient plus cruels qu'ils ne croyoient l'être ? Après-tout , Grecs ou Romains , que nous importe ? Ne nous en laissons pas imposer par l'autorité des Nations , ne reconnoissons que celle de la Raison. De pareils Spectacles sont indignes d'Êtres qui en sont doués , & ne peuvent que faire honte à l'Humanité. Les Sages en ont toujours eu horreur. *Si celui qui souffre est coupable , il n'a que ce qu'il mérite ; Mais vous , qu'avez-vous fait ;* dit Sénèque , *pour mériter de le voir souffrir ?*

Il faut avouer que ces Combats de Gladiateurs Anglois ne sont plus autant à la mode qu'ils l'ont été. Les honnêtes gens y ont presque renoncé. On n'y voit

guées à présent que la plus vile Populace , ou cette classe d'Hommes peut-être encore plus méprisables que ceux de la lie du Peuple , puisqu'ils s'en rapprochent autant par les Mœurs , qu'ils en sont séparés par la Naissance.

Je ne dois pourtant pas vous laisser ignorer qu'ici plusieurs gens du premier rang font assez de cas de ce noble exercice pour vouloir l'apprendre eux-mêmes , & que quelques-uns d'eux regardent la Science du Gladiateur comme le premier mérite d'un Gentilhomme accompli. J'en connois un , c'est M.** ; Frere de Mylord ** , qui a fait son apprentissage sous ce fameux M. Figg dont il est mention ci-dessus. Cet Anglois tient à tel honneur d'être élevé de ce grand Maître , qu'il l'a souvent à sa Table : il le promet aux Soupers d'apparat qu'il donne , comme on promet à Paris Gélyotte ou Chaffé ; & il ne faut pas le trouver étrange , chaque Pays a ses Mœurs. En France on chante pour s'amuser ; ici l'on fait le coup de poingt pour passer le tems.

M. Figg dit un jour lui-même à une personne de ma connoissance , qui avoit le bonheur d'être d'un de ces Soupers :

Monsieur , aucun Homme n'a plus de compassion que moi pour les Pauvres & les Malheureux ; mais dès que je suis sur le Théâtre , si je vois de la chair , il faut que je coupe. Tels sont les propos de Table dont cet Homme célèbre régale les Admirateurs de ses talens , ce qui doit assurément faire un convive fort agréable.

A l'égard des Combats à coup de poingt , la Noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le Peuple. Un des Pairs du Royaume est encore aujourd'hui la terreur des Fiacres de Londres. J'ai connu à la Campagne un Chevalier Baronet qui y a fixé sa demeure, c'est un Homme fort âgé, qui néanmoins se pique encore d'être le premier Lutteur de toute la Grande Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un Livre sur l'utilité de cet Art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'aussi grands Disciples qu'il l'auroit souhaité, par zèle pour le bien public autant que par passe-tems, il l'enseigne aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ses leçons. Un Membre du Parlement , Seigneur de son voisinage, fut un jour lui rendre visite ; comme ils étoient à se promener

ensemble , à parler de cet Art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la Société, le vieux Chevalier faisit son Homme par-derriere , & le jetta par-dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa blessure , se relève tout en colere

Mylord , lui dit cet habile Lutteur , d'un ton grave & important , *il faut que j'aye bien de l'amitié pour vous. Vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour-là.*

Je m'imagine, car il faut toujours voir les choses du côté le plus favorable , que ce sont moins ces Combats mêmes qui plaisent aux Anglois , que l'exercice qu'ils y prennent ; & ici en effet on en prend de toutes sortes. En général, combien d'Hommes exercent leurs corps , combien peu exercent leur esprit !

On pourroit mettre au rang des exercices les plus violens qui sont ici en usage , celui d'aller en Carrosse : il n'en est guères à Londres qui ne puisse tenir lieu aux Anglois du Trémouffoir de M. l'Abbé de S. Pierre. Ceux qui ont soin de leur santé, donnent la préférence aux Voitures les plus rudes. Suivant les infirmités dont on se croit menacé , on se livre aussi à d'autres sortes d'exercices. On joue à la Boule pour la Gravelle ;

pour les maux de Tête on trotte à Cheval.

Cependant, si l'aliment le plus sain devient une espèce de Poison pour ceux qui en font un usage immodéré, l'exercice, quelque nécessaire qu'il soit à la santé, peut être très-pernicious pour ceux qui en abusent. Plusieurs Anglois mettent leur gloire à soutenir des fatigues, qui font le malheur de ceux dont la profession est de les supporter. J'ai connu un jeune Homme de qualité, qui se vantoit de courir plus vite & plus long-tems qu'aucun Coureur d'Angleterre. Il avoit gagné à ce métier plusieurs gageures considérables ; & si l'on m'a dit vrai, il courut un jour de Londres jusqu'à York sans s'arrêter. A l'exemple de ceux qui vouloient obtenir le prix de la Course aux Jeux Olympiques, & qui étoient obligés pour se mettre en état de le disputer, de vivre sobrement, de s'abstenir de Ragoûts ; en un mot, de suivre en tout un régime assez gênant : lorsque cet Anglois avoit de pareilles courses à fournir, il s'y préparoit, pour se rendre plus léger, par des saignées, des purgations & des sueurs violentes. C'est ainsi qu'aux dépens de sa santé même, qu'il a altérée, il a acheté

la réputation d'être le premier Coureur d'Angleterre. Dans quelle classe mettrons-nous un Homme qui paye si cher un mérite si frivole ? Dans celle des Hommes Singuliers , ou dans celle des Infensés. Que ne produit pas dans une tête mal organisée la ridicule envie d'occuper les autres de soi !

En plus d'une Province d'Angleterre , de même qu'autrefois à Olympie & à Lacédémone , on voit aussi de jeunes Filles se disputer le prix de la Course : ce sont communément des Villageoises fortes & robustes , qui courent d'une vîtesse étonnante.

Peut-être que ce gout , que les Anglois témoignent pour toutes les sortes d'exercices , est une preuve qu'il leur est nécessaire. Parmi les plaisirs , ceux même qui passent pour arbitraires , viennent souvent de besoins réels. Qui sçait si la qualité de l'air qu'on respire en Angleterre , & les alimens dont on s'y nourrit ne sont pas cause qu'on y a plus besoin qu'ailleurs de tout ce qui peut exciter la transpiration ? Ces différens exercices sont des recettes sûres contre le *Spleen* ; & je crois que généralement parlant , ils rendent les Anglois plus robustes que les François.

François. Les Hommes font d'autant plus forts, qu'ils font plus d'usage de leurs forces.

Les Romains qui dans les commencemens s'adonnerent aux Exercices du corps pour se rendre plus guerriers , les cultiverent dans la suite pour la santé. C'est pour cela qu'Auguste jouoit souvent au Ballon. Mais je ne puis comprendre comment on peut se livrer à ceux qui dégradent la dignité de notre Nature ! Comment des Êtres , qui ont quelque sentiment d'humanité, peuvent-ils voir comme des Jeux ces Affauts de vils Gladiateurs , qui les mettent de niveau avec les Animaux , dont ils imitent la férocité !

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXVII.

A Monsieur FRÉRET.

De Londres, &c.

MONSIEUR ,

J'Ai reçu toutes les Nouveautés Littéraires qui ont paru au commencement de cette année, & que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Pour commencer à m'acquitter envers vous, j'ai chargé le Courier de Mylord Walde-Grave de cinq ou six Brochures Politiques, & vous recevrez bien-tôt par M. Smith de Boulogne, un Paquet plus considérable. Je vous envoie à mon tour ce qui a paru ici de plus supportable dans tous les genres de Littérature.

Que nous sommes stériles, nous autres François, en comparaison des Anglois ! On met au jour en ce Pays-ci plus d'Ouvrages en un mois, que la Presse de Paris n'en fournit en un an. Dans la seule année dernière, on en a imprimé

près de quinze cens , fans compter toutes ces Feuilles de Nouvelles & de Politiques qui paroissent tous les jours , & qui occupent un Peuple plus embarrassé de son loisir , qu'on ne l'est communément parmi nous. Les Anglois ne vivent & ne conversent pas autant les uns avec les autres , que le font les François. Ainsi , pour remplir les vuides de leur vie , ils ont plus besoin de faire ou de lire des Livres. Ce qui est à peu près égal pour le grand nombre de ces Ecrivains. Leur Naturel les porte au silence , comme le nôtre nous porte à la dissipation ; & le silence inspire autant le gout de la Lecture , que la dissipation en éloigne. Peut-être même que de ce grand nombre de gens qui font ici des Livres , la plûpart ne se mêlent d'écrire , que parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour faire autre chose. Nous n'avons nous-mêmes en France que trop d'Auteurs de cette espece , qui ne composent des Romans ou des Histoires , que parce qu'ils ne sont pas en état de faire d'autre métier. A Paris , les Spectacles débauchent l'esprit des jeunes gens : A peine ont-ils fréquenté six mois le Parterre , qu'ils veulent à leur tour paroître , comme Au-

teurs, sur le Théâtre. La Comédie Italienne, à qui l'on pourroit reprocher de jouer tant de misérables Pièces, si elles n'y étoient souvent applaudies, est cause que beaucoup de Clercs désertent l'Etude de leurs Procureurs, & embrassent par paresse une Profession qui flatte davantage leur amour-propre, mais qui ne demande pas plus de talens que celle qu'ils quittent; car il n'est point vrai, comme on le suppose, que même pour faire un mauvais Ouvrage, il faut encore avoir de l'esprit, il suffit pour cela de s'en croire; & de toutes les erreurs de l'amour-propre, celle-ci est assurément la plus commune.

Il est aussi plusieurs Auteurs, qui, de même que notre Ancien Belleforêt, n'écrivent que parce qu'ils ont une Famille à entretenir. *Ils ont, comme lui, des Moules auxquels avec grande promptitude ils jettent des Livres nouveaux : ce sont autant de Recueils & de vaines Narrations qu'ils copient les uns d'après les autres.*

En Angleterre, en France, & surtout en Hollande, combien y a-t-il d'Ecrivains aux gages d'un Libraire, qui, comme autrefois Du Ryer, travaillent à

quarante sols la Feuille. C'est dommage que la plûpart d'entr'eux n'ayent pas assez d'Esprit ou assez de Talent pour s'appliquer uniquement à des Traductions. Les Libraires, à qui ils se vendent, les employeroient plus utilement, & pour le Public & pour eux-mêmes. Il devroit, dit Montagne, y avoir quelques Corrections des Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les Vagabonds & les Fainéans. En beaucoup d'Auteurs, la manie d'écrire est une espece de rage, que rien ne sçauroit contenir *.

D'Ablancourt a eu raison de dire, qu'il vaut mieux traduire de bons Livres, que de faire des Livres nouveaux, qui la plûpart n'apprennent rien de nouveau. Bayle avoit remarqué, qu'on ne s'étoit pas encore avisé de faire l'Histoire des grands Criminels; on a fait pis de nos jours en nous donnant *Les Causes Célèbres*, qui ne sont à plusieurs égards que l'Histoire de différens Scélérats, ou les Annales de la Greve. De pareils Ouvrages font honte à l'Humanité, & peuvent

* *Quatuor millia Librorum Didymus Grammaticus scripsit, miser erat si tam multa supervacua legisset.*

être d'un usage pernicieux dans la Société. Peut-être instruiront-ils plus d'Hommes pervers dans le Crime , que les Réflexions de l'Auteur n'en corrigeraient.

Ce n'est point par la multitude des Livres qui paroissent tous les ans , que l'on peut juger de la supériorité d'une Nation sur une autre en fait de Sciences, c'est par le gout , la solidité & l'utilité de ces Ouvrages. Malgré cette grande fécondité des Ecrivains Anglois , les bons Livres ne sont pas plus communs ici qu'ailleurs. Il s'y en imprimeroit sûrement beaucoup moins , si tous ceux qui se mêlent d'écrire étoient obligés seulement de sçavoir leur Langue. Car ce seroit trop exiger d'eux , que de leur demander de l'ordre & de la correction dans leurs Ouvrages. La Langue Angloise , comme vous le sçavez , a peu de principes fixes ; & vous conviendrez que la plûpart de ceux qui l'écrivent , n'en respectent aucun.

Ce qui augmente de beaucoup le nombre des mauvais Livres qui paroissent ici , ce sont , il faut l'avouer , la plûpart de ceux qui viennent du nôtre. On traduit à Londres tout ce qui paroît

de nouveau à Paris , & cela fans aucun choix , les plus misérables Ouvrages , comme les meilleurs. De-là ceux de nos Auteurs à qui l'on fait cet honneur , n'ont aucun fujet de s'en enorgueillir. ** qui n'est connu que par les Exemplaires que l'Auteur en a donnés , vient de paroître en Anglois. Toute mauvaife qu'est la nouvelle Histoire de Portugal , si elle eut seulement pû passer la Mer , elle eut infailliblement été traduite. De pareilles Productions , quoiqu'étrangères , jointes à celles de même espèce que leur Climat leur fournit en beaucoup plus grand nombre , inondent la Littérature Angloise d'un Déluge de Barbarie & de mauvais Gout.

Ce que je reprocherois le plus volontiers aux Auteurs Anglois , c'est de ne sçavoir pas faire un Livre. Leurs Ouvrages les meilleurs manquent le plus souvent de Méthode. Depuis quarante ans on a plus écrit en Angleterre sur la Médecine , que dans tout le reste de l'Europe ; cependant en est-il rien sorti que l'on puisse comparer à cet égard au *Traité De Morbis Venereis* de M. Astruc ? Il n'est ici aucun de ceux qui sont faits pour en juger , qui ne regarde cet Ouvrage com-

me le plus utile & le mieux fait qui ait paru depuis long-tems en Médecine. Mais en quelque genre que ce soit ; & en France comme ailleurs, il est rare de réunir l'un & l'autre mérite. Beaucoup de nos Ecrivains ont le défaut précisément opposé à celui des Anglois. Ils arrangent quelquefois des riens avec tout l'art & toute la méthode possible. C'est dommage que de pareils Auteurs n'ayent rien à nous apprendre : on sent que s'ils avoient eu de la matiere , ils auroient sçu la mettre en œuvre. Aussi notre façon de louer un Ouvrage , est aujourd'hui de dire : *C'est un Livre bien fait , une Pièce bien écrite ; un Discours bien arrangé :* Les Anglois au contraire disent : *C'est un Livre plein de bonnes , ou d'excellentes choses.*

Vous avez dû , Monsieur , remarquer encore une différence essentielle entre leurs Auteurs & les nôtres. Les Anglois qui traitent des Sciences abstraites , ne cherchent pas assez à se rendre clairs, ils semblent toujours craindre d'en trop dire ; ils sont aussi avares de mots que prodigues d'idées. Tel est le caractère du célèbre Bacon. Quatre lignes des Principes Mathématiques de Newton , donnent

ment la torture aux Géomètres les plus habiles. Locke est peut-être le seul Auteur Anglois qui ait sçu éviter ce défaut. Ceux au contraire qui écrivent des choses de gout & d'agrément , péchent par trop de diffusion & d'abondance : ils craignent toujours de n'avoir pas assez d'esprit , ils entassent figures sur figures. Ils s'écartent à tout moment de leur sujet , pour ne point perdre les moindres choses qui y ont rapport ; & l'idée principale est souvent offusquée par les idées accessoi-
res.

Dans le premier cas , les Auteurs François sont encore sujets au défaut opposé à celui des Anglois. On a plus d'une fois reproché aux nôtres , d'étendre en un gros Volume , ce qui ne feroit souvent que la matiere d'une Dissertation de vingt pages. Un Auteur qui se défie trop de la pénétration de ses Lecteurs , ne donne pas grande idée de la sienne , & tel prend beaucoup de peine pour se faire entendre que , malheureusement pour lui , on n'entend que trop.

Pour ce qui regarde la maniere de traiter les choses de gout & de pur agrément , vous avez raison de soutenir que ni les Anglois ni aucune autre Nation

ne le peut disputer aux François. M. Congreve , M. Addison , le Comte de Shaftesbury , le Docteur Swift & M. Pope , ne se sont si fort distingués des autres Ecrivains de leur Patrie , que parce qu'ils ont autant étudié nos bons Auteurs du dernier Siècle , que les grands modeles de l'Antiquité.

La prodigieuse quantité de Livres qui s'impriment ici tous les mois sur toutes sortes de matieres , nous fait voir quel est le génie de cette Nation. Dans les Productions Littéraires , chaque Auteur ne reconnoît de règle que son gout , j'eusse peut-être aussi bien fait de dire que son caprice. Tel homme même se mêle ici d'écrire , qui n'a appris sa Langue qu'à la Halle *. Un Cordonnier qui sçaura un remède de Bonne Femme , écrira sur la Médecine. Rien n'est si aisé que de faire des Livres , quand on se dispense des soins que demandent le Style , l'ordre & la correction.

Au reste , je suis bien loin de con-

* Locke se plaint de ce qu'en Angleterre on néglige trop la Langue Maternelle. *Ils sont (les Anglois) si éloignés , dit-il , d'en apprendre les Régles , qu'ils ne sçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloise. De l'Education des Enfans.*

damner cette abondance de Livres. Les plus mauvais ne laissent pas d'être encore utiles à la Nation. Ils font vivre à Londres plusieurs Ouvriers ; ils soutiennent au-dehors plusieurs Manufactures de Papier , & par conséquent le Commerce. C'est ainsi qu'en effet en quelque Pays que ce soit ce grand nombre d'Ecrivains peut être très-utile à un Etat , pourvu que d'ailleurs il y ait assez de Laboureurs, car on ne doit souffrir aucune Profession qui puisse préjudicier à la culture des Terres.

Il faut songer aussi que tel Ouvrage nous paroît méprisable , qui ne l'est pas pour une autre Classe d'hommes. Combien en est-il que *Pierre de Provence* & *Jean de Paris* amusent ? Il faut des Ouvrages pour la Ville , & d'autres pour la Province. Le Journal de Verdun est pour les Curés de Campagne , ce qu'est le Mercure pour les Chanoines d'une petite Ville. Personne ne se doute à Paris, de la réputation qu'a le * * * dans les Provinces. Enfin il est convenu qu'il y a peu de mauvais Ouvrages qui ne contiennent quelque chose de bon. Ces jours passés je trouvai moi-même dans un Livre Anglois , aussi ignoré qu'il mérite

de l'être , un morceau qui me parut agréable. Je vous l'envoie en François , pour que vous en puissiez faire part à vos amis. C'est ainsi que le métal le plus précieux se trouve souvent allié aux matières les plus viles , c'est faire une chose également utile & pour soi & pour les autres , que de l'en séparer.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

S U R L A

VANITÉ ET L'AMBITION

D'E L'ESPRIT HUMAIN.

CICÉRON , dans le premier Livre de ses *Tusculanes* , fait voir ingénieusement la fausseté des jugemens que nous formons sur la durée de la Vie humaine comparée à l'Éternité. Pour donner plus de force à son raisonnement , il cite un Passage de l'Histoire Naturelle d'Aristote , touchant une espèce d'Insectes com-

mune sur les bords de l'HIPANIS *, qui ne vivent jamais au-delà du jour où ils sont nés.

Pour suivre l'idée de cet élégant Ecrivain , supposons qu'un des plus robustes de ces Hipaniens (c'est ainsi qu'ils sont nommés dans l'Histoire) fût selon ses notions aussi ancien que le tems même, il aura commencé à exister à la pointe du jour , & par la force extraordinaire de son tempérament , il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes , de dix ou de douze heures. Durant une si longue suite d'instans , par l'expérience & par ses réflexions sur tout ce qu'il a vû , il doit avoir acquis une haute sagesse. Il voit ses semblables qui sont morts sur le Midi , comme des Créatures heureuse-

* Fleuve de Scythie , qui porte aujourd'hui le nom de Bog.

Aristote dit , qu'il y a de petites Bêtes sur la Riviere Hipanis , qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin , elle meurt en jeunesse , celle qui meurt à cinq heures du soir , elle meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heure ou de malheur ce moment de durée ? Le plus & le moins en la nôtre , si nous le comparons à l'Eternité , ou encore à la durée des Montagnes , des Etoiles , des Arbres & même d'aucuns animaux , n'est pas moins ridicule. Essais de MONTAGNE,

ment délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses Petits-Fils , une Tradition étonnante de faits antérieurs à tous les Mémoires de la Nation. Le Jeune Effaim composé d'Etres qui peuvent avoir déjà vécu une heure , approche avec respect de ce vénérable Vieillard , & écoute avec admiration ses Discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera , paroîtra un prodige à cette Génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paroîtra la durée entière des tems , & le crépuscule du jour sera appelé dans leur Chronologie , la grande Ere de leur Création.

Supposons maintenant que ce vénérable Insecte , ce Nestor de l'Hipanis , un peu avant sa mort , & environ l'heure du coucher du Soleil , rassemble tous ses Descendans , ses Amis & ses Connoissances , pour leur faire part en mourant de ses dernières pensées , & leur donner ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un Champignon , & le sage Moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

• A M I S & Compatriotes , je sens

5 que la plus longue vie doit avoir une
 20 fin. Le terme de la mienne est arrivé ;
 20 & je ne regrette pas mon sort , puis-
 20 que mon grand âge m'étoit devenu un
 20 fardeau , & que pour moi il n'y a plus
 20 rien de nouveau sous le Soleil. Les
 20 Révolutions & les Calamités qui ont
 20 désolé mon Pays , le grand nombre
 20 d'accidens particuliers auxquels nous
 20 sommes tous sujets , les infirmités qui
 20 affligent notre espèce , & les malheurs
 20 qui me sont arrivés dans ma propre Fa-
 20 mille , tout ce que j'ai vû dans le cours
 20 d'une longue vie , ne m'a que trop
 20 appris cette grande vérité : Qu'aucun
 20 bonheur placé dans les choses qui ne
 20 dépendent pas de nous , ne peut être
 20 assuré ni durable. L'incertitude de la
 20 vie est grande ! Toute une Génération
 20 entiere a péri par un vent aigu. Une
 20 multitude de notre Jeunesse impruden-
 20 te , a été balayée dans les eaux , par un
 20 vent frais & inattendu. Quels terribles
 20 Déluges ne nous a pas causés une pluie
 20 soudaine ! Nos Abris même les plus
 20 solides , ne sont pas à l'épreuve d'un
 20 Orage de grêle. Un nuage sombre fait
 20 trembler les cœurs les plus courageux.
 20 J'ai vécu dans les premiers âges , &

» conversé avec des Insectes d'une plus
» haute taille , d'une constitution plus
» forte , & je puis dire encore d'une plus
» grande sagesse qu'aucun de ceux de la
» Génération présente. Je vous conjure
» d'ajouter foi à mes dernières paroles ,
» quand je vous assure que ce Soleil qui
» nous paroît maintenant au-delà de l'eau ,
» & qui semble n'être pas trop éloigné
» de la Terre , je l'ai vû autrefois fixé au
» milieu du Ciel , & lancer ses rayons
» directement sur nous. La Terre étoit
» beaucoup plus éclairée dans ces âges
» reculés , l'air beaucoup plus chaud , &
» vos Ancêtres plus sobres & plus ver-
» tueux. Quoique mes sens soient affoi-
» blis , ma mémoire ne l'est pas , je puis
» vous assurer que cet Etre glorieux a dû
» mouvement. J'ai vû son premier lever
» sur le sommet de cette montagne , &
» je commençai ma vie vers le tems où
» il commença son immense Carrière. Il
» a , pendant plusieurs Siècles , avancé
» dans le Ciel avec une chaleur prodi-
» gieuse , & un éclat dont vous ne pou-
» vez avoir aucune idée , & que sûre-
» ment vous n'auriez pû supporter. Mais
» maintenant par son déclin & une dimi-
» nution sensible dans sa vigueur , je

» prévois que toute la Nature doit finir
 » en peu de tems, & que ce Monde va
 » être enféveli dans les ténèbres en moins
 » d'une centaine de Minutes.

» Hélas, mes Amis ! combien ne me
 » suis-je pas autrefois flatté de l'espéran-
 » ce trompeuse d'habiter toujours cette
 » Terre ? Quelle magnificence dans les
 » Cellules que je me suis moi-même
 » creusées ! Quelle confiance n'avois-je
 » pas mise dans la fermeté de mes mem-
 » bres & les ressorts de leurs jointures &
 » dans la force de mes aîles ! Mais j'ai
 » assez vécu pour la Nature & pour la
 » gloire, & aucun de ceux que je laisse
 » après moi, n'auront la même satisfac-
 » tion, en ce Siècle de ténèbres & de
 » Trecadence que je vois qui est com-
 mencé.



L E T T R E L X V I I I .

A Monsieur le Président BOUHIER.

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

H E U R E U X qui comme vous peut s'entretenir avec Platon ! C'est dans le commerce de ces grands Hommes de l'Antiquité que l'on puise cette saine Philosophie qui juge de tout & ne s'étonne de rien. Celui qui se l'est rendue familière ne regarde plus la déraison & l'injustice , que comme les suites de la foiblesse presque inséparable de notre Nature. Il n'est point surpris de voir où des Particuliers , des Corps & des Nations entières , tendre à un but & ne pas prendre les voyes qui y conduisent , ou les vices de l'Humanité rendre inutiles les précautions de la plus sage Politique.

C'est sous les Regnes de Henri VII. & de Henry VIII. que la Chambre des Communes s'est mise en possession de l'Autorité dont elle est aujourd'hui revê-

me , & qui étoit auparavant exercée par la Chambre des Pairs. Les Membres de la premiere font les grands Commissaires du Royaume , députés de toutes parts pour présenter au Roi & aux Seigneurs , les Grieffs de la Nation , leur demander la Réforme des abus , & s'il est nécessaire , la punition de ceux qui en sont les Auteurs.

Ce que l'Angleterre a conservé de liberté , elle le doit , sans contredit , à la Chambre des Communes ; mais peut-être a-t-elle montré plus de courage dans les tems orageux , que de vigilance dans les calmes apparens qui ont aussi leurs dangers. Sans reprocher aux Anglois d'aujourd'hui d'avoir dégénéré de la Vertu de leurs Ancêtres , il est sûr que s'ils ont encore les mêmes principes , ils ne tiennent plus la même conduite , s'ils sont aussi jaloux de leurs Privilèges , ils ne sont pas aussi attentifs dans le choix de ceux à qui ils confient le soin de les défendre.

La chose la plus importante pour la Nation , c'est l'Élection des Membres de la Chambre Basse : Ce devrait être l'Homme le plus vertueux , le plus sage , le plus zélé qui devrait être pré-

fére. Cependant c'est communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le Peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défense de ses droits ; aujourd'hui il vend son suffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout Homme qui est en état de dépenser beaucoup est sûr de se faire un Parti, mais non pas d'être élu : Celui de ses concurrens qui aura dépensé le plus selon toutes les apparences aura la pluralité des voix. Les uns entrent au Parlement pour payer leurs Dettes , d'autres en font pour y entrer. Plusieurs se ruinent tous les jours à briguer envain cet honneur ; souvent aussi ce ne sont pas eux-mêmes qui font cette dépense , ce sont les principaux du Parti qui la portent.

J'en ai un exemple tout récent à vous rapporter , c'est de l'Élection qui s'est faite la semaine dernière de l'un des Députés de la Ville de Windsor , Élection qui a fait ici beaucoup de bruit par les dépenses excessives de deux Pairs du Royaume qui se sont disputés à qui l'emporteroit ; l'un est le Duc de S. Abans , Gouverneur du Château de Windsor ; l'autre est le Duc de Marlborough , aujourd'hui l'un des Chefs du

Parti opposé à la Cour. Le Duc de S. Abans a enfin eû le dessus.

Pendant ces tems d'Electi^on , ceux qui y aspirent ou qui soutiennent les Aspirans sont obligés de tenir Table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cens personnes à régaler par jour. Celui qui enivre le plus de Peuple peut compter sur un plus grand nombre de voix : Ici on fait tout ce qu'on veut du Payfan avec de la Biere forte. Ceux qui sont sobres , on les gagne avec de l'argent. A l'égard du Bourgeois intéressé , l'un vend son suffrage vingt Guinées , l'autre ne le donne qu'à trente : pourvû qu'on y mette le prix , on est sûr de les tous avoir. N'est-il pas étonnant que ce soient-là presque les seules voyes par où un Homme puisse obtenir l'honneur de veiller au salut de ses Concitoyens ? Ainsi lorsque l'envie de dominer introduisit à Rome les Factions , on distribua de l'argent au Peuple , il se laissa corrompre par les Présens , & la Vénalité de ses Suffrages porta le coup fatal à la République.

Les Grands du Royaume qui veulent conserver leur crédit dans leurs Provinces , sont attentifs en tout tems à

tenir leur Cave ouverte pour tous les Payfans des environs ; une des principales fonctions du Sommelier est le soin de les enyvrer. C'est , me dira-t'on , un effet de la magnificence des Seigneurs d'Angleterre ; je le crois , mais on ne peut nier que cette magnificence n'entretienne le Peuple dans la Crapule , & que cette profusion de Biere ne soit cause que les Payfans , & les Domestiques surtout sont si peu sobres.

Il y a des gens qui poussent encore plus loin les égards pour le Peuple. A ces Spectacles tellement à la mode parmi les Anglois , & qui sont pour eux des occasions de débauche , du moins autant que d'exercice , aux Courses de Chevaux j'ai vû de très-grands Seigneurs boire razade sur razade à la santé de la vile Populace dont ils étoient entourés ; je les ai vûs lorsque le Payfan faisoit voler en l'air son chapeau , ôter eux-mêmes leurs Perruques , & dégrader pour lui plaire , non-seulement leur rang , mais l'Humanité même. C'est-là ce qu'ils appelloient se rendre Populaire. Il est vrai que la Multitude leur témoignoit sa satisfaction par de grandes acclamations de joye ; & je n'en suis pas surpris.

La voye la plus sûre de plaire au Peuple est de prendre ses vices.

On ne peut nier qu'un Sénateur Romain ne fût tenu à beaucoup de condescendance pour le dernier des Plébéïens. On sçait que quand ils sollicitoient une Charge dans la République , ils s'abaissoient au point d'embrasser les genoux de ceux dont ils briguoiient les suffrages. Mais j'aimerois mieux la voye des Spectacles par laquelle on achettoit la faveur du Peuple de Rome , que celle dont on est obligé de se servir en Angleterre pour gagner l'Artisan ou le Payfan. Du moins les Spectacles n'abrutissent pas , & n'enfantent pas le désordre qui est toujours inséparable de l'ivrognerie. Encore étoit-il défendu à Rome par la Loi *Tullienne* à tous les Candidats de donner ces Jeux & ces Fêtes au Public , de peur que ce moyen ne leur servît à obtenir les suffrages du Peuple.

Il y a trois Mois qu'en venant à Londres avec un des Membres du Parlement , nous passâmes à Leicester , le soir même qu'on y venoit de faire une Election ; celle-ci avoit tourné tout autrement que celle de Windsor & le

Parti opposé avoit eû le dessus. Les rues , remplies de tous côtés d'un Peuple yvre & insolent , retentissoient des cris d'une joye brutale ; on y trouvoit des Feux de distance en distance ; toutes les Maisons du Parti vainqueur étoient illuminées , & l'on reconnoissoit le zèle du Propriétaire au nombre de Chandelles qui étoient sur ses Fenêtres ; sur ce pié-là le plus grand ennemi qu'eut le Ministère en cette Ville , étoit un Boucher. Les rues étant ainsi fort éclairées , quelques Particuliers reconnurent les Armes du Carrosse ; ils nous dénoncerent au Peuple qui courut après nous , en nous traitant de Wigs & de Traîtres à la Patrie. Peu s'en fallut même que des injures on n'en vînt aux voyes de fait , parce qu'on nous vit entrer dans une Auberge où il n'y avoit pas de Chandelles sur les Fenêtres.

La Nuit précédente il y avoit eû des Assemblées tumultueuses de la Populace , & des Placards séditieux affichés à toutes les Portes. On n'y parloit pas moins que de tout brûler & de tout égorger.

Voilà , Monsieur , le trouble & l'ivrognerie qui communément accompagnent les Elections. De pareils désordres
sont

Sont autrefois arrivés chez les Romains , mais la République étoit plus attentive à y apporter du Remede. Avant la Loi *Fannia* * les Bourgeois de Rome arrivoient souvent pris de vin aux Assemblées où il s'agissoit de délibérer du Salut de la Patrie. Un pareil Acte du Parlement seroit ici nécessaire pour bannir l'ivrognerie de celles où le Peuple choisit les Gardiens de ses Privilèges & les Défenseurs de sa Liberté.

A l'égard des dépenses excessives que sont obligés de faire ceux qui veulent être élus , qu'en arrive-t'il ? Que ces mêmes Députés , qui par ambition se sont ruinés en entrant au Parlement , sont obligés , pour rétablir leurs affaires , de vendre ensuite à la Cour leurs suffrages & le Peuple même qui les a choisis si imprudemment. La Vénalité des uns est une suite de celle des autres. Ce n'est pas connoître les Hommes que d'attendre qu'ils sacrifient l'intérêt de leur fortune à celui de leur

* La Loi *Fannia* régloit les dépenses superflues des Banquets ; Cincius en fut le principal Auteur , ainsi que de la Loi *Munérale* contre ceux qui corrompoient le Peuple par des présens pour obtenir des Charges.

Patrie. L'unique moyen de les attacher
au bien Public , est de leur y faire
trouver leur avantage particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXIX.

A Monsieur DU CLOS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS êtes d'une Académie où l'on recherche avec soin tout ce qui nous reste des Hommes célèbres, soit qu'ils se soient rendus tels par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs infortunes ou par leurs prospérités. Il suffit pour nous intéresser qu'ils aient joué des Rolles remarquables sur le Théâtre de ce Monde. Nous portons la curiosité jusqu'à souhaiter de connoître les traits de leurs visages. Leurs Lettres sont des Monumens précieux où l'Historien peut découvrir leur caractère, & le principe de toutes leurs actions, & où le Philosophe se plaît à étudier le cœur humain. La confiance de l'amitié ou la foiblesse de l'amour propre, y font quitter le masque qui en impose à la Multitude. On y voit que celui qui a sauvé sa Patrie, ne son-

geoit en effet qu'à occuper de lui la postérité. Le Héros n'y paroît plus qu'un homme.

Dans quelques Lettres qui nous restent de l'infortuné Comte d'Essex, il s'est mieux peint lui-même qu'il ne l'a été par aucun de ceux qui ont parlé de lui. J'en ai choisi deux que je crois que vous verrez avec plaisir, & où vous reconnoîtrez ce caractère violent & impétueux qui lui a fait perdre sa tête sur un Echafaut.

*LETTRE du Comte D'ESSEX
à M. ANTOINE BACON.**

MONSIEUR BACON,

» JE vous remercie de votre Lettre
» attentive & obligeante ; vous tâchez
» de me persuader ce que je souhaite ar-
» demment, & que je n'espère que foi-
» blement, c'est-à-dire, qu'il est possible
» que je rentre dans les bonnes grâces de
» Sa Majesté ; mais vos raisons au lieu de
» flatter mes espérances, les changent

* Frere de celui qui a été depuis Baron de Vêrulam, & Chancelier d'Angleterre.

en désespoir. Vous dites que la Reine
n'a jamais eu dessein de me soumettre
à une condamnation publique, ce qui
montre sa bonté : mais elle y a con-
senti, ce qui prouve le pouvoir de mes
Ennemis. Je crois très-fermement que
les intentions de Sa Majesté n'étoient
pas de faire juger ma Cause publique-
ment ; je me flatte même que depuis la
Sentence, elle compte me rétablir pour
me rappeler auprès de sa Personne.
Mais ceux qui, lorsque je ne pouvois
les en empêcher, ont sçu profiter des
occasions, ceux qui ont amplifié & tout
mis en usage pour persuader à Sa Ma-
jesté la nécessité de m'exposer à la cen-
sure, ceux-là peuvent & voudront
user des mêmes voyes pour m'empê-
cher de m'en relever. Vous dites que
mes erreurs m'ont fait tort, & qu'ainsi
je puis me corriger moi-même ; cela
est vrai : mais ceux qui sçavent que
mes fautes peuvent me rendre sage ;
& que si jamais je rentre dans les bon-
nes graces de la Reine, je ne m'expo-
serai plus à les perdre, ceux-là, dis-je,
ne me laisseront pas approcher de Sa
Majesté. Vous dites que la Reine n'ou-
blie jamais entièrement dès que son

» cœur s'est senti une fois obligé ; mais
» je ne sçais si le tems ne l'a point chan-
» gée , ou plutôt je suis sûr que les fauf-
» ses impressions qu'on lui a données de
» moi ont eu tout leur effet , puisque je
» ne puis obtenir de plaider ma propre
» cause devant Elle. Je sçais ce que je
» dois à Sa Majesté & pour m'avoir créé ,
» puisqu'en effet je suis sa Créature , &
» pour m'avoir racheté , car je n'ignore
» pas qu'elle m'a sauvé d'une ruine to-
» tale. Cependant & pour sa premiere
» amitié & pour sa dernière protection ,
» je ne puis que prier le Ciel pour Sa
» Majesté ; & maintenant tous mes soins
» sont de faire que mes prières pour Elle
» & pour moi-même soient mieux re-
» çues. Car , grace à Dieu , ceux qui
» veulent faire croire à la Reine que je
» me suis contrefait avec elle , ne sçau-
» roient faire croire à celui qui voit le
» fond des cœurs , que je me contrefais
» avec lui. S'ils ne peuvent souffrir que
» j'approche de la Reine , il n'est pas en
» eux de m'empêcher d'approcher de
» la Majesté Divine , comme je le fais
» tous les jours , à ce que j'espere. A
» l'égard de votre Frere , je le regarde
» comme un très-honnête homme , &

» je lui fouhaite toute forte de biens ;
 » fur-tout pour l'amour de vous. Vous-
 » même , je le fçais , vous avez plus
 » fouffert pour moi & avec moi , qu'au-
 » cun Ami que j'aye. Mais je ne puis
 » que déplorer mon fort librement com-
 » me je le fais. Cependant je vous con-
 » feille de ne pas prendre le même parti
 » que moi , je veux dire celui du défef-
 » poir. Vous fçavez le tort que mes Let-
 » tres m'ont fait ; ainfi prenez garde à
 » celle-ci. Vous feul vous intéreffant à
 » mon fort , je ne pouvois que m'expli-
 » quer ouvertement avec vous pour le
 » foulagement de mon cœur & du vô-
 » tre. »

Votre tendre Ami.

R. E S S E X.

Le Comte d'ESSEX à la Reine
ELIZABETH.

» D'UN esprit qui ne fe plaît que dans
 » le chagrin , d'une ame enflammée de
 » paffion , d'un cœur déchiré en pièces
 » par les foucis , les regrets , & les en-
 » nuis du voyage , d'un homme enfin

» qui se hait lui-même , & toutes les
 » choses qui lui conservent la vie , quel
 » service peut attendre Votre Majesté ,
 » puisque ceux de ma vie passée ne
 » m'ont mérité que le bannissement &
 » la proscription dans le plus horrible
 » de tous les Pays. Non , non , l'or-
 » gueil & les succès de mes Ennemis ne
 » m'autorisent que trop à racheter ma
 » vie malheureuse de la prison odieuse de
 » mon corps. Et en ce cas Votre Ma-
 » jesté n'aura pas sujet de désapprouver
 » la maniere de ma mort , puisque le
 » cours de ma vie n'a pu vous plaire. »

De Votre Majesté ,

L'Exilé Serviteur , R O. E S S E X.

Vous voyez , Monsieur , dans cette
 dernière Lettre un de ces traits de l'élo-
 quence naturelle des Passions , souvent
 supérieure à toute celle de l'Art. Le
 sentiment dans les hommes même ordi-
 naires , dicte l'expression : l'homme qui
 a le plus d'esprit , la cherche & ne la
 trouve pas toujours.

J'ai l'honneur d'être , M O N S I E U R ,
 Votre très-humble , &c.

L E T T R E L X X .

A Monsieur H * *.*

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

JE ne suis pas surpris que vous foyez tenté de faire connoissance avec Shakespear. C'est de tous les Auteurs Anciens ou Modernes le plus original ; quant à celui de ses Contemporains qui a osé se croire son égal , & peut-être son Supérieur , il s'en faut beaucoup qu'il lui soit comparable en rien. Ben-Jonson , comme M. Dryden l'a appelé lui-même , *n'est qu'un sçavant Plagiaire des Anciens*. Le premier est véritablement un grand génie , & vous êtes fait pour le sentir. Quelques morceaux de ce Poète traduits en notre Langue , doivent vous en donner la plus haute idée. Il y a même entre vous & lui plus de ressemblance que vous n'en supposeriez peut-être. Il excelle dans la partie qui vous est propre ; il a l'imagination aussi riche que forte ; il

peint tout ce qu'il voit , & il embellit tout ce qu'il peint. Dans les Tableaux de l'Albane , les Amours de la fuite de Vénus ne font pas représentés avec plus de grace que Shakespear n'en donne à ceux qui font le Cortége de Cléopatre , dans la description de la pompe avec laquelle cette Reine se présenta à Antoine sur les bords du Cydnus. Ce qui lui manque , c'est le Choix. Quelquefois en lisant ses Pièces , je suis surpris de la sublimité de ce vaste génie , mais il ne laisse pas long-tems subsister mon admiration. A des Portraits où je trouve toute la noblesse & toute l'élévation de Raphaël , succèdent de misérables Tableaux, dignes des Peintres de Taverne , qui ont copié Tesniers. La réputation de ce Poète est si grande , que je ne serai pas surpris que vous me soupçonniez d'exagération ; ceux de nos François qui en ont parlé , l'ont loué & ne l'ont pas jugé ; cependant en attendant que vous preniez la peine d'apprendre l'Anglois , qui peut-être ne vous profitera pas tant qu'on a pu vous le persuader , je veux vous donner des exemples de ce que j'avance. Dans les choses de gout ils se font mieux sentir que les Raisonnemens.

Je choisis exprès dans la premiere Partie d'HENRI VI. une Scene* qui, soit pour le fonds, soit pour la maniere dont elle est traitée, feroit honneur au grand Corneille; aussi est-il aisé de s'appercevoir du cas que Shakespear en faisoit lui-même par la peine qu'il a prise de la rimer, contre son ordinaire, ce qui la rapproche encore plus du gout de celles de notre Théâtre. Ne vous arrêtez qu'au fonds de la Scene; des Traductions, & sur-tout en Prose, rendent mal les beautés de la Poësie.

La Scene est sur le Champ de Bataille où les Anglois viennent d'être mis en déroute par les François.

TALBOT Pere, TALBOT Fils.

TALBOT Pere.

» O mon Fils, je t'avois fait venir
 » pour t'apprendre le noble Métier des
 » Armes, afin que le nom de Talbot
 » pût revivre en toi, lorsqu'usé par les
 » travaux, & accablé sous le poids des
 » ans, je ne pourrois plus supporter les
 » glorieuses fatigues de la Guerre, mais
 » la fatalité de mon Etoile t'a amené à

*Acte IV.

» une Scene de carnage ; je crains pour
» toi son influence : le péril nous envi-
» ronne de tout côté , c'est pourquoi ,
» mon cher Fils , monte sur ton Cour-
» fier le plus vîte , & je t'apprendrai
» comment tu pourras éviter la poursuite
» de l'ennemi par une fuite soudaine.
» Allons ; ne t'amuse pas , il faut partir.

TALBOT *Fils.*

» Mon nom est-il Talbot ? Suis-je vo-
» tre Fils , & fuirai-je ? Ah si vous ai-
» mez ma Mere , ne déshonorez pas son
» nom respectable en me forçant à une
» action indigne de celui qui vous doit
» le jour. Le monde dira : il n'étoit point
» du sang de Talbot , puisqu'il a fui lâ-
» chement lorsque le noble Talbot est
» demeuré.

TALBOT *Pere.*

» Fuis pour venger ma mort , si je suis
» tué.

TALBOT *Fils.*

» Celui qui fuirait ainsi , ne revien-
» droit jamais.

TALBOT *Pere.*

» Si nous demeurons tous deux , nous
» sommes tous deux sûrs de mourir.

TALBOT *Fils.*

» Hé bien , souffrez que je reste ; &

» vous , mon Pere , fuyez. Votre perte
 » feroit grande ; tout doit être permis
 » pour la prévenir ; la mienne ne fera
 » pas sentie , mon mérite est encore in-
 » connu. Les François auront peu sujet
 » de se glorifier de ma mort , ils triom-
 » pheroient de la vôtre. En vous tou-
 » tes nos espérances périroient. Votre
 » fuite ne peut flétrir la gloire de votre
 » renommée ; la mienne me perdrait
 » d'honneur ; je n'ai aucun exploit qui
 » parle pour moi. Chacun dira que vous
 » avez cédé pour attendre des tems plus
 » heureux ; si je suis , on dira que c'est
 » par crainte. Que pourra-t-on espérer
 » de moi , si dans la premiere occasion
 » je n'attends pas l'ennemi ? Je me jette
 » à vos pieds , je vous demande la mort
 » plutôt qu'une vie rachetée par l'infamie.

TALBOT *Pere.*

» Toutes les espérances de ta Mere
 » feront - elles ensevelies dans le tom-
 » beau ?

TALBOT *Fils.*

» Oui , j'y consens plutôt qu'à desho-
 » norer & son nom & le vôtre.

TALBOT *Pere.*

» Par mon autorité Paternelle je t'or-
 » donne de partir.

- » Pour combattre l'ennemi je pars,
» mais non pour l'éviter.

T A L B O T *Pere.*

- » Tu peux sauver par-là une autre
» moitié de moi-même.

T A L B O T *Fils.*

- » On ne la reconnoîtroit pas si je pre-
» nois un parti si lâche.

T A L B O T *Pere.*

- » N'étant pas encore connu, tu n'as
» pas de réputation à perdre.

T A L B O T *Fils.*

- » J'ai votre nom glorieux à soutenir,
» je m'en rendrois indigne par la fuite.

T A L B O T *Pere.*

- » L'ordre de ton Pere te justifiera.

T A L B O T *Fils.*

- » Où sera mon Témoin quand vous
» ferez mort ? Si le péril est pressant,
» fuyons tous deux.

T A L B O T *Pere.*

- » Laisserai-je ici mes Soldats combat-
» tre & mourir ? Ma vie n'a jamais été
» souillée d'une pareille infamie.

T A L B O T *Fils.*

- » Et vous voulez que j'expose ma
» jeunesse au plus honteux de tous les
» reproches ! Je ne puis non plus me

» séparer de votre côté, que vous ne pou-
 » vez vous-même vous partager en deux.
 » Demeurez, partez, faites ce que vous
 » voudrez, je ferai la même chose, car
 » je ne veux pas vivre si mon Pere
 » meurt.

TALBOT *Pere.*

» Hé bien il faut donc que je te dise
 » adieu, ô Fils trop brave & trop mal-
 » heureux ! A peine dans le Printems de
 » ta vie, voici ton jour fatal. Viens à
 » côté l'un de l'autre, vivons & mou-
 » rons ensemble, & que nos ames unies,
 » du sein de la France s'envolent dans le
 » Ciel, &c.

Cette Scene si touchante est suivie d'une nouvelle Bataille. Ce Pere y sauve la vie à son Fils ; ils se séparent encore dans la mêlée. Après plusieurs excursions sur le Théâtre, le Pere revient blessé ; il cherche son Fils de tout côté, des Soldats enfin l'apportent mourant. Voici les dernières paroles du Pere où Shakespear, comme il lui arrive quelque-fois en voulant prendre le ton sublime, s'éloigne un peu trop de la nature.

» Toi, ancienne Mort, qui ris de ton
 » triomphe, bientôt à l'abri de tes in-
 » fultes, les deux Talbots prendront leur

» effor vers le Ciel , & en dépit de toi
 » voleront à l'immortalité. Et toi qui
 » paroïs tout couvert de glorieuses blef-
 » fures , parle à ton Pere avant que d'ex-
 » pirer. Brave la Mort en parlant. Crois
 » voir en elle un François & ton ennemi.
 » Le pauvre Enfant ! il sourit comme
 » s'il vouloit dire : *Si la Mort eût été un*
 » *François , la Mort seroit morte aujour-*
 » *d'hui* *. Allons , abandonnez - le dans
 » les bras de son Pere. Je sens que je
 » vais rendre l'ame. Adieu , Soldats , j'ai
 » ce que je fouhaitois ; mes bras sont le
 » tombeau du jeune Talbot » .

Dans la II. Partie d'HENRI VI. il
 y a une Scene d'un Pathétique tout dif-
 férent , & presque effrayante par la vé-
 rité dont elle est. Un Capitaine de Vais-
 seau vient annoncer au Roi que le Cardi-
 nal de Beauford est à l'article de la mort.
 Il a été frappé d'une maladie soudaine
 qui le tourmente & le rend furieux. Il
 blasphême Dieu & maudit les hommes.
 Quelquefois il parle comme si l'ombre

* En Anglois la mort personifiée est du genre
 masculin , ce qui rend ce Vers difficile à tra-
 duire dans notre Langue. D'ailleurs l'expres-
 sion en est si gigantesque , qu'elle en devient
 puérile.

du Duc Humphrey * étoit à ses côtés ; d'autres fois il appelle le Roi , & croyant lui parler , il dit tout bas à son oreiller le secret dont le poids paroît l'accabler.

Le Théâtre change , & représente le Cardinal agonisant dans son lit , le pieux Henri est à son chevet , & les Seigneurs de sa suite entourent le Mourant.

LE ROI.

» Comment se porte Mylord ? Beau-
» ford , répondez à votre Souverain.

LE CARDINAL.

» Si tu es la Mort , je te donnerai des
» trésors d'Angleterre assez pour ache-
» ter une autre Isle qui lui soit compara-
» ble , pourvû que tu me laisses vivre ,
» & que tu me délivre de ce que je souffre.

LE ROI.

» Quels signes de mauvaise vie lors-
» que les approches de la mort sont si
» terribles !

WARWICK.

» Beauford , c'est ton Souverain qui
» te parle.

LE CARDINAL.

» Je suis prêt à répondre à mes Juges.

* Cet Humphrey, Duc de Gloucester, a fondé la Bibliothèque d'Oxford.

» N'est-il pas mort dans son lit ? où de-
 » voit-il mourir ? Puis-je faire vivre les
 » hommes bon gré , malgré eux ? Oh
 » soulagez mes tourmens , & j'avouerai
 » tout. . . . Comment il est encore en
 » vie ! Hé bien montrez-moi où il est ,
 » je donnerai mille livres pour le voir.
 » Il n'a point d'yeux. La poussiere les a
 » aveuglés. Peignez ses cheveux , ils
 » sont dressés comme des gluaux pour
 » attraper mon ame qui est prête à s'en-
 » voler. Donnez - moi à boire , & dites
 » à l'Apotiquaire d'apporter le poison
 » violent que j'ai acheté de lui.

L E R O I.

» O toi , puissant Maître des Cieux ,
 » regarde ce malheureux avec un œil de
 » miséricorde , éloigne l'ennemi de notre
 » salut qui assiége son ame pécheresse ,
 » arrache de son sein le funeste déses-
 » poir qui s'en est emparé.

W A R W I C K.

» Voyez les grimaces affreuses que
 » lui font faire les angoisses de la Mort.

L E R O I.

» O Dieu, donne la paix à son ame , si
 » telle est ta sainte volonté. Seigneur
 » Cardinal , si vous pensez à votre salut ,
 » levez les mains vers le Ciel , donnez

» quelques marques de votre confiance
 » en la Divine Miséricorde. Il meurt &
 » ne donne aucun signe : O Dieu par-
 » donnez-lui. »

A présent , Monsieur , pour imiter Shakespear dans la fabrique de ses Pièces, & vous donner en même tems quelque idée de son Comique , & de la maniere dont il fait parler la Populace , voici une Scene d'un genre tout opposé qui se trouve dans l'Acte suivant de la même Piece. Cade , un misérable que le Duc d'Yorck a gagné , se dit le fils de Mortimer ; il arrive suivi de plusieurs Chefs de la lie du Peuple.

C A D E.

» Quand je serai Roi , il ne sera plus
 » besoin d'argent , & tout le monde
 » boira & mangera sur mon compte.
 » Tous mes Sujets porteront la même
 » livrée , afin qu'ils puissent s'accorder
 » comme Freres , & m'adorer comme
 » leur Seigneur.

U N B O U C H E R.

» La premiere chose que nous devons
 » faire , c'est de tuer tous les Gens de
 » Justice.

C A D E.

» C'est mon intention. N'est-ce pas .

» une chose honteuse qu'un petit mor-
 » ceau de la peau d'un innocent Mouton,
 » fuffise pour perdre un homme. On dit
 » que les Abeilles piquent , mais je dis
 » moi que c'est leur cire qui fait du mal.
 » Je n'ai scellé qu'un Acte en ma vie, &
 » depuis je n'ai plus été mon Maître.
 » Qui est cet homme-là ?

U N T I S S E R A N D.

» C'est le Clerc de Chatam : il sçait lire
 » & écrire.

C A D E.

» Oh le Monstre ! C'est un Vilain.

L E B O U C H E R.

» C'est un Sorcier , il a dans sa poche
 » un Livre en Lettres rouges. . . . il peut
 » faire des obligations , & écrire la Let-
 » tre de chicane.

C A D E.

» Approche ici , Coquin. Quel est
 » ton nom ? As-tu coutume de l'écrire ?
 » ou as-tu quelque marque dont tu te
 » serves comme font tous les honnêtes
 » gens ?

L E C L E R C.

» Monsieur , graces à Dieu , je suis
 » trop bien élevé pour ne sçavoir pas
 » écrire mon nom.

D'UN FRANÇOIS. 61
TOUTE LA POPULACE.

» Il avoue le fait. Qu'on l'emmene ,
» c'est un Scélérat & un Traître.

C A D E.

» Qu'on l'emmene ; soit , & qu'il soit
» pendu avec sa plume & son Ecrtoire
» au cou ».

On l'entraîne en effet , & la seule chose qui m'étonne , c'est que Shakespear ne l'ait pas fait pendre sur le Théâtre. Quelques Scenes après , le Lord Say est pris par les Rebelles , le Peuple l'accuse d'être la cause de l'augmentation des impôts , &c. Voici le Discours que lui tient Cade . . . » Hé bien , il aura
» pour cela la tête coupée dix fois.

» Ah c'est toi Say , toi Serge , toi
» Lord Boucran * , te voilà à présent
» devant le Tribunal de notre Royale
» Jurisdiction. Que peux-tu répondre à
» ma Majesté pour avoir livré la Nor-
» mandie à Monsieur *Basimecu* le Dau-
» phin de France ? Qu'il te soit connu
» par ces présentes & par moi le Lord
» Mortimer , que je suis le Ballai qui
» doit nettoyer la cour des ordures telles

* L'Auteur joue sur le mot de *Say* , qui signifie en Anglois une sorte d'étoffe de Soye mince , & vient de notre ancien mot de *Saye*

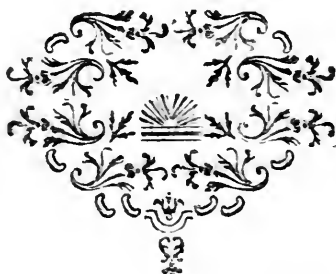
» que toi. Tu as traitreusement corrompu
 » la Jeunesse du Royaume en érigeant
 » une Ecole de Grammaire. Au lieu
 » qu'auparavant nos Grands-Peres n'a-
 » voient d'autres Livres que des jettons
 » & une taille. Tu as introduit l'Impri-
 » merie en ce Pays-ci; & contre les in-
 » térêts du Roi, de sa Couronne, & de
 » sa dignité, tu as fait construire un
 » Moulin à papier. On te prouvera à ta
 » face que tu es toujours environné
 » d'hommes qui parlent de *Noms* & de
 » *Verbes*, & d'autres mots abominables
 » qu'aucune oreille Chrétienne ne peut
 » souffrir. Tu as établi des Juges de Paix
 » pour appeller devant eux des pauvres
 » gens sur des matieres qu'ils ne sont pas
 » en état d'entendre; & parce qu'ils ne
 » pouvoient pas lire, tu les as pendus,
 » tandis que par cette raison ils étoient
 » les plus dignes de vivre, &c. *On l'em-
 mene pour lui couper la tête.*

Voilà, Monsieur, de ces Scenes plai-
 santes dont les Pieces de Shakespear
 sont remplies. Quel dommage qu'un
 homme qui a si bien connu la nature,
 ait employé un si grand talent à expri-
 mer ce qu'elle a de plus bas, & qu'un
 génie presque universel ait ignoré ou né-

gligé les Regles de son Art. Je ne sçais s'il a suivi ou s'il a formé le gout de sa Nation. Ce que je sçais , c'est qu'aujourd'hui même les Anglois font encore trop de cas de cette misérable plaisanterie du vil Peuple qui ne doit faire rire que ceux qu'elle peint.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXI.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

Q Uoique les Anglois voyagent beaucoup en France , le commun de la Nation n'en est pas moins ignorant sur ce qui nous regarde. La plûpart de ceux d'entre nous qui quittent leur Pays pour aller chercher fortune ailleurs , ne sont pas faits pour donner une idée avantageuse de leurs Compatriotes ; cependant, c'est d'après ces Avanturiers que le Peuple d'Angleterre juge des François. Bien des gens au contraire ont peut-être parmi nous une Opinion trop favorable des Anglois : ils ne connoissent la Nation que par ce qu'elle a de plus poli. Ils croient qu'ils sont tous faits comme quelques-uns de ceux qu'ils ont vûs à Paris ; les grandes qualités de deux ou trois Hommes Célèbres qu'ils y auront connus , les remplissent d'une admiration

miration dont le Général profite , & qu'ils devroient borner aux Particuliers. Des Hommes tels que Mylord Boolinbroke , ou Mylord Chester-Field , font rares , non-seulement dans leur Pays , mais dans leur Siècle même.

Autant celui qui quitte sa Patrie pour se fixer dans un autre Pays doit-il être suspect , autant doit-on augurer favorablement de celui qui ne fait que voyager pour s'instruire. On court un risque égal de se tromper , en attribuant les Vices de l'un ou les Vertus de l'autre à leurs différentes Nations. Les Particuliers en doivent seuls recueillir tout l'honneur , ou subir toute la honte.

L'erreur grossière où font à notre égard les Anglois qui ne sont pas sortis de leur Isle , leur est inspirée par leurs Auteurs. Ceux de Théâtre ont une attention continuelle à nous y peindre méprisables. Leurs Ecrivains de toute espèce exagèrent avec emphase l'abondance & la richesse de leur Pays. Il semble , aux éloges qu'ils en font , que l'Angleterre soit la Terre promise , ou même le Paradis Terrestre. Au contraire , ils représentent la France comme un Royaume riche en apparence , mais pauvre en

effet, où le Faste regne parmi les Grands, mais où tout le reste vit dans la misere. Dans le Cabinet d'Histoire Naturelle d'Oxford, on montre parmi les Curiosités, une paire de Sabots, que l'on appelle *Souliers des François*, comme la Chaussure commune de notre Nation. De-là, il arrive que le Peuple croit ici communément que tous les François ressemblent à ces malheureux Réfugiés, qui, dans les Caffés de Londres, lui inspirent moins de pitié que de mépris. C'est d'après eux que leurs Auteurs Comiques peignent nos Mœurs. Dans une de leurs Pièces, un Petit-Maître François laisse tomber un morceau de Fromage en tirant son mouchoir de sa poche.

Il y a quelque tems que nous nous trouvâmes, M. Du Fays & moi, avec un de ces Anglois, dont les Préjugés qu'on leur a inspirés contre nous flattent si fort l'amour-propre. C'étoit un Homme assez considérable dans la Province, avant qu'il eût dépensé une partie de son bien pour entrer au Parlement. Le Ministre qui avoit toujours disposé de sa voix, lui avoit promis de l'en dédommager ; mais il ne l'avoit pas trouvé peut-être assez important pour lui tenir paro-

le. Celui-ci , à qui cet honneur a coûté si cher , n'en a pas voulu une seconde fois au même prix. Actuellement il déclame contre le Gouvernement , dont il a si long-tems approuvé toutes les vues. Comme il a entendu parler les plus grands Politiques , il croit de bonne foi l'être devenu. Il n'a pas assez d'esprit pour se douter de son ignorance. Quelque lourd même qu'il soit , il se croit plaisant , abusé comme la plûpart de ceux qui se piquent de l'être , parce qu'il se trouve des gens plus fots que lui , que ses mauvaises plaisanteries font rire.

Messieurs , nous dit-il , il faut que votre Pays soit bien pauvre , puisque tant de gens sont obligés de le quitter pour chercher à vivre en celui-ci. C'est vous qui nous fournissez de Maîtres à danser , de Perruquiers , de Tailleurs & de Valets de Chambre ; & nous vous devons rendre cette justice , pour la Frisure ou pour le Menuet , les François l'emportent sur toutes les autres Nations. Je ne comprends pas comment on aime si fort la Danse dans un Pays où l'on a si peu sujet de rire. N'est-il pas triste , par exemple , de ne cultiver vos Vignes que pour nous ? Nos Guinées ont pour vous de grands

appas. Je m'imagine que le bon Vin est aussi rare en France que l'argent , & je conseillerois aux François qui l'aiment , de venir en Angleterre pour en boire.

Monfieur , avec votre permission , lui répondit M. Du Fays , vous êtes dans l'erreur. L'espece de Vin dont vous nous enlevez la plus grande partie , n'est pas de notre gout. Il blesse notre Palais , autant qu'il flatte le vôtre : il n'est connu que dans nos Provinces Maritimes , & l'on n'en fait venir à Paris que ce qu'il en faut pour la consommation des Anglois qui y vivent.

Si vous trouvez à Londres tant de François pour vous servir , c'est que vos gens du bel air ont la manie de vouloir être habillés , frisés , & poudrés comme nous. Ils sont entêtés de nos Modes , & ils payent fort cher ceux qui leur apprennent à se parer de nos Ridicules.

Monfieur , continua-t-il , sans faire attention à la Réponse de votre Confre-re * , je ne connois pas les autres Pays , parce que je n'ai pas voyagé ; mais cela ne m'empêche pas de soutenir que l'Angleterre est le plus riche de tous. L'abon-

* M. Du Fays , mort en l'année 1739. étoit de l'Académie des Sciences.

dance y feroit bien encore toute autre , si elle étoit autrement gouvernée. Tel que vous me voyez , j'ai été Membre du Parlement , & vous sentez bien que j'en dois sçavoir quelque chose. Je me repens même de n'y avoir pas fait plus de bruit , j'avois de quoi faire tête au Ministre comme un autre , mais dans ce tems-là je ne le connoissois pas. Je n'ai que trop appris depuis à le connoître à mes dépens : un excès de confiance en lui , a altéré ma fortune ; mais mon jugement est demeuré sain. Je suis toujours pour la Liberté & pour le Peuple. Comme c'est de lui que nous tenons toute notre autorité , c'est aussi sur lui que se fonde notre unique appui. Nous lui devons tout ce que nous sommes ; il nous doit tout ce qu'il est. C'est pour cela que lorsqu'il arrive quelque trouble , quelque rébellion dans la Populace , lorsqu'elle tire des Prisons un Coupable , & qu'elle conduit le Juge à la Potence , nous n'avons garde d'apporter du remède à de pareils désordres ; dans le fonds , nous en sommes bien - aises. Nous n'osons pas les favoriser ouvertement ; mais il n'est pas de notre intérêt de les empêcher. Nous sommes obligés de ménager

le Peuple , parce qu'à tout moment nous pouvons en avoir besoin.

Mais , Monsieur , l'interrompis - je , ce mépris des Loix , & la Vie des Hommes vous paroissent-ils de si petits Objets ? Bagatelle que tout cela , reprit-il , pour qui entend bien notre Gouvernement. Un Juge de plus ou de moins , n'est pas une affaire ; nous en aurons toujours plus que nous ne voudrons. Tout le but de notre Politique , est d'empêcher que le Roi ne soit trop puissant ; c'est pour cela , qu'en lui accordant tout ce qu'il demande , Argent , Troupes , &c. nous parlons si fort contre l'augmentation journalière de sa Puissance ; nous déclamons contre le pouvoir Monarchique ; nous nous déchaînons contre les Ministres , & cela d'un ton qui satisfait toujours le Peuple. Il faut nous entendre , quand nous traitons de semblables matières , pour bien connoître & la nature & l'étendue de la Liberté Angloise. Nous avons dans notre Chambre des Communes des gens qui parlent comme des Cicérons.

Monsieur , lui dis-je encore , ne feroit-il pas plus raisonnable de faire moins de fracas , & de n'accorder à la Cour

que ce qui ne vous paroît pas contraire au bien du Peuple ? Et quand vous avez un Roi juste , & qui ne cherche qu'à se faire aimer. A se faire aimer , reprit-il , en éclatant de rire ! Voilà bien le langage du Pays où vous êtes né. A se faire aimer ! Dieu nous préserve d'un Roi qui en vienne à bout ; c'est ce qui pourroit nous arriver de plus funeste. Nous deviendrions bien-tôt des François. Les Partisans de la Cour ne manquent pas d'exalter à chaque occasion la douceur du regne sous lequel nous vivons. Le Roi & son Ministre , ne font , disent-ils , aucun usage sévère ou cruel des Loix pénales , qu'ils trouvent le moyen de faire passer au Parlement ; mais il n'est point de danger plus à craindre pour la Nation , que cette modération & cette douceur même : on fait tout ce qu'on peut pour nous empêcher de sentir le joug qu'on veut nous imposer. Nous devons toujours supposer qu'un Prince , qui paroîtroit vouloir gagner l'amour de son Peuple , ne chercheroit en effet qu'à le surprendre. Non , Messieurs , nous n'aimerons jamais nos Rois , du moins je l'espère ; il est de notre intérêt de les haïr , quels qu'ils soient ; &

moi , je vous déclare que je les haïrai toujours , tant qu'il restera la moindre chaleur dans mes veines.

N'est-il pas étonnant , Monsieur , que des Hommes tels que celui que je viens de vous peindre , puissent par leur argent ou par celui des autres , devenir Membres d'un Corps aussi respectable que la Chambre des Communes , d'un Corps qui est chargé de veiller au Salut & à la Liberté de la Patrie ? D'un autre côté , elle est composée d'un si grand nombre d'Hommes , qu'il est impossible qu'il n'y en ait que de capables & de bien intentionnés ; & l'intérêt des Anglois ne feroit pas qu'elle fût moins nombreuse , la Cour en disposeroit encore plus aisément. Dans les Républiques même , il est dangereux que l'autorité du Peuple soit entre les mains d'un petit nombre. Les Décemvirs devinrent les Tyrans de Rome.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X X I I .

*A Monsieur le Duc DE ***.*

De Londres , &c.

MONSIEUR LE DUC ,

IL y a souvent plus loin de tel homme à un autre homme , que de ce même Etre organisé à l'extérieur comme nous , à l'individu de l'espèce Animale qui approche le plus de la nôtre. Les Hommes ordinaires ont les cinq Sens qui nous sont communs à tous , sans qu'aucun leur serve de voie pour arriver à la Sagesse , sans connoître de Plaisirs ; que les Plaisirs matériels. Ils paroissent posséder une ame en pure perte. Ceux que le Nature favorise , ont pour leur bonheur autant de Sens qu'ils ont de goûts. Ils sont affectés de mille objets que les autres ne peuvent appercevoir. La Poësie , la Peinture , les Arts de toute espèce , leur causent des sensations que les premiers leur enveroient , s'ils en connoissoient tout le charme. Il est beaucoup d'Hommes

dont la Musique ne frappe que l'oreille : heureux ceux , qui , comme vous , ont une ame qu'elle peut émouvoir ! Elle y dissipe les Vapeurs de la cruelle Mélancholie , elle y porte la sensibilité la plus douce & la plus voluptueuse ; au sein de la tristesse même , elle procure une sorte de plaisir , & ce n'est qu'à cet Art puissant que l'on doit le mélange de deux sentimens si opposés.

Lorsque j'arrivai à Londres , Farinelli , que vous avez entendu à Paris , en faisoit les délices , & j'ai vû l'Opéra Italien dans toute sa splendeur. Aujourd'hui , il est bien déchu de sa gloire ; Farinelli est en Espagne , & quoique la plupart des Connoisseurs soyent assez contens de celui qui lui a succédé , ce Spectacle n'est plus goûté. Les efforts de M. Handel pour y rappeler le Public , sont inutiles. La Salle est déserte , les Entrepreneurs sont ruinés :

Les Violons sont déjà renvoyés ,

Tout interdits , sans boire , & point payés * .
En un mot , la chute de l'Opéra Italien en Angleterre , qui avoit été tant prédite , est enfin arrivée. Le hazard a voulu que je fusse ici témoin de cette grande Ré-

* L'Enfant Prodigue.

volution. Les Anglois nous accusent de beaucoup d'inconstance & de légèreté dans nos Gouts; mais ce n'est pas à eux à nous en faire le reproche; à bien des égards, ils y sont plus sujets que nous. Nous revoyons toujours avec le même plaisir les beaux Opéras de Lully, qui ont été composés il y a plus de soixante ans.

A quoi peut-on attribuer ce dégoût général pour un Spectacle, dont les Anglois ont paru faire tant de cas, sinon à la grande disproportion qui se trouvoit entre les frais immenses qu'il leur coutoit, & le peu de plaisir qu'ils en reti-roient?

Il y a long-tems que M. Addifon s'é-toit moqué du ridicule d'entretenir un Opéra dans une Langue Etrangere, & que très-peu de gens entendent assez bien pour s'y amuser. *Un jour, (c'est ainsi qu'il en parle dans une de ses Feuilles) les Historiens qui feront mention de moi, diront que j'ai peint les Mœurs de mon Siècle, mais que l'enjouement de mon esprit m'a fait outrer les choses; car, diront-ils, si nous prenions à la Lettre tout ce qu'il dit, il faudroit supposer que de son tems de nombreuses Assemblées de*

gens de tous états , passoient toutes leurs soirées à voir des Pièces de Théâtre dans une Langue qu'ils n'entendoient pas , ce qui seroit absurde à imaginer.

L'Opéra Italien , à proprement parler , n'est qu'un Concert ; & un Concert de trois heures est trop long pour ceux qui n'en entendent pas la Langue. Les charmes de la Musique ne sont pas faits uniquement pour l'oreille ; ils doivent toucher le cœur. L'expression que les sons donnent aux paroles , ne peut être bien sentie que dans la Langue qui nous est naturelle. Jugeons-en par le Récitatif de Lully , qui nous plaît si fort à nous autres François , & qui fait rire les Anglois & les Italiens. Les uns & les autres ne songent pas que ce n'est point assez de connoître tous les mots d'une Langue , & qu'il faut la parler & l'entendre facilement , qu'il faut en quelque façon se l'être rendue propre , pour être affecté de la Musique qui l'exprime. M. Addison a judicieusement remarqué que quand les Anglois disent que notre Musique ne vaut rien , ils ne prouvent autre chose , sinon qu'elle n'est pas de leur gout.

Le Récitatif n'est autre chose qu'une

Déclamation chantante, qui ne peut tirer sa beauté & son expression, que du rapport qu'elle a avec l'accent qui est particulier à chaque langue. Je ne parle point ici de la prononciation des mots, mais de cette espèce de ton, que, sans s'en appercevoir, on donne à toute une phrase : ce ton varie selon les différens caractères des Nations, & la nature du langage qu'elles parlent. Le même Auteur qui avoit voyagé en Italie, prétend que les Italiens se servent pour témoigner de l'admiration, des mêmes sons qui sont familiers aux Anglois pour exprimer la colere. De-là, dit-il, il arrive à ceux de nos Spectateurs qui n'entendent pas l'Italien, de croire qu'un Prince est prêt à faire périr son Confident au moment où le premier ne fait qu'admirer la Vertu de celui-ci.

L'Opéra dans sa naissance à Londres ; ne fut d'abord qu'une imitation du nôtre. Poème & Musique, tout étoit Anglois. On mit ensuite des paroles Angloises en musique Italienne ; mais la Langue de ce Pays-ci a une rudesse qui s'accorde mal avec le Chant : ces nouveaux Opéras déplurent autant que les premiers. Bien-tôt après dans la même Scene, on

fit parler l'un des Interlocuteurs en Anglois & l'autre en Italien. Un pareil Spectacle tenoit presque de la ridicule bigarrure de nos Opéras Comiques. Enfin les Anglois en sont venus aux Opéras purement Italiens , soit pour le Poëme , soit pour la Musique dont ils ne sont pas moins dégoutés que de ceux qui les avoient précédés.

Comme la vanité entre toujours pour quelque chose dans toutes les actions des hommes , je soupçonne que ceux qui contribuoient le plus à soutenir l'Opéra de Londres , & les Dames sur-tout ne le fréquentoient si assiduellement , que pour faire croire qu'elles entendoient l'Italien ; mais les Anglois qui sont naturellement sages , ont enfin senti le ridicule qu'il y avoit de s'aller ennuyer régulièrement deux fois par semaine , pendant trois mortelles heures , pour mériter le titre de *Virtuose*. A la vérité , c'étoit le payer un peu cher. Peut-être aussi que sans avoir trop de gout pour l'Opéra Italien , plusieurs autres , faute de pouvoir avoir un Opéra Anglois , soutenoient le premier pour faire tête au nôtre , & ne pas manquer d'un Spectacle qui fait un des ornemens de Paris : les Anglois veulent

qu'en tout Londres soit son Émule , & les efforts qu'ils font pour lui procurer cet avantage , sont un aveu tacite de la supériorité de notre Ville Capitale.

Lorsque j'ai dit que les Anglois ne s'amusoient pas à l'Opéra , j'ai dû vous étonner par un Paradoxe si étrange ; mais j'ose vous assurer qu'il suffit d'y avoir assisté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un Opéra comme ils auroient écouté un *De profundis* en Musique, & j'en ai vû plusieurs d'aussi tristes. Par-là quelque pleine que fût la Salle , quelque belle & quelque éclairée qu'elle soit , je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été consacré à l'Ennui , où des gens de tous états , le Peuple seul excepté , lui apportent leurs hommages. Lorsque j'y ai été , il m'a semblé que tout s'y ressentait de la présence de la Divinité , & moi-même j'y ai sacrifié quelquefois comme les autres. Vainement vouloit-on me persuader que cet air sérieux , pour ne pas dire triste , des Auditeurs , ne venoit que de leur sensibilité aux charmes de la Musique : cette douce & agréable Mélancholie qu'elle inspire , se peint sur notre visage tout autrement que l'ennui. Le sentiment ten-

dre se marque par des traits différens de ceux d'une affection triste : du moins les Bâillemens que j'y ai vû si fréquens , décident duquel des deux les Spectateurs étoient le plus occupés. Enfin ce qui est arrivé aujourd'hui , la chute totale de ce Spectacle , ne prouve que trop que je ne me trompois pas dans mes conjectures.

Est-il étonnant que les Anglois se soient ennuyés de l'Opéra Italien ? Les trois quarts des Spectateurs ne comprennent pas ce qui se chantoit , & il étoit naturel que Farinelli lui-même les fît bâiller dès qu'il passoit des Ariettes au Récitatif. S'il est vrai que les Italiens excellent dans la Musique au-dessus des autres Peuples de l'Europe , ce que doivent faire des Nations sages , c'est de former leur gout sur celui des Italiens , & de profiter des beautés de leur chant , comme a fait Lully , comme fait aujourd'hui Rameau avec tant de succès , & non pas de renoncer à chanter dans leur Langue , comme ont fait les Anglois.

Vous voyez , Monsieur le Duc , que je ne prétens pas diminuer en rien le mérite de la Musique Italienne , que presque toute l'Europe a adoptée , & dont

en France même tous les gens qui ont du gout , reconnoissent la beauté. Mais en convenant de son excellence , je crois pouvoir blâmer un Opéra dans une Langue Etrangere , dont le Poëme est communément aussi froid dans le fonds , que plat dans les détails. Je m'en rapporte à vous , qui êtes un si grand Juge & de la Poësie & de la Musique. Si ce sont de ces Arts dont les seuls Maîtres peuvent juger , vous maniez aussi habilement & l'une & l'autre Lyre. Parmi tant de Poëtes qui ont fait des Opéras Italiens , on ne compte qu'un Abbé Métastase.

Les Italiens ont la gloire d'être les Inventeurs de ce Spectacle , mais on ne peut refuser aux François celle de l'avoir perfectionné. A Londres comme en Italie , il est encore destitué de tout ce qui rend le nôtre si varié & si gai , je veux parler des Danfes & des Chœurs. Tels que sont les Opéras , j'ai regret de les voir exécuter par des Acteurs , dont à la vérité , la voix est toujours juste , souvent belle , admirable même si l'on veut , mais qui n'ont ni action , ni grace , ni contenance , & qui par leurs gestes contrains & leurs attitudes choquantes , font souvent payer cher aux yeux le plaisir

dés oreilles. Avec une figure assez belle, je n'ai vû personne avoir moins de noblesse & de grace que Farinelli, excepté celui qui lui a succédé. Les grimaces & les contorsions de la célèbre Strada, étoient insupportables : quand elle chantoit, elle avoit l'air de la Pithonisse, & pour avoir du plaisir à l'entendre, il falloit absolument renoncer à la voir.

On me dira que notre Opéra François a aussi de grands défauts, j'en conviendrai; que nos Acteurs ne sçavent pas la Musique, j'ai regret que cela soit vrai; que la plupart chantent faux, le reproche est juste; que notre Récitatif est trop languissant, & notre Musique pas assez variée; que celui qui conduit l'Orchestre y fait plus de bruit qu'aucun des Instrumens, &c. je ne disconviens de rien; mais avec tout cela, notre Opéra est amusant, & celui de Londres étoit triste. Le nôtre subsistera toujours, & les Anglois ont beau faire revenir de nouveaux Chanteurs d'Italie, ils auront peine à soutenir un Spectacle qui leur coutera toujours trop pour le plaisir qu'il leur fera.

Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà insinué, que la cessation de l'Opéra

Italien ici donnât lieu aux Anglois de tenter de nouveau d'en établir un dans leur propre Langue. Si les succès n'étoient pas d'abord plus heureux, ils pourroient avec le tems s'y accoutumer, & leur Langue y gagneroit beaucoup. Elle a grand besoin d'être adoucie, & la Musique pourroit y contribuer plus que tout autre chose. Les Poëtes se trouveroient forcés de rejeter petit à petit ce grand nombre de syllabes rudes, & ces fréquents hiatus qui font un obstacle à l'harmonie de leurs Vers, & qui font que la force de l'expression est souvent achetée par la dureté des nombres. Je ne doute pas que les Opéras de Quinault n'aient augmenté la douceur de notre Poesie Françoisé.

Cependant on songe ici à tout autre chose. Les Anglois qui ne regardoient l'Opéra que comme un Concert, n'en veulent plus qu'un qui leur coute moins, & où l'on puisse se passer d'habits & de décorations. Sur ce Théâtre où les charmes de la Danse n'avoient pas encore été admis, il n'y aura plus d'autres Acteurs que ceux qui en étoient auparavant les Spectateurs, & ils y danseront eux-

mêmes à l'avenir tout à leur aise. Ne pensez pas que je badine ; ce que je vous dis-là est vrai à la Lettre. On propose une souscription de six cens personnes , qui doivent donner chacune dix guinées par an , pour avoir désormais au lieu où est aujourd'hui l'Opéra , un Concert & un Bal deux fois la semaine pendant l'hyver. Pour ceux qui n'aiment ni la Danse ni la Musique , il y aura une Salle à jouer , qui ne sera peut-être pas la moins remplie. Cet établissement , s'il a lieu , peut devenir très-dangereux pour les Anglois , qui ne sont déjà que trop portés au jeu. Il seroit bien plus sage de rétablir l'Opéra même tel qu'il étoit. Après tout , il vaut mieux s'ennuyer trois heures de tems , que de risquer de se ruiner dans une minute.

La sagesse du Gouvernement Anglois a senti toute la conséquence d'un pareil Projet. Le Roi a témoigné que ce seroit lui déplaire que de prendre des Souscriptions ; mais cette déclaration peut servir d'encouragement à tous ceux qui sont opposés au Ministère. La Duchesse de ** en a donné l'exemple en souscrivant la première. Tel est l'Esprit de Parti , le zèle du bien Public dont il se pare , est

ce qui le touche le moins , & l'intérêt
général est souvent sacrifié à la Passion
des Particuliers.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR LE DUC ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X X I I I .

A Monsieur DE CREBILLON.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

N O T R E Théâtre vous a de grandes obligations. Corneille étoit d'un genre trop élevé pour avoir des imitateurs ; ceux de Racine n'avoient copié que ses défauts : L'Amour qui est l'ame de toutes leurs Pièces n'y parle qu'un langage mou & efféminé. La gloire de notre Scene Tragique alloit s'éclipser , lorsque vous l'avez augmentée par le nouveau genre dont vous l'avez enrichie. Né avec ce Génie heureux qui au lieu d'avoir besoin de modèle est fait lui-même pour en servir aux autres ; vous êtes le premier , parmi nous , qui ayez scû porter au plus haut point la Terreur & la Pitié , les deux grands objets de la Tragédie.

Dans Atrée & Thyeste, l'un des Chefs-

d'œuvre de notre Théâtre, la Terreur & la Pitié se succèdent tour à tour, & quelquefois marchent d'un pas égal. Je ne sçais si l'aspect du cruel Atrée me fait plus frémir que la vue du malheureux Thyeste ne m'attendrit. Mais avec autant de force qu'aucun Auteur qui ait jamais chauffé le Cothurne sur quelque Théâtre que ce soit, vous n'avez porté la terreur que jusqu'où il est permis de la porter. Un Gout supérieur vous a fait sentir qu'il y a un point où l'émotion peut être trop forte & par conséquent délagréable.

D'ailleurs dans vos Ouvrages, la Terreur naît plus de la force des sentimens & de l'énergie des expressions que de l'horreur du Spectacle. Atrée n'égorge pas Plifthene aux yeux du Spectateur, & l'Ombre d'Egiste me fait frémir sans que je la voye.

Il n'en est pas ainsi de SHAKESPEAR, quoique personne n'ait donné plus de force que lui à ses expressions, la terreur qu'il inspire est dûe principalement aux Spectacles affreux qu'il expose sous les yeux. Dans sa Tragédie du *Maure de Venise* on voit Othello étouffer sa Femme dans son lit. Quant à la pitié, FLETCHER un autre ancien Poëte Anglois réussit bien

mieux à l'émouvoir que Shakespear. Mais puisque vous voulez sçavoir jusqu'où celui-ci a pu porter la férocité sur le Théâtre , je vais vous faire l'Extrait d'une de ses Pièces les plus remarquables par l'horreur de l'action. Celle-ci vous surprendra infailliblement ; mais souvenez-vous de grace que vous m'avez prié d'en choisir une de celles qui sont les plus opposées à nos Mœurs & à notre gout. Songez aussi que Shakespear vivoit sous le regne d'Elizabeth , dans un tems où l'on ne sçavoit en France ce que c'étoit que Tragédie , que lui-même il a ignoré les Régles du Théâtre , & qu'enfin cette Pièce est du nombre de celles qu'on ne joue plus depuis longtemps. *

* M. Pope l'un des plus grands admirateurs de Shakespear , prétend qu'il n'y a que quelques Scenes dans cette Pièce qui soient de lui , mais c'est une opinion qui lui est particuliere & dont il n'a pas fourni de preuves suffisantes.

Extrait de TITUS ANDRONICUS,
Tragédie de Shakespear.

Noms des Principaux Personnages que le
 Poëte introduit sur la Scene.

SATURNINUS , Fils de l'Empereur de
 Rome , & ensuite Empereur lui-même.

BASSIANUS , son Frere.

TITUS ANDRONICUS , Général Romain
 contre les Goths.

TITUS ANDRONICUS son Frere , Tri-
 bun du Peuple.

TAMORA , Reine des Goths , Captive.

LAVINIA , Fille de Titus Andronicus.

MARCUS

QUINTUS

MUCIUS

LUCIUS

} Fils de Titus Andronicus.

ALARBUS

CHIRON

DEMETRIUS.

} Fils de Tamora.

AARON , un Maure aimé de Tamora , &c.

TITUS ANDRONICUS revient à Rome
 triomphant des Goths, & amene Tamora
 leur Reine & ses trois Fils Captifs.
 Titus a perdu à la dernière Bataille plu-
 sieurs de ses Fils dont il apporte les Cer-
 cueils. Selon les Loix de Rome, un des
 Fils de Tamora est condamné à être sa-

crifié sur le Tombeau des Fils de Titus pour appaiser leurs Mânes. La Reine l'implore vainement , pour obtenir la grâce de son Fils , le Général Romain ordonne qu'il subisse la rigueur des Loix.

On doit nommer à Rome un nouvel Empereur , Titus est aimé du Soldat , il a pour lui la voix du Peuple. Cependant ce généreux Romain au lieu d'en profiter, & de briguer l'Empire pour lui-même , demande & obtient les suffrages du Peuple pour Saturninus , Fils de l'Empereur qui vient de mourir. Ce Prince par reconnoissance veut couronner Lavinia. A peine en a-t-il fait la Proposition que Bassianus son Frere , la lui enlève sous ses yeux mêmes. Bassianus est secondé par les Freres de Lavinia. Titus leur Pere veut courir après pour arracher sa Fille à ce téméraire Ravisseur. Ses Fils s'opposent à son passage. Il en tue un sur la place. Saturninus témoin de ce châ-timent , au lieu de punir lui-même son Frere , la seule cause de tout ce désastre , jure de se venger de l'affront qu'on lui fait sur Titus qu'il ne peut soupçonner d'y avoir la moindre part , & qui n'a que trop témoigné son désaveu par la mort d'un de ses Fils. L'Empereur pour

commencer sa vengeance épouse Tamora , devenue l'implacable Ennemie du Général Romain , depuis qu'il a sacrifié aux Mânes de ses Fils un de ceux de cette Reine Captive. Voilà , Monsieur , ce que contient le I. Acte ; ne craignez rien pour les autres , je vous en répons d'avance , l'Auteur ne mollira pas & son imagination lui fournira aisément de quoi répondre à ce que promet un pareil début.

Le II. Acte se passe dans une Forêt où l'Empereur chasse avec toute sa Cour. Shakespear y représente la nouvelle Impératrice Tamora , uniquement occupée d'un Maure qu'elle idolâtre : elle perd la Chasse exprès pour se trouver à un rendez-vous qu'elle lui a donné. Elle parle déjà de l'emmener en quelque Grotte , lorsqu'elle est surprise avec lui par Bassianus & Lavinia qui lui reprochent de s'être écartée pour jouir d'un Tête à tête avec un homme aussi méprisable par son Etat que révoltant par sa figure. Sur ces entrefaites les Fils de l'Impératrice arrivent , elle les excite à la venger. Ils poignent par son ordre Bassianus Frere de son nouvel Epoux. Elle ne borne pas là sa vengeance ; elle

leur ordonne de violer Lavinia. Ces Princes, dignes Fils d'une telle Mere, ont la cruauté de lui obéir.

Pendant que cette Action abominable est supposée se commettre derriere le Théâtre, deux Fils de Titus viennent exprès pour tomber dans une Fosse où Aaron cet honnête Maure leur a dressé une embuche. Le Cadavre de Bassianus y est : Les deux Freres aussi malheureux, qu'innocens sont accusés de l'avoir assassiné.

Démétrius & Chiron reviennent sur le Théâtre & y laissent Lavinia qu'ils ont violée & à qui ils ont coupé la Langue & les deux poingts, pour lui ôter toute voye de réveler leur Crime. Le sang lui dégoute encore de chaque côté de la bouche & se mêle aux larmes qui coulent de ses yeux. C'est dans cet Etat qu'elle paroît dans toute la Pièce & presque à chaque Scene.

Au troisiéme Acte, Titus, qui ignore encore le malheur de sa Fille, s'efforce inutilement d'obtenir la grace de ses Fils condamnés à mourir, comme Assassins de Bassianus. Dans cette situation, Marcus, Frere de ce Pere malheureux, lui amene sa déplorable Fille ainsi muti-

léc. Il devine en partie les horreurs qui se sont passées. L'impression que doivent faire sur un Pere tant de malheurs à la fois , est peinte dans cette Scene avec toute la force possible. Les cheveux en dressent sur la tête ; mais ne vous attendez pas que je traduise de pareils morceaux. Ces détails sont trop affreux pour ne pas blesser l'imagination ; c'est bien assez pour moi de vous exposer toutes les horreurs que la Scene offre aux yeux des Spectateurs. On ne peut se figurer sans frémir toutes celles que doit éprouver ce Vieillard infortuné. Il a tué l'un de ses Fils ; il est prêt à en perdre deux autres sur l'échaffaut. Sa Fille est devant ses yeux dans un état plus terrible que la mort même. Le sort n'a pourtant pas mis le comble aux malheurs qui lui sont réservés. Shakespear trouvera bien le moyen de lui en faire essuyer de nouveaux & de plus grands encore , s'il est possible.

Tandis que Titus demande vengeance au Ciel , le Scélérat de Maure vient de la part de l'Empereur lui proposer , comme une grace , de racheter la vie de ses deux Fils ; mais il faut pour l'obtenir , que lui ou Marcus son Frere, ou

Lucius son Quatrième Fils , se coupent une main. Il ne faut pas chicaner le Poëte sur les moyens , il les trouve tous bons pour augmenter l'horreur de sa Pièce. Après un combat de générosité très-pa-thétique entre ces trois Romains , le Vieillard prévient & son Fils & son Fre-re , & donne sa main à couper au Maure , sans que l'un ou l'autre s'en apperçoive. Un instant après , ce Monstre exécration- nable revient insulter à ce Vieillard malheu- reux , & lui présente d'un côté la main qu'il vient de lui couper , & de l'autre les têtes de ses deux Fils. Rappelez - vous que Lavinia , telle que je vous l'ai peinte , est là présente ; & songez , s'il est possi- ble , d'imaginer un Tableau plus affreux & plus dégoûtant. Ou plutôt tirons le rideau sur des objets si horribles , qui ne peuvent inspirer que des sentimens defa- gréables : il vaut mieux que vous per- diez quelque chose de cette Pièce , que de vous les laisser trop long-tems sous les yeux.

Avant que d'en venir au dénouement , & pour vous délasser en chemin (car le récit de tant de cruautés doit vous avoir fatigué) il est bon de vous dire , que le principal événement du quatrième Acte

est l'accouchement de l'Impératrice, qui met au monde un vilain petit Maure ; ou pour mieux dire, l'exacte ressemblance de son Pere. Tamora ordonne qu'on l'étouffe ; mais Aaron, qui n'a d'humain que la tendresse & l'aveuglement d'un Pere envers ses Enfans, arrache le petit Monstre des mains de la Nourrice, le baise, le caresse, & en un mot, lui sauve la vie.

Si les crimes commis dans cette Pièce sont affreux, la vengeance qui doit les expier, ne vous inspirera pas moins d'horreur. Lucius, le seul Fils qui soit resté au malheureux Titus, après s'être sauvé de Rome, revient au bout de quelque tems avec une Armée puissante de Goths. Pendant son absence, Titus, qui n'a survécu à ses malheurs que pour se venger de ses Ennemis, a contrefait le fou, afin de les mieux tromper. Ils lui croient l'esprit entièrement aliéné. La coupable Tamora espère de le faire donner dans un Piège qu'elle lui tend. Elle vient le trouver avec ses deux Fils, Chiron & Démétrius : elle est déguisée ainsi que ses Fils ; elle se dit la Vengeance, accompagnée du Rapt & du Meur-

tre. Le Vieillard feint de s'y tromper ; & accepte le bras qu'elle vient lui offrir , pour venger la mort de ses Fils. Par les Conseils de cette méchante Femme , l'Empereur a fait proposer à Lucius , qui tient Rome investie , une Entrevue chez son Pere ; Lucius l'a acceptée : l'Impératrice espère y sacrifier le Pere & le Fils à sa fureur. Elle sort , & laisse ses deux Fils ainsi déguisés auprès de Titus. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à tout ce qui dans cette Tragédie blesse si fort la vraisemblance : sans les détails de quelques morceaux pathétiques , on la prendroit plutôt pour le délire d'une imagination déréglée , que pour l'Ouvrage d'un grand Poète.

L'Empereur & l'Impératrice doivent venir dîner chez Titus : le moment des vengeances est arrivé. A peine Tamora est-elle sortie , qu'il fait saisir Chiron & Démétrius par ses Domestiques ; de là seule main qui lui reste , il leur enfonce à l'un après l'autre un poignard dans la gorge , tandis que Lavinia sa Fille soutient de ses deux bras mutilés le Bassin , où il fait couler leur sang.

Lucius arrive quelques momens après
avec

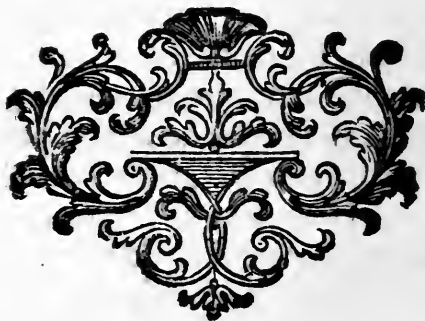
avec l'Empereur & l'Impératrice. Ils se mettent à Table, & l'on voit Titus habillé en Cuisinier, qui sert à Tamora un Pâté composé de la chair de ses Fils. Il a déjà ôté ce qui restoit de vie à sa malheureuse Fille. Bien-tôt après il interrompt cet abominable Festin, en avertissant la Reine qu'elle a mangé de ses Enfans, & soudain il poignarde cette coupable Princesse. L'Empereur venge la mort de sa Femme sur Titus; Lucius venge celle de son Pere sur l'Empereur. A l'égard du détestable Maure, il est condamné à être enterré tout vif, & n'a d'autres regrets que de n'avoir pas commis plus de crimes. Quelle Scene! Quel carnage! Comment un Homme a-t il pu imaginer un pareil Spectacle! Quelle devoit être la férocité de ceux qui pouvoient s'en amuser?

Je finis, Monsieur; car je m'imagine que vous n'êtes pas moins las que moi de tant d'horreurs. Quelque méchans que soient les Hommes, je doute qu'il y en ait d'aussi abominables que le Maure sanguinaire, & la cruelle Tamora. Corneille a fait, dit-on, les Hommes plus vertueux & plus grands qu'ils ne sont. On a reproché à Euripide de les avoir

fait trop méchans ; mais Shakespear les a faits plus Scélérats peut-être que la Nature humaine ne le comporte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXIV.

A Monsieur DU CLOS.

De Lendres , &c.

MONSIEUR,

L'Intérêt que je prens à ce qui vous regarde , doit vous répondre du plaisir que m'a fait la nouvelle que vous m'apprenez ; je suis charmé qu'on ait assez-tôt senti l'excellence de votre Plume , pour la destiner à l'usage le plus glorieux pour vous , & le plus utile pour la Nation. Autant l'Histoire du Regne de Louis XI. est remarquable , autant elle est peut-être difficile à écrire : il est flatteur pour vous que ce soit cette raison qui ait déterminé le choix de l'Ecrivain. Ceux qui vous ont confié un travail si important & si pénible , sçavent quels sont & votre Courage & vos Talens ; il ont prévu que les difficultés ne pourront servir qu'à relever le mérite d'un Ouvrage où vous aurez le bonheur de les vaincre. Avec l'imagination la plus

brillante , vous possédez cette Métaphysique d'esprit qui remonte à la source des choses , qui apperçoit également & les conséquences dans les Principes , & les causes dans les Effets , & qui porte la lumière sur tout ce qu'elle traite. Vous connoissez les hommes , vous aimez la vérité ; que d'avantages pour réussir dans le genre de travail que vous avez entrepris !

D'ailleurs je ne crains pas de dire que parmi nos Auteurs, nous avons d'excellens modeles , & je m'en rapporte bien à votre gout pour les choisir. Que de Philosophie ne trouve-t on pas dans M. l'Abbé de Saint Réal ? Quel sage & judicieux Ecrivain que M. l'Abbé de Vertot ! Peut-on refuser au sçavant Auteur de la Vie de Jullien , la gloire d'avoir marché dignement sur leurs traces ?

Vous êtes dans le cas de Plutarque & de tous les Historiens : que les faits que vous écrivez soyent en tout & par-tout véritables , c'est l'ouvrage d'autrui ; qu'ils soyent présentés dans un jour qui éclaire vos Lecteurs & les forme à la Vertu , ce fera votre Ouvrage. Guichardin si louable à d'autres égards , me paroît en ce point irrépréhensible ; comme il croyoit

les hommes méchans essentiellement , il ne s'est point proposé de les rendre meilleurs. Il impute toutes les actions de ceux dont il a écrit l'Histoire , à de mauvais Principes. *Cela me fait craindre , dit Montagne , qu'il y ait un peu du Vice de son gout , & peut-être est venu qu'il ait estimé d'autrui selon soi.* Ceux qui pensent trop mal de l'humanité , ne doivent pas s'attendre qu'on pense jamais bien d'eux. Hobbes en laissant voir trop de prévention contre les Hommes en général , ne fait que prévenir ses Lecteurs contre lui-même.

L'Histoire est une des Parties de la Littérature que nous avons le plus cultivées , soit que ceux d'entre nous qui s'y sont adonnés y aient été déterminés par l'utilité Publique , ou par leur gout particulier : c'est au contraire celle où les Anglois se font le moins exercés. Il est étonnant qu'ayant produit tant d'autres beaux Ouvrages , & que jaloux, comme ils le sont de la gloire de leur Nation , ils aient pris si peu de soin d'en écrire les faits mémorables. L'Histoire au premier aspect semble n'offrir que le recueil des crimes & des infortunes du genre humain. Ces grands Evénemens , ces Révolu-

tions d'Empires, qui nous intéressent si fort à la Lecture , ont fait le malheur des Peuples devenus par-là si célèbres. Les Anglois auroient-ils craint qu'un récit fidèle de ce qui est arrivé parmi eux , & une peinture vraie de leurs Mœurs , ne démentissent sur plusieurs points les éloges outrés qu'ils font quelquefois & de la sagesse du Gouvernement , & du Caractere des Peuples de leur Isle. Polidore Virgile , est le premier qui ait donné une Histoire d'Angleterre. Sans les François , sans Rapin de Toyras , les Anglois n'auroient pas encore d'Histoire Générale de leur Nation , qui pût se faire lire parmi les Auteurs qui ont écrit les Evénemens de leurs tems ; le Chancelier Clarendon , & le Docteur Burnet , sont presque les seuls qui méritent de passer à la postérité. On a accusé l'un & l'autre de Partialité : sans entrer dans cette discussion , il me paroît du moins que le second s'est moins attaché que le premier à *inspirer quelque envie à ceux qui le liront, de devenir meilleurs* *. L'un n'est souvent qu'un prélat de Cour , l'autre est toujours un grand homme.

Envisageons l'Histoire du côté de son

* Préface du Docteur Burnet.

véritable objet , c'est l'Ecole la plus sûre de la Politique & de la Morale. Les malheurs des autres sont les meilleures leçons que nous puissions recevoir ; ce sont autant d'instructions propres à nous donner de la Prudence & de l'Habileté. La sagesse humaine n'est que le fruit de l'expérience. Les Anglois ont trop négligé une partie si essentielle à la formation des Mœurs. D'un autre côté ils sont louables en ce qu'ils n'ont pas comme nous le mauvais gout d'écrire tant de Faits si peu capables d'intéresser la Postérité. On ne trouve pas chez eux ce grand nombre de Mémoires particuliers dont l'Auteur est le principal Héros , & que l'envie d'occuper le Public dicte plus souvent que le dessein de lui être utile. Ceux d'entre eux qui se sont distingués par de grandes actions , se sont contentés de les faire , & ont dédaigné de les écrire. Il s'en faut beaucoup que les François soyent si modestes , pour ce qui les regarde personnellement : celui qui a eu une Armée à commander , ou qui a été chargé de quelques Négociations , publie lui-même volontiers ses Mémoires , c'est-à-dire , son éloge , & quelquefois l'ouvrage de sa vanité devient le monument

de la petitesse de son Esprit. Il faut pourtant avouer que ceux-mêmes d'entre nous qui, en écrivant, n'ont eu d'autre but que d'illustrer leurs noms, ont aussi souvent contribué à l'utilité publique. L'Histoire générale peut tirer de grands secours de ces Mémoires particuliers. Tels sont entre autres ceux du Cardinal de Retz. D'ailleurs si nous avons des Rabutins & des Jollys, nous avons aussi des Sullys & des Commynes.

La plûpart des Histoires Grecques & Romaines, ont été écrites par ceux qui étoient à la tête des Affaires, ou qui y avoient la plus grande part ; mais nos François, si nous en exceptons Philippes de Commynes, n'ont pas suivi le sage exemple de ces anciens Historiens. Saluste parle à peine de soi. César dans ses Commentaires, ne se montre que par ses grandes actions. Parmi nous, chacun écrit l'Histoire de sa vie ; ici l'on n'écrit pas même celle de sa Nation. Chez un Peuple où ceux qui jouent les plus grands Rolles, ont si rarement l'ambition de publier leurs Mémoires, il a dû paroître extraordinaire qu'un Comédien* de nos jours ait eu la vanité de faire imprimer

* Cibber.

les détails importans de sa vie. On peut mettre ce fait au rang des Singularités de ce Pays-ci ; quant à l'Auteur , je laisse aux Anglois à lui fixer la place qu'il mérite.

Le gout presque général des Anglois pour les Mathématiques , est peut être cause du peu d'application qu'ils donnent au genre historique. Ils n'ont pas suivi à la Lettre les conseils du Chancelier Bacon : l'Histoire est une des Parties essentielles qu'il recommande si fort dans ses Ouvrages , par l'utilité dont elle peut être & au bien Physique & au bien Moral des Hommes : Montagne , M. de Thou & Descartes , sont des Philosophes d'une espèce différente , qui chacun dans leur Partie ayant éclairé leur Siècle & concouru à ce but général de l'avantage de la Société , méritent également le titre glorieux de Précepteurs du genre humain. Ainsi Bacon veut que selon nos différentes facultés , qui sont la Mémoire , l'Imagination & la Raison , nous cultivions les Sciences qui y ont rapport , & que nous nous appliquions à connoître la volonté du Créateur , soit par la recherche des merveilles de la Nature , soit par celle des Evénemens qu'il plaît

à sa Providence de permettre , & dont l'enchaînement ne peut étonner que l'esprit assez orgueilleux pour vouloir juger de la Sagesse suprême.

Peut-être est-il difficile de cultiver avec succès & l'Histoire & la Philosophie : il semble que l'étude des choses éloigne de celle des faits ; quoique l'une & l'autre soient également subordonnées au raisonnement , les bornes de l'esprit sont telles , que celui qui est occupé de Sciences abstraites , n'est sensible qu'à la combinaison des idées que son calcul lui présente. Il semble presque que la plupart de ceux qu'on appelle Géomètres aient besoin d'algèbre pour penser. La grande vogue où la Géométrie est aujourd'hui en France , nous menace peut-être des mêmes inconvénients qu'elle a entraînés en Angleterre. Le Calcul refroidit souvent le génie , sans le dédommager de ce qu'il lui fait perdre. Il y a long-tems que l'on a dit que la Géométrie ne redresse que les esprits droits.

Il en est de certaines Sciences comme des Gouts , elles s'excluent mutuellement. Ceux qui s'adonnent à rechercher les merveilles de la Nature , font trop peu de cas des connoissances d'un autre

genre. Un Physicien n'est pas plus sensible aux graces d'un Ouvrage d'esprit , qu'un Curieux des Coquilles à la beauté d'un Tableau. Je ne parle point ici de quelques hommes extraordinaires , qu'il plaît à la Nature de favoriser , & qui répandent eux-mêmes les fleurs sur la sécheresse des matieres les plus abstraites. Un Fontenelle ne tire point à conséquence.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E L X X V .

A Monsieur le Duc de NIVERNOIS.

De Londres , &c.

MONSIEUR LE DUC,

A Vant l'Illustre Auteur de la Henriade , aucun François n'avoit encore pu s'élever au Sublime de la Poësie Epique. Ceux qui avoient osé tenter ce vol ambitieux , privés des aîles du génie , s'étoient trop confiés à celles qu'ils avoient empruntées de l'Art. L'Effor qu'ils ont pris , n'a servi qu'à rendre leur chute plus éclatante.

Quelque bruit qu'ait fait en Angleterre le Poëme de LEONIDAS , celui qui en est l'Auteur n'a pas été plus heureux. Cet Ouvrage est de ceux qui ne devant leurs succès qu'aux intrigues de leurs Partisans , sont destinés à périr avec le tems qui les a vu naître. Il excite aujourd'hui votre curiosité ; mais si jamais on vient à le traduire en notre Langue , il ne répondra pas à votre attente.

En ce Pays-ci, encore plus que dans le nôtre, le sort d'un Livre dépend souvent de ceux qui le protègent. Le Paradis Perdu, qui fait aujourd'hui tant d'honneur au Parnasse Anglois, n'a pas été connu du vivant de l'Auteur. Il n'avoit pour Amis que ceux de Cromwell, qui songeoient plus à subjuguier leur Patrie, qu'à y faire fleurir les Arts. C'est M. Addison qui a retiré Milton de l'oubli, où le Parti qu'il avoit épousé, l'avoit fait tomber sous le Regne de Charles II.

Lorsque j'arrivai à Londres, l'Auteur de Léonidas y jouissoit de la Réputation la plus brillante ; mais il la devoit plus au choix qu'à l'exécution de son sujet. En effet, on ne peut trop le louer d'avoir cherché à inspirer à ses Compatriotes l'amour de la Patrie & le zèle de la Liberté. Mais il n'a pas été aussi heureux dans les moyens qu'il a imaginés pour y parvenir, que sage dans le but qu'il s'étoit proposé.

Cependant, Mylord Carteret, Mylord Chester-Field, Mylord Bathurst, M. Pulteney, M. Windham ; en un mot, tous ceux que les uns nomment les Partisans de la Liberté, & les autres les Ennemis du Ministère, se proposèrent de

procurer à l'Auteur une fortune durable, au cas que celle de l'Ouvrage ne le fût pas. Léonidas passa quelque-tems pour un Poëme digne du grand Milton ; ceux qui ne s'y connoissent pas en crurent le cri Public , & se persuaderent que c'étoit leur faute , si la lecture de ce nouveau Chef-d'œuvre ne leur avoit fait aucun plaisir. Bien peu même avoient alors le courage de l'avouer. Le débit en fut prompt. L'Auteur retira douze mille livres sterling de son Ouvrage ; & bientôt après , un succès si éclatant lui procura un Mariage très-avantageux ; ce qui se trouve sans exemple parmi nous. Il ne faut pourtant pas s'y tromper , & prendre pour une preuve du gout que l'on a pour les Arts en Angleterre , ce qui n'est que l'effet de l'esprit de Parti. Il y avoit ici des Poëtes à marier avant M. Glover.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connoître la Fable de ce Poëme , puisqu'en effet il n'y a aucune imagination : ce n'est qu'une Gazette aussi froide que détaillée , d'un événement qui s'est passé il y a deux mille ans , & qui fait plus d'effet dans le simple récit de l'Historien , qu'orné de toutes les fleurs du

Poëte. Mais pour lui rendre justice , je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il y a quelques beautés de détail. Tel est cet Eloge de la Liberté.

» O Nature ! Mere indulgente de tous
 » les Hommes , tu ne restrains pas à une
 » Nation choisie le sentiment de la gloi-
 » re , le courage & toutes les Vertus Hé-
 » roïques qui élèvent l'Ame , & rendent
 » la Vie illustre. Ta main bienfaisante
 » en répand le germe dans tous les Pays ;
 » mais il faut que la Liberté , semblable
 » au Soleil , échauffe ces semences géné-
 » reuses : elle seule fait éclore & fleurir
 » les Vertus ; le Vent de l'oppression en
 » sèche & détruit les tendres espérances.
 » De-là ces Rejettons infructueux , le
 » faux Honneur , la Valeur féroce , & la
 » cruelle Ambition infectent le cœur
 » humain ; de-là il arrive que le Pouvoir
 » effréné dépeuple si souvent la Terre ,
 » & que les Hommes courageux , desti-
 » nés à être la Pâture des Animaux carna-
 » ciers , baignent les Plaines de leur sang.

Ce Poëme eut mérité une partie de son succès , s'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits semblables à celui-ci ; mais s'il y a quelques fleurs , c'est peu de dire qu'elles y sont rares ; il faut avouer qu'on

ne peut les trouver fans traverser des Déserts très-arides. Léonidas cause plus d'ennui à ses Lecteurs , qu'il ne leur inspire d'amour pour la Liberté. Il a de quoi lasser la patience de ceux qui veulent qu'en les instruisant on les amuse ; & peut-être faut-il , pour le lire , tout le courage dont l'Auteur a eu besoin pour le composer. Je me garderois bien d'en porter un jugement si sévère avec tant d'assurance , si aujourd'hui que la chaleur de ses Partisans est rallentie , ce n'étoit un sentiment adopté par tous les Anglois. Ce Poëme est tombé ; & quelque'aide que lui prête le Docteur Pimbreton , il ne se relevera pas de sa chute. Un Parti en Angleterre ; en France les Brigues des Femmes , peuvent mettre un Ouvrage à la mode : mais s'il n'a pas un vrai mérite , leurs efforts sont inutiles , le Public ouvre bien-tôt les yeux , & le réduit à sa véritable valeur. Combien avons-nous vû de fois les Femmes entraîner une foule de Spectateurs à une Pièce de Théâtre ; & ce que nous ne pouvons avouer qu'à notre honte , à un Sermon même , où il ne devoit y avoir que des Auditeurs ! A Paris , tout Auteur qui aura l'adresse de se concilier une douzaine de

de Femmes à la mode , peut faire beaucoup de bruit ; & ce n'est pas chose difficile , puisqu'elles n'ont elles-mêmes d'autre moyen de soutenir leur réputation , que de travailler continuellement à établir celles de leurs Partisans. Mais il n'y aura jamais d'Auteur estimé du Public , que celui qui aura fait des Ouvrages véritablement estimables.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXVI.

*A Monsieur le Marquis DE
LOMELLINI.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne puis devoir qu'aux bontés dont Mylord Walde-Grave m'honore, les sentimens qu'il vous a inspirés en ma faveur : quelque difficile qu'il me soit de les justifier, je voudrois être à portée de vous témoigner combien j'en suis flatté. Mais il ne m'est pas encore permis de tourner les yeux vers la France. Ma Mission n'est pas remplie. Je ne vous dirai pas que je resterai ici tant que j'y trouverai à m'instruire. Ce seroit m'engager peut-être à y passer ma vie ; seulement je suis résolu de ne pas quitter l'Angleterre que je n'aye tiré quelque fruit des connoissances que j'y suis venu chercher.

Vous verrez incessamment à Paris

l'homme du monde le plus à portée de vous donner toutes les lumieres que vous me demandez sur ce Pays-ci ; c'est M. le Prince de Cantemir ; sa Cour vient de le nommer Ambassadeur à celle de France. Les Anglois qui se connoissent en mérite , le regardent comme un des Ministres Etrangers qui en a le plus ; & moi qui ai l'honneur de le voir assez souvent , j'ose vous annoncer d'avance que vous ferez bientôt amis. Vous avez tous deux les mêmes goûts. Avec autant de talent pour se distinguer dans les Sciences que pour négocier les plus grandes affaires de l'Europe , il ne dédaigne pas d'associer les Muses à la Politique. Il est le premier qui ait fait des Vers Russes. Il travaille actuellement à une Imitation de quelques Satires d'Horace & de Despréaux , adaptée aux Mœurs de sa Nation. Ainsi dans les occupations de son choix, comme en celle que son devoir lui prescrit , il ne perd jamais de vue l'avantage de sa Patrie.

La Nature lui a accordé comme à vous celui de ses dons dont elle est le plus avare , je veux parler de cet esprit universel qui est également propre à tout. Quelques préventions que l'on ait en fa-

veur des Gens de Lettres , l'expérience a démontré qu'il y en a peu qui soient capables des grandes affaires. L'esprit de contemplation qui leur est particulier , ne leur permet pas toute l'activité qu'elles demandent ; les uns n'y donnent pas , les autres ne sont pas capables d'y donner l'application nécessaire : en un mot ils sont plus propres à instruire les hommes qu'à les conduire. Le peu de soin que la plûpart d'entr'eux apportent à leurs affaires particulières , n'annonce que trop combien ils sont peu propres à celles du Gouvernement.

C'est par une espece de paresse Philosophique qu'un Sçavant s'enferme dans son Cabinet pour vacquer à la méditation. Celui qui a passé ainsi une partie de sa vie , devient presque incapable de toute autre occupation ; il ne peut trouver à de nouveaux objets assez d'attraits pour s'y livrer tout entier. Quoi qu'il en coûte à notre orgueil , avouons - le de bonne foi , notre esprit agit aussi mécaniquement que toutes nos autres facultés. Quand il a pris un certain pli , il est difficile de lui en donner un autre ; ce qu'il a acquis de lumière ne l'éclaire que dans la route qu'il s'est choisie ; & lorsqu'il

veut faire un nouvel usage de ses forces , il se trouve contraint de reconnoître qu'il n'en a que dans le genre où il les a exercées. Nous devons tout ce que nous sommes à l'habitude.

L'Etranger qui arrivant à Paris laissa voir tant de surprise de ce que Corneille n'étoit pas admis au Conseil d'Etat , a témoigné plus d'estime pour ce grand Poète , que de connoissance de l'esprit humain. Si le Cardinal de Richelieu eût été capable de faire le Cid , il n'eut peut-être pas rendu son Ministère si fameux : d'ordinaire on n'excelle dans une partie qu'aux dépens de quelqu'autre. Tel peut écrire une conjuration , qui ne viendrait pas à bout de la dissiper. En fait de Politique & de Morale , la pratique & la théorie sont des choses toutes différentes , & les plus beaux discours ne concluent rien pour les actions. Corneille qui a si bien démêlé dans Othon toutes les ruses & toutes les intrigues des Courtisans , étoit l'homme du monde le plus simple dans sa conduite. Saluste qui s'est élevé avec tant de force contre la corruption de son Siècle , étoit lui-même de mœurs si peu exactes , que le Censeur fut obligé de le reprendre en

plein Sénat de sa mauvaise vie.

L'Angleterre est le Pays où les Gens de Lettres sont le plus souvent parvenus aux premières Places de l'Etat ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient toujours répondu à ce que la Nation se croyoit en droit d'attendre d'eux. M. Steele a été renvoyé de la Chambre des Communes comme un Ecrivain factieux. M. Addison devenu Secrétaire d'Etat , n'a pas soutenu la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages. La gloire du Chancelier Bacon s'est éclipsée dans la Place de Chancelier. Le Chef de la Justice ne s'est pas trouvé innocent au Tribunal où il avoit si souvent présidé ; la Chambre des Pairs dont il avoit été l'Oracle , se trouva forcée de le proscrire & de flétrir ce nom aujourd'hui si glorieux dans les Lettres *. Il se peut que cet illustre Magistrat ait eu les mains nettes , mais sûrement sa conduite n'a pas été irréprochable. Si son cœur a été pur , il n'a eu ni l'esprit assez vigilant pour prévenir sa disgrâce , ni l'ame assez forte pour la

* Par le Jugement de la Chambre des Pairs , il fut condamné à une Amende de 40000. liv. à être emprisonné dans la Tour tant qu'il plairoit au Roi ; il fut déclaré incapable de tout office , place ou emploi , &c.

supporter. En un mot il ne s'est trouvé Philosophe que dans ses Ecrits. Sa chute est une preuve de la foiblesse de l'humanité dans les hommes même qui paroissent les plus grands. Il nous reste de lui plusieurs Lettres qui font peine à lire quand on les compare avec ses autres Ouvrages. Celle dont je vous envoie la Traduction peut suffire pour vous donner une idée des autres ; s'il y inspire la pitié , ce n'est qu'aux dépens de son courage. L'aveu qu'il est contraint d'y faire , justifie les poursuites de ses ennemis. Que j'ai de regret de voir ceux qui à certains égards font tant d'honneur à la Nature humaine , sujets à d'autres , ou à des foiblessees qui la dégradent , ou à des vices qui la deshonnorent.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



*LETTRE du Chancelier BACON
au Roid' Angleterre JACQUES I.*

JE vous ai porté autrefois les gémis-
semens de la Colombe en faveur des
autres , c'est maintenant pour moi-mê-
me que je vous les apporte ; je me fers
de ses aîles pour voler aux pieds de
Votre Majesté : j'y cherche un azile
favorable , & il n'y a pas huit jours
que je me flattois de m'y présenter
dans une situation plus glorieuse.

Lorsque je rentre en moi-même ,
je ne vois pas ce qui a pu exciter con-
tre moi une si terrible tempête : je n'ai
jamais été , comme Votre Majesté le
le sçait , l'Auteur d'aucun Conseil vio-
lent ; j'ai toujours souhaité de conduire
toutes les choses par la douceur. Je
n'ai point été un avide Oppresseur du
Peuple ; je n'ai point été arrogant , in-
supportable , ou odieux dans mes dis-
cours & dans ma conduite ; je n'ai
point hérité de mon Pere la haine pu-
blique ; j'ai toujours fait connoître
mon zèle & mon attachement pour
ma

« ma Patrie , d'où vient qu'on cherche
 » à me perdre ? Car voilà les fujets qui
 » d'ordinaire excitent les murmures &
 » les mécontentemens.

» Pour la Chambre des Communes ;
 » c'est-là que ma réputation a commen-
 » cé , & aujourd'hui il faut qu'elle en soit
 » le tombeau. Cependant dans le Parle-
 » ment même à l'occasion du Message
 » touchant la Religion , leur ancienne
 » amitié pour moi s'est ranimée ; ils ont
 » dit que j'étois toujours le même hom-
 » me , & que ma Probité ne faisoit que
 » s'illustrer davantage.

» A l'égard de ceux qui composent la
 » Chambre Haute , ces jours même &
 » avant ces troubles , ils sembloient me
 » recevoir dans leurs bras , trouvant en
 » moi une candeur qu'ils regardoient
 » comme la vraie marque d'une ame droi-
 » te , & qui est sans détours & sans re-
 » plis.

» On me reproche de m'être laissé
 » corrompre par les présens. Mais lors-
 » que le Livre des cœurs sera ouvert , le
 » mien , je l'espère , ne sera pas trouvé
 » coupable d'avoir été corrompu , &
 » d'avoir ainsi trahi mon Ministère &
 » vendu la Justice. Néanmoins je puis

» être foible & avoir participé aux abus
» du tems*.

» C'est pourquoi lorsqu'il faudra ré-
» pondre à mes Juges , je suis résolu à
» ne pas défendre mon innocence par de
» vaines subtilités , mais à leur parler le
» langage que mon cœur me parle , en
» excusant , diminuant , ou confessant in-
» génûment mes fautes , priant Dieu de
» me les faire connoître à fonds , &
» qu'aucun endurcissement de cœur ne
» puisse me surprendre , sous apparence
» d'une plus grande pureté de conscien-
» ce. Mais pour ne pas troubler Votre
» Majesté plus long-tems , après lui avoir
» demandé pardon de cette longue &
» triste Lettre , ce que je désire , com-
» me le Cerf altéré désire la Fontaine ,
» c'est que je puisse être instruit par mon
» incomparable Ami ** qui vous remet-
» tra cette Lettre , des dispositions de
» Votre Majesté. Je sçais que votre cœur
» est un abîme de bonté comme je suis

* Son principal défaut , dit M. Addison , pa-
roît avoir été l'excès de cette vertu qui excuse une
multitude de défauts. Il eut tant d'indulgence
pour ses Domestiques qui en abusoient , qu'elle lui
fit perdre ses richesses & ses honneurs , qu'une
suite de mérite lui avoient fait acquérir.

** Le Marquis de Buckingham,

« un abîme de misère. J'ai toujours été
 « votre Créature, & je ne me suis jamais
 « regardé que comme l'usufruitier de
 « moi-même, la propriété de tout ce
 « que je suis étant à vous, & maintenant
 « je m'offre à vous comme une oblation,
 « pour que vous fassiez de moi ce qui
 « conviendra le mieux à l'honneur de
 « votre justice, à la gloire de votre clé-
 « mence, & au bien de votre service, de-
 « meurant comme un morceau d'argile
 « dans les mains gracieuses de Votre Ma-
 « jesté.

Fr. S. ALBAN, Chancelier.

Mars, 25. 1621.



L E T T R E LXXVII.

A Monsieur l'Abbé SALLIER,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J 'Ai adressé pour vous à M. Smith de Boulogne , la nouvelle Edition du Livre du Célèbre M. De Moivre , sur *les Jeux de Hazard* ; c'est un présent qu'il vous prie de recevoir comme un témoignage de son amitié , & un tribut de son estime. Je vous envoie en même-tems la Liste de ses autres Ouvrages qu'il m'a donné lui-même. Je vous ferai chercher les différens Livres de Géométrie que vous me demandez , & vous les enverrai par la même voye , dès que j'aurai pû les rassembler. Vous ne vous contentez donc pas de converser avec Homere & Platon , vous voulez aussi connoître Newton & Clarke ; après vous être rendu Maître dans toutes les Langues , vous voulez encore embrasser toutes les

Sciences. Il est heureux de n'avoir dans ses connoissances pour bornes, que celles que la Nature a prescrites à l'Esprit humain.

On ne peut non plus trop louer & votre zèle pour les Lettres, & les soins que vous prenez pour augmenter sans cesse la Bibliotheque du Roi, dont la Garde vous est confiée. L'Erudition Angloise est, pour ainsi dire, un nouveau Fleuve, dont vous voulez faire couler les richesses dans cet Océan immense de Littérature. Vous y avez déjà placé les Ouvrages immortels des plus célèbres Géometres; les Anglois ont un nombre prodigieux d'excellens Livres dans toutes les Parties qui dépendent de la Physique, & particulièrement en Médecine, sur la Politique, sur le Commerce, sur l'Agriculture; ils ont aussi beaucoup écrit, & avec succès. Le bon Sens, qui leur est particulier, a déterminé la plupart de leurs Auteurs à faire de leur Esprit l'usage le plus utile à la Société. Ceux qui ont écrit des Ouvrages d'agrément, sont en bien plus petit nombre, & n'ont pas été aussi heureux: les Anglois ont peu d'Ouvrages en ce genre qui ne nous soient pas connus, ou qui

méritent de l'être. Ils ne devroient pas se faire une peine d'en convenir, ils ont bien de quoi prendre leur revanche à d'autres égards. Ce n'est pas leur intérêt seulement, c'est la raison même qui doit leur faire regarder les parties les plus essentielles de l'Esprit comme les plus flatteuses.

On a reproché, Monsieur, à l'ingénieux Auteur des *Lettres sur les Anglois & sur les François* *, d'être plus amusant qu'instructif ; quoiqu'il fût sans prévention, ses Jugemens ne sont pas sans partialité : ses Gouts particuliers lui ont tenu lieu de Préjugés ; on pourroit dire de lui qu'il a l'Esprit François, mais qu'il a le Cœur Anglois. Il n'est pas difficile de le convaincre d'erreur sur plus d'un point ; & notamment lorsqu'au lieu d'examiner les choses par lui-même, ce qu'il étoit très-capable de faire, il s'en est fié à ce qu'il a oui dire. Un Ecrivain exact ne doit pas prononcer sur des témoignages si suspects. Tous les Hommes sont jaloux de la gloire de leur Nation ; s'en rapporter uniquement à eux sur ce qui intéresse l'honneur de leur Pays, ce n'est pas les faire connoître,

* M. DE MURALT.

c'est adopter leurs Préventions.

L'Auteur de ces Lettres remarque , que parmi les Ecrivains Anglois , que , selon toutes les apparences , il ne connoissoit pas bien , il se trouve moins de Plagiaires que parmi ceux des autres Nations. *Pour les Larcins* , dit-il , *on assure qu'il s'en trouve moins chez eux qu'ailleurs , si vous en exceptez le Théâtre , c'est-à-dire la Bagatelle.* Rien n'est plus opposé à la vérité que ce fait qu'il rapporte d'après ce qu'il a entendu dire. Aucun Peuple ne commet cette espèce de Brigandage Littéraire avec plus d'effronterie que les Anglois. L'Auteur même , sans y penser , fait entendre par ce prétendu Eloge , que leurs Ecrivains sont aussi Plagiaires qu'ils peuvent l'être. Ce n'est guères que dans les Ouvrages de pur bel Esprit , que l'on pratique la sorte de vol dont nous parlons. Assurément ce ne fera ni dans la Théologie , ni dans la Jurisprudence. Quant à ce qui regarde les Sciences abstraites , & toutes celles qui dépendent du Calcul & de l'Expérience , comme la Géométrie , l'Astronomie , &c. les Anglois sont si riches eux-mêmes , qu'ils n'ont pas besoin de se parer des richesses des autres.

Dans ces Sciences, ils ont l'avantage sur les autres Peuples de l'Europe. D'ailleurs, les Découvertes que l'on y fait en quelque Pays que ce soit, sont bientôt connues; & il est difficile à tout autre qu'à celui qui en est l'Auteur, de s'en faire honneur. Si nos Académiciens ont fait quelques nouvelles Expériences sur l'Électricité des Corps, peuvent-ils ravir aux Physiciens Anglois la gloire d'avoir apperçu les premiers une Vertu, que l'on ne connoissoit pas encore dans la matière? Les Mémoires des Académies, & les Journaux des Sçavans, rendent des comptes fidèles de tout ce qui se trouve de nouveau dans les Sciences, & offrent à chaque Auteur une voye pour revendiquer publiquement ce qui lui appartient.

Pour ce qui est de la *Bagatelle*, puisqu'en effet le Théâtre n'est autre chose aux yeux d'un Philosophe qui s'est retiré du monde; si, comme le dit M. l'Abbé Du Bos, dans ses excellentes *Réflexions sur la Poësie & la Peinture*, *ce qui constitue le Plagiaire, c'est de donner l'Ouvrage d'autrui comme son propre Ouvrage*, il n'y a nulle part des Écrivains aussi Plagiaires que la plûpart de

ceux du Théâtre Anglois (a). Sans parler de ceux qui ne sont que médiocres, M. Congreve doit une partie de ses succès à Molière, de qui il a emprunté plusieurs de ses Caractères: quelque Art qu'il ait employé à les accommoder au goût de sa Nation, le déguisement Anglois n'empêche pas qu'on ne le reconnoisse. Dans l'une de ses Pièces, on re-

(a) Shadwell, dans sa Préface des *Amans Impertinens*, Comédie qu'il a prise des *Fâcheux* de Molière, s'exprime ainsi: *J'avoue ingénument mon vol, & j'en suis honteux, quoique j'aye devant les yeux l'exemple de quelques-uns qui n'ont encore écrit aucune Pièce sans en dérober la plus grande partie, & qui (semblables aux hommes tellement accoutumés à mentir qu'ils se croient eux-mêmes) à la fin aussi par une habitude de voler, regardent le bien qu'ils ont dérobé comme le leur propre, ce qui est si lâche & si bas, que je ne puis m'empêcher de croire que celui qui se fait une habitude de dérober l'esprit des autres, voleroit toute autre chose s'il le pouvoit faire avec sûreté.* En ce cas Shadwell lui-même qui fait ici sa Confession de si bonne foi, n'étoit pas un homme à qui l'on pût confier sa bourse. Dans ses autres Ouvrages où il n'en convient pas, il est aussi plagiaire qu'aucun de ceux à qui il en fait le reproche. Dryden lui-même, un de ceux qui le mérite le plus, n'a pas laissé de crier comme les autres contre le brigandage: *Mais tel est le caractère des Auteurs de notre âge, qu'ils font des Pièces entières, & cependant écrivent à peine un mot, & que dans cette anarchie de l'esprit, volant par tout, ils appellent leur bien ce qui n'est que leur butin.* Prologue d'Albumazar.

trouve la Coquette du Misanthrope (b); dans l'autre , il copie les Traits les plus heureux du Tartuffe (c). Quelquefois il prend des Scenes entières , qu'il ne fait que traduire mot à mot , comme celle de M. Dimanche dans le Festin de Pierre (d). Cependant il ne parle dans aucune de ses Préfaces , ni du Théâtre François , ni de Molière , en cela plus

(b) THE WAY OF THE WORLD.

(c) THE DOUBLE-DEALER. Dans cette Piece *Maskwell* est le Tartuffe de Moliere , habillé à l'Angloise , & qui joint à la scélératesse de cet Imposteur toutes les ressources & toutes les fourberies de Scapin. *Myladi Froth* est la Philaminte des Femmes Sçavantes. *Brisk* est le Triflotin , *Cynthia* la Henriette. La seule différence qui se trouve dans les Scenes Angloises , c'est qu'au lieu d'y parler de la Lune & des Etoiles , l'entretien roule sur Aristote , Horace , le P. Rapin , ou Madame Dacier. Il y a aussi une Scene où Madame *Pliant* , de même que la Belise de Moliere refuse des hommages qu'on ne lui offre pas , & se fâche contre *Mellfort* de ce qu'il lui témoigne une passion dont il ne lui dit pas un mot. De plus la Scene X. du III. Acte , n'est qu'une copie de la Scene de Médisance dans le Misanthrope. Dans ces derniers tems M. Fielding l'a un peu mieux déguisée au III. Acte de sa Comédie : LOVE IN SEVERAL MASQUES , dont Moliere lui a aussi fourni l'idée. La premiere Scene du premier Acte de la Pièce intitulée : THE TEMPLE-BEAU , du même Auteur , est prise de celle du III. Acte du Misanthrope , entre Arsinoë & Célimene.

(d) LOVE FOR LOVE.

raisonnable que les Ecrivains du Commun , qui traduisent misérablement , ou pillent effrontément nos meilleurs Pièces, & traitent ensuite Racine d'Ecolier , & Molière de petit génie.

Vous connoissez , Monsieur , le Caton de M. Addifon , une des Tragédies qui fait le plus d'honneur au Théâtre Anglois ; je vous demande en bonne foi si la Scene la plus frappante de cette Pièce , celle où Caton reçoit Décius Ambassadeur de César , n'est pas une Copie de cette belle Scène de Corneille , où Sertorius , dans les mêmes circonstances que le Caton Anglois , reçoit Pompée , Ambassadeur de Sylla , à peu près de la même maniere :

„Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis.

Ce Vers contient en substance tout l'Esprit , qui de la Scene Françoisise , a passé dans la Scene Angloise. Il semble que M. Addifon auroit dû parler de l'Auteur qu'il a si heureusement imité , & à qui il doit la grandeur & la dignité avec laquelle il fait parler tous ses Personnages. Car il faut convenir que cette Pièce est moins la production de son génie , que

l'effet de son gout & le fruit de ses réflexions. Il n'y a si bien réussi, que parce qu'il a fondu pour ainsi dire plusieurs de celles de Corneille. Mais les Anglois se piquent de génie, & rougiroient d'avouer qu'ils nous doivent quelque chose. On pourroit néanmoins faire un assez gros Volume des seuls titres d'Ouvrages traduits ou imités des Auteurs François, & donnés par ceux de ce Pays-ci pour Originaux.

M. Coste, qui a si bien mérité de la République des Lettres, & qui sur toutes fortes de matières est reconnu pour Homme digne de foi, me dit un jour que le Comté de Shaftesbury lui ayant lû un de ses Ouvrages, il lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à de certains égards, ni rendu toute la justice qu'il leur devoit à d'autres. Mylord Shaftesbury promit de réparer sa faute dans une Préface, qu'il lut en effet quelque tems après à son Ami. L'Ouvrage parut imprimé au bout de quelques jours, mais sans Préface. M. Coste lui en demanda la raison. Le Comte de Shaftesbury lui avoua qu'il n'avoit osé la publier, de peur d'indisposer contre lui.

toute la Nation. Quelque grand Philosophe que fût cet Anglois, il ne l'étoit que jusqu'à ce point-là.

Il est à la vérité de certaines Tragédies Modernes, dont les Auteurs ne nous doivent rien ; & celles-là ont en effet l'air trop original pour n'être pas aisées à reconnoître. Telle est une Pièce dont l'Héroïne, après avoir été la Maîtresse d'un Roi, en punition de sa faute, est réduite à mendier inutilement son pain de porte en porte, & meurt, après avoir été trois jours sans manger, dans les bras de son Mari, qui revient exprès pour lui pardonner son infidélité (e). Telles sont encore celles dont un Voleur est le Héros, & dont la Catastrophe se passe au Gibet (f) ; ou celles dont les Personnages ne font que chanter, boire & danser pendant les quatre premiers Actes, & où, quand le cinquième arrive, l'Auteur les égorge tous pour finir sa Pièce (g).

(e) La Tragédie de JEANNE SHORE. Dans une d'Otway, Caius Marius est représenté persécuté par la faim & par la soif, autant que par Sylla.

(f) Le Marchand de Londres.

(g) Voyez une Tragédie de M. Porter, intitulée : THE VILLAIN.

J'avoue , & l'intérêt ou l'honneur de ma Patrie ne peuvent me faire déguiser la vérité ; j'avoue , dis-je , que quelques-uns de nos Auteurs ont pratiqué cette espece de vol , que je prens la liberté de censurer dans ceux d'une autre Nation. Il en est qui ont transporté dans leurs Pièces des Scenes heureuses du Théâtre Anglois , sans parler des Auteurs de qui ils les ont empruntées. Apparemment qu'ils se sont crus en droit d'user de repréfailles. Quoi qu'il en soit , c'est une pratique qui n'est ni ancienne , ni commune sur notre Théâtre. Ceux qui en ont été l'honneur , ont été souvent d'heureux Imitateurs , mais jamais de lâches Plagiaires.

J'ajoute à cette Lettre un petit Ouvrage , qui vient ici assez à propos. Le hazard l'a fait tomber entre mes mains. On a usé d'adresse pour le faire copier d'après l'exemplaire d'un Auteur qui est ici en réputation pour le Théâtre , & que la discrétion ne me permet pas de nommer.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

LE SUPPLÉMENT DU GÉNIE,

Ou l'Art de composer des Poèmes Dramatiques, tels que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célèbres du Théâtre Anglois.

CETTE MÉTHODE a un avantage considérable sur toutes les autres, c'est de donner les mêmes facilités pour réussir dans le Tragique ou dans le Comique; elle tient lieu de Talent à ceux qui veulent s'appliquer à l'un ou l'autre genre, & soit pour l'imagination soit pour l'arrangement de la Fable, elle donne de l'invention à ceux qui n'en ont pas.

Si, par exemple il vous prend envie de faire une Tragédie, il est inutile de vous échauffer la tête à chercher quelque nouveau Sujet, & à l'arranger suivant les Regles d'Aristote, les Regles même ne doivent pas vous arrêter; elles ne sont faites que pour les fots, & ne servent qu'à refroidir le génie de ceux qui s'y soumettent; prenez tout simplement une Tragédie de Corneille ou de Racine à votre choix, changez-en le titre & les

noms des Personnages ; appelez *Bajazet la Sultane* , *Iphigénie la Victime* ; ou de *Mitridate* , faites un *Constantin* (h). Vous conserverez la Pièce comme un fondement pour bâtir votre Edifice. *Les François nous fournissent les Matériaux, mais nous sommes les Architectes, & nous savons seuls les mettre en œuvre* (i). Ainsi que leur *Langue* , leur *Génie* est frivole & léger, en comparaison du *Génie Anglois*.

(h) Dans la Tragédie Angloise qui porte ce titre , la Scene où Constantin surprend le secret de Fausla , n'est qu'une Traduction de la Scene où Mithridate trompe Monime.

M. Cibber a mis le *Cid* sur le Théâtre Anglois sous le nom de la *Fille Héroïque*. Il avoue bien que sa Pièce n'est qu'une imitation de celle de Corneille , mais quoiqu'il ait été éclairé par la Critique de l'Académie Française dont il a fait usage sans la citer dans sa Préface , la plupart des changemens qu'il a faits au *Cid* n'ont servi qu'à en refroidir les Scenes. L'Auteur Anglois s'est fort applaudi d'avoir ressuscité le Pere de Chimene pour qu'elle pût épouser Rodrigue , sans blesser son honneur ; & n'a pas pris garde qu'il ôtoit par-là tout l'intérêt du sujet. C'est ainsi qu'un Peintre commun qui veut retoucher le Tableau d'un grand Maître , substitue à quelques légers défauts qu'on y a repris, de beaucoup plus grands qu'il n'apperçoit pas , & gâte en effet un dessein de Raphael en croyant le corriger.

(i) Ce sont les expressions d'un Auteur du Théâtre Anglois , mais je ne puis me souve-

Vous

Vous pourrez laisser subsister le I. Acte tel qu'il se trouvera dans votre Original, sans y rien ajouter de votre invention; mais comme les François se contentent d'être naturels dans leurs Récits & qu'ils sont trop simples pour nous, vous aurez soin de charger les vôtres, & de les enfler le plus qu'il vous sera possible. Vous prendrez pour cela dans Shakespear la quantité d'Epithètes fortes & hardies qui vous sera nécessaire, & vous en employerez deux à chaque Vers, c'est la proportion ordinaire. Les Vers François sont de mauvais modèles, ils sont d'un froid à nous glacer : les nôtres au contraire sont comme le Tonnerre, ils en ont le feu, le bruit & l'éclat. En tout genre d'écrire nous sommes aujourd'hui supérieurs aux François, & nous pouvons aussi aisément les vaincre avec nos Plumes, que nos Ancêtres les ont vaincu avec leurs Epées (k).

nir où je les ai lûes. Je suis fâché que celui qui a écrit cette Méthode n'ait pas eû l'attention d'appuyer par des citations toutes les choses extraordinaires qu'il y avance. Peut-être est-ce parce qu'elles lui ont paru trop notoires. Je tâcherai de suppléer à ce défaut par quelques Notes que j'ai faites moi-même en lisant les Ouvrages du Théâtre Anglois.

(k) Dryden. Essai sur la Poésie Dramatique.

Tome III.

M

Vous donnerez à chaque Roi que vous introduirez dans votre Pièce , deux ou trois douzaines de Gardes , pour relever la noblesse & la dignité de ces Rolles , qui , faute de cette invention n'en imposent pas assez dans les Pièces de Corneille même. Il dit dans l'Examen de son Cid , qu'il n'a osé faire accompagner Don Diégue au troisiéme acte par ses Amis , attendu que les Comédiens n'employent à ces Personnages que des Moucheurs de Chandelles , qui ne sçavent quelle contenance tenir ; mais les nôtres valent mieux que ceux de nos Voisins , & sont aussi accoutumés à représenter des Princes ou des Ministres dans un Conseil , qu'à jouer leur Rolle naturel dans des cohues ou dans des émotions populaires. Rien ne marque mieux la médiocrité de la Scene Françoisé , que de voir un si grand Auteur commettre une pareille absurdité , pour accommoder sa Pièce au Théâtre (1). Quelques Auteurs Modernes de cette Nation ont sagement reconnu l'erreur des Maîtres qui les ont précédés , & commencent en cela à suivre notre exemple , pour donner plus de grandeur à leurs Personnages , &

(1) Préface de la Fille Héroïque.

plus d'élévation à leurs Pièces. A un Héritier du Trône , vous donnerez douze Gardes, & aux Princes ordinaires au moins six. Pour une Reine, ou pour une Princesse du Sang, quatre Suivantes suffiront ; une pour lui répondre, ou simplement pour l'écouter, & les trois autres pour la soutenir, au cas que vous jugiez à propos de la faire tomber en foiblesse dans quelques-unes de vos Scenes. Vous donnerez aussi à chaque Reine ou Princesse, un petit Page qui ne les quittera pas pendant toute la Pièce, attendu qu'il est aussi essentiel à la Dignité de ces Rolles, que nécessaire aux Actrices qui les représentent. Ce petit Personnage muet est très-agissant, il est à une Héroïne de Théâtre comme son ombre, il en suit les mouvemens, & de plus, a le soin de ranger la queue de son Manteau à chaque pas qu'elle fait ; nos Femmes se deméuent beaucoup dans la Passion, & il seroit à craindre qu' allant & venant, le volume énorme de ces queues ne les fît tomber, ce qui troubleroit infailliblement la Scene.

Comme il est avantageux de préparer de bonne heure les esprits à l'intérêt qui doit les émouvoir ; si vous vous désiez

de votre premier Acte , finissez-le par un Concert de Musique , qui suppléera au défaut de pathétique dans les expressions.

(*m*)

Vous ouvrirez votre second Acte par un changement de Scene , qui offre aux Spectateurs une Décoration Théâtrale , soit la Grotte d'un Magicien occupé à conjurer les Démons (*n*) , soit l'intérieur d'un Temple où tout un Peuple est attentif aux Cérémonies de ses Prêtres (*o*). Dans le premier cas , vous consulterez

(*m*) THE MOURNING BRIDE, de M. Congréve commence par un Concerto. Le V. Acte de la Tragédie intitulée : THE FAIR PENITENT , débute par une Musique & des Chants effrayans. Les Chants des Prêtres de Thor & de Woden qui se préparent à leurs horribles sacrifices ouvrent le IV. Acte de celle intitulée THE ROYAL CONVERT. Dans THEODOSE au I. Acte on fait la Cérémonie du Batême. Au III. Athénaïs va recevoir le Sacrement de Confirmation après quoi l'on chante une Pastorale. Au IV. Deux petits Amours chantent pendant le sommeil de Theodose. Au V. Athénaïs qui s'est empoisonnée fait chanter encore pendant que le poison opere. Cette Tragédie est toute tirée du Roman de Pharamond. Il y a des Chansons dans beaucoup de Tragédies Angloises qu'il seroit ennuyeux de citer. Voyez *la Belle-Mère Ambitieuse* , *l'Amour tyrannique* , *le Fatal Mariage* , &c.

(*n*) *Montésune* depuis peu traduit en François.

(*o*) Cléomenes Acte III.

notre Shakespear, le premier homme du monde pour les Conjurations & les Magies ; dans l'autre , vous aurez recours aux Opéras de Quinaut. Vous ajouterez de plus à votre Pièce , deux ou trois Personnages de votre invention , pour doubler l'intrigue , & embarrasser davantage l'action principale , qui pèche toujours chez les Auteurs François par son trop de simplicité. Vous imiterez à cet égard le gout des Espagnols , & si vous entendez leur Langue , vous vous aiderez des Pièces de Caldéron. Ne vous tourmentez pas l'esprit pour les faire parler & agir conséquemment pendant toute la Pièce. Lorsque le Caractere d'un Héros est indécis , il tient les Spectateurs dans une plus grande perplexité ; s'il est vicieux & vertueux tout ensemble , s'il est dans une Scene différent de ce qu'il aura paru dans une autre (p) , il ne vous en fera que plus aisé de lui faire prendre le parti le plus convenable pour vous tirer d'affaire.

Avec la permission que vous avez de changer de Scene autant de fois qu'il vous plaît , & de la transporter où bon

(p) ROLLO. MELANTIUS. KING AND NO KING de Fletcher.

vous semble , il vous fera aisé d'amener ces nouveaux Acteurs , quand & comme vous voudrez (q). Il est même inutile de les annoncer dès le premier Acte ; ils piqueront d'autant plus la curiosité , qu'on ne sçaura ni d'où ils viennent , ni à qui ils en veulent.

Pour rompre l'uniformité de la Pièce , qui est toujours un défaut pour nous , il ne seroit pas mal de faire un Plaisant d'un de ces Personnages postiches. Nos Spectateurs n'aiment pas qu'on les occupe long-tems du même sentiment , il faut pour leur plaire les faire pleurer & rire tour à tour , & quelquefois en même-tems. Les François , faute de cette ressource , & pour trop craindre de nous faire rire , nous font souvent dormir (r).

Sur le Théâtre Anglois , il faut être

(q) Dans la Tragédie d'Antoine & Cléopâtre , de Shakespear , la Scene s'étend aussi loin que les bornes de l'Empire Romain. Au II. Acte la I. Scene est en Sicile , la II. à Rome , la III. à Alexandrie , la IV. sur les côtes d'Italie près de Misene , & la V. sur les Galeres du jeune Pompée. C'est ainsi que ce Poète en un clin d'œil , vous fait passer d'une extrémité du Monde à l'autre. Les Poètes Dramatiques Anglois ne l'ont que trop imité à cet égard , ils sont si connus pour donner dans ce défaut , que les citations seroient ici superflues.

(r) Dryden.

plus hardi. D'un pié vous chaufferez le Cothurne , & de l'autre le Brodequin. Vous ferez succéder , aussi souvent qu'il vous sera possible , une Scene Bouffonne à une Scene Pathétique (f). *Nous qui sommes un Peuple sérieux , nous venons au Théâtre pour nous y divertir ; les François qui sont gais , y vont pour être sérieux. C'est à l'honneur de notre Nation, que nous avons augmenté , inventé & perfectionné cette maniere d'écrire plus agréable au Théâtre , qu'aucune qui ait jamais été connue de toute autre Nation Ancienne ou Moderne , c'est la Tragi-Comédie (t).* C'est la pratique inviolable de Shakespear , & de son Rival Ben-Jonson (u) , & qui a été suivie avec succès par nos plus grands Tragiques , tels qu'Otway , Southern , & autres (x). Comme eux ,

(f) Voyez dans le Séjan du célèbre Ben-Jonson , le Rolle du Médecin.

(t) Essai sur la Poësie Dramatique de Dryden.

(u) *Jules-Cesar , Hamlet , &c.* de Shakespear. *Séjan , Catilina &c.* de Ben-Jonson.

(x) *Venise préservée* d'Otway , une des Pièces les plus tragiques du Théâtre Anglois , est coupée à chaque Scene par une intrigue du Comique le plus bas & le plus trivial. *Oroonoko* & le *Fatal Mariage* de Southern , ont le même défaut , ou plutôt c'est celui de beaucoup de

vous aurez l'attention de passer des Vers à la Prose , toutes les fois que vous quitterez le Tragique pour le Comique , & notamment dans tous les Dialogues de la lie du Peuple ; car pour plaire au nôtre , il faut lui donner de tems en tems de ces Scenes de Cohue , où il puisse se reconnoître. Pour le langage convenable à chaque Profession , & les Plaifanteries qui sont à la portée d'un Porte-Faix , ou de tel autre Homme aussi considérable dans la Populace , vous consulterez encore les grands Maîtres & les Fondateurs de notre Théâtre (y) ; car les François n'y entendent rien. *Ces Scenes Burlesques , mêlées avec la Tragédie , ont sur nous l'effet de la Musique dans les Entr' Actes ; elles nous reposent après les grands mouvemens (z).* Ce qui nous oblige à les écrire en prose , c'est qu'il faut faire parler les différens Personnages , suivant la dignité ou la bassesse de leur état (a). La Pièce même ne peut Tragédies Angloises où il y a d'ailleurs de grandes beautés.

(y) Les Auteurs Modernes n'ont fait à cet égard que copier Shakespear , Ben-Jonson & Fletcher.

(z) Dryden.

(a) Les Pièces du Théâtre Anglois , qui sont moitié Tragiques , moitié Comiques , sont écrites qu'y

qu'y gagner, puisqu'elle en est plus variée.

Quoique nous ayons banni la Rime de notre Théâtre , nous l'admettons encore pour faire valoir les beaux endroits d'une Scene ; & malgré la répugnance que nous avons pour les Regles de toute espèce , c'en est une établie parmi nous dans le genre Dramatique , que de rimer les derniers Vers de chaque Acte. Ainsi , de façon ou d'autre vous y amenerez quelque comparaison fleurie , prise des Objets les plus rians de la Nature , ou quelque Description pompeuse d'un Torrent , ou d'un Orage en Vers rimés & emphatiques (a), *pour procurer une sortie plus agréable à l'Acteur* (b). M.

tes partie en Vers , partie en Prose , comme Oroonoko &c. Dans les Comédies même qui sont en Prose , les Scenes de sentiment sont souvent écrites en Vers. Ce Mélange se trouve dans les Pièces les plus célèbres , comme THE PLAIN-DEALER, THE-CARELESS HUSBAND, &c.

(a) Voyez les Vers qui terminent le III. Acte de *la Belle Pénitente* , ceux qui terminent le III. d'*Ulyssé* , ceux de la fin de *Venise Préservée* &c.

(b) M. Addison donne ce Conseil, Spectateur N°. 39. Il l'a suivi dans sa Tragédie de Caton. Les Vers de la fin de l'Acte III. sont remarquables. M. Phillips qui a traduit l'*Andromaque* de Racine , a ajouté à la fin du II. & du IV. Actes , & en quelques autres endroits de la Pièce , différentes comparaisons de l'espèce

Rowe, qui connoissoit si bien ce qui fait effet sur notre Théâtre, finit ainsi une des Scenes de tendresse les plus touchantes. *O Sélime ! tu m'as rendu le repos. La noble ardeur de la Guerre & celle de l'Amour qui rentrent dans mon ame, l'échauffent de concert, & me rassurent sur l'avenir. C'est ainsi qu'un Saint Personnage anime un Pécheur mourant, que la crainte des Peines à venir fait trembler, par l'espérance du Pardon & des Miséricordes du Ciel. A la fin le tumulte de son ame étant apaisé, & tous ses scrupules levés, il tente hardiment le chemin obscur & incertain de l'Eternité. La Paix que son Saint Consolateur lui a rendu, le guide & le protege comme un Dieu Tutélaire (c). Voilà, pour finir vos Scenes, les Modèles sur lesquels vous vous réglerez, & non sur les usages du Théâtre François, où les Acteurs quittent le Théâtre aussi froidement qu'ils y arrivent, & où le Poëte se contente de peindre la Passion, faute d'avoir assez de génie pour l'embellir par des traits aussi brillans. Aussi, s'il se trouve quelques*

que M. Addison demande, en Vers aussi empoulés que le Théâtre Anglois les comporte.

(c) Sortie d'Axalla, Acte I. de Tamerlan.

beautés dans le Caractere d'un Héros de leur Pièce , ce sont les beautés d'une Statue , & non celles d'un Homme , parce qu'elles ne sont pas animées par l'ame de la Poësie. Quoi que disent & quoi que fassent les François , nos Hommes & nos Vers les vaincront toujours par leur poids (d). Nous imitons en cela les Auteurs des Opéras Italiens , qui terminent toutes leurs Scenes par des Ariettes.

Les Auteurs François se sont imposé le joug des unités de Lieu , de Tems & d'Action , quelques-uns même veulent qu'on se soumette encore à celle d'Intérêt : gardez-vous bien de vous arrêter à toutes ces Observations puériles ; ces Regles ne font que refroidir l'imagination ; donnez à la vôtre tout son effort. Ne vous faites pas de scrupule de transporter , s'il le faut , la Scene de Rome à Constantinople, ou de Londres à la Caroline. N'épargnez-pas non plus le tems nécessaire pour le développement de votre intrigue. Si huit jours ne vous suffisent pas , prenez-en quinze , prenez un mois , prenez un an. Quoique de pareilles licences soient des fautes , commettez-

(d) Dryden.

les hardiment, parce qu'elles conviennent au génie Anglois (e). Vos Comédies, vos Tragédies sont des Repas que vous donnez au Peuple : pourvu que les Viandes que vous leur apprêtez soient du gout des Conviés, vous devez peu vous foucier des regles de la Cuisine. J'aime mieux, dit Martial, que mes Ragouts plaisent aux Conviés qu'aux Cuisiniers.

Il n'y auroit pas de mal de terminer cet Acte par une Scene de Nuit ; c'est alors que les Prodiges dans le Ciel font le plus d'effet, & que les Revenans inspirent plus de terreur ; & en ce cas, pour garder la vraisemblance, vous ferez paroître César en bonnet de nuit, & Oedipe en chemise (f). Si vous traitez un Sujet aussi terrible que celui de la Vengeance du Meurtre de Layus, n'allez pas imiter les François, & dérober aux Spectateurs tout le pathétique de cette Pièce, faute d'exposer à leurs yeux le Tableau touchant de la Peste. Les Vers ne peuvent en donner qu'une foible idée. Vous tâcherez d'en rendre toute l'hor-

(e) Epître Dédicatoire de l'Amour Triomphant.

(f) Jules César. Oedipe.

teur en jonchant le Théâtre de Corps morts , en y faisant paroître des figures presque inanimées , qui marchent à peine , & qui augmentent à chaque instant le nombre des Cadavres , qui feront la décoration de votre Théâtre (g). Voilà de ces grandes Scenes qui font dans la Nature , & que les François n'ont pas l'esprit d'imaginer.

Au troisiéme Acte , il faut vous éloigner encore plus de votre Original François. Songez , par quelque voye que ce soit , à faire périr un de vos Personnages , afin d'avoir au moins pour les deux derniers une Ombre à votre commandement. Sur-tout , de quelque mort que vous fassiez choix , gardez-vous bien d'en dérober le Spectacle aux yeux des Juges de la troisiéme Gallerie (h). Notre Peuple se plaît à voir représenter les agonies & les horreurs de la mort. Il a ce-

(g) Voyez l'*Oedipe* Anglois.

(h) Dans la Pièce de *Richard II.* on assassine ce Roi sur le Théâtre , de la maniere dont l'Histoire rapporte ce fait. Dans la Tragédie du *Duc de Guise* , on le poignarde aux yeux des Spectateurs. Dans celle d'*Othello* , on voit ce Maure étouffer sa Femme dans son lit , &c. Dans *Tamertan* , une des Pièces Modernes les plus régulières , Bajazet fait étrangler Monéfes sur le Théâtre , &c.

la de commun avec celui de l'ancienne Rome. Il est accoutumé à applaudir l'Homme qui meurt de bonne grace, & communément en poussant le dernier soupir, un Héros trouve le moyen de le faire rire (i). C'est la vûe du Sang qui inspire la terreur dans la Tragédie ; & quoi qu'en dise Horace, on ne doit rien soustraire aux yeux de ce qui peut l'augmenter. Les François, par trop de timidité, au lieu de Tragédies fortes, nous donnent des Elégies doucereuses. S'ils nous reprochent comme un défaut d'exposer aux regards des Spectateurs des actions trop cruelles, *cette faute est du nombre de celles qu'ils n'ont pas l'esprit de commettre* (k). D'ailleurs, il suffit que cet usage soit établi sur notre Théâtre, pour que vous deviez le suivre. Vous devez vous maintenir dans tous les droits qui vous ont été acquis par ceux qui vous ont précédé. Voici comme s'exprime un des zélés Défenseurs des Libertés de notre Théâtre : *Je regarde à présent les Licences comme la grande Charte de la*

(i) Ces sortes d'imitations sont d'ordinaire ridicules de la part du Poëte, & toujours beaucoup plus de la part de l'Acteur.

(k) Dryden.

Poësie Dramatique ; & je suis trop bon Anglois pour perdre ce que mes Ancêtres ont gagné pour moi (l).

C'est dans cet Acte-ci , que si vous avez deux Princesses Rivales, vous devez vous efforcer de peindre toute la rage avec laquelle le Sexe se livre aux emportemens de l'Amour & aux fureurs de la Haine. A cet égard , la délicatesse des Auteurs François est ridicule : ils veulent qu'une Reine jalouse & outragée , conserve de la dignité , même dans l'excès de sa passion. Sur leur Théâtre , Roxane furieuse dit à peine deux mots à l'Esclave , qui lui enleve son Amant ; dans ces momens où l'on ne respecte rien , elle n'ose se livrer à ses transports , de peur de blesser la Politesse Française. Cette dignité est absolument contraire à la Nature. Les Passions sont les mêmes dans tous les Hommes. La jalousie réduit les plus grandes Princesses aux sentimens & au ton des Femmes du Commun ; & un Poëte est obligé de peindre tout avec vérité. Imitiez le judicieux M. Dryden , qui , en pareil cas , fait parler Cléopâtre & Octavie (m) , comme les

(l) Le même.

(m) Dans la Pièce qu'il a intitulée *Tout pour*

Harangeres de Billings-Gate , *parce que*, comme il le dit très-bien , *quoiqu'elles fussent l'une une Romaine & l'autre une Reine* , elles étoient toutes deux Femmes. Les Poëtes François n'auroient osé risquer une Scene entre ces deux Princesses ; ou au cas qu'ils l'eussent hazardée , tout se seroit passé en quelques froides Civilités ; mais il n'y auroit eu aucune aigreur dans les reparties , de peur de blesser la dignité de leurs Caractères , & la modestie de leur Sexe. J'ai prévu , continue-t-il , l'objection , & je l'ai méprisée (n). En cela , il n'a fait que suivre ce que dicte le bon Sens , que l'on doit préférer au gout François , & il avoit devant les yeux l'exemple de Shakespear , c'est-à-dire , de celui de tous les Poëtes Anciens ou Modernes qui a été le plus fidèle à la Nature (o).

l'Amour ou le Monde , bien perdu. C'est de tous les Ouvrages Dramatiques de ce Poëte , celui où il a mis le plus d'art , & c'est une des meilleures Tragédies du Théâtre Anglois , elle est traduite dans le *Pour & Contre* de M. l'Abbé Prevôt.

(n) Préface de la Pièce dont il est question.

(o) Voyez dans *Henry VI.* premiere partie , la querelle du Duc de Gloucester & du Cardinal de Beaufort ; & celle de la Reine Marguerite & de la Duchesse de Gloucester.

Au II. Acte de la *Belle-Mere ambitieuse*, on

Il en est de même de vos Héros : ne risquez pas de dégrader leur Caractere sous prétexte de l'annoblir , & d'ôter à la passion toute sa force , en voulant mettre de la décence dans leurs Discours. L'Art ne fait que déguiser la Nature , au lieu de la parer. Voyez lorsqu'il est question d'injures , quelle est l'éloquence des Héros de l'Iliade. Achille en colere doit parler comme un Porteur de Chaises. M. Rowe , qui avoit profité de la lecture d'Homere , nous a donné dans la Tragédie d'Ulysse, deux Scenes , qui sont des Chefs-d'œuvre en ce genre. Dans l'une, Ulysse, qui n'est point encore reconnu , repousse avec courage le mépris & la brutalité des Princes amoureux de sa Femme , & est tout prêt à faire le coup de poingt avec eux à notre maniere d'Angleterre (p). Dans l'autre , la peut voir aussi une Scene du même ton , entre Memnon , Artaxerce & Artemise.

Voici dans un autre genre un trait du naturel de Shakespear. C'est le Roi Henry V. qui fait ainsi sa déclaration d'amour à la Princesse Catherine de France qu'il doit épouser. *Toy & moy entre Saint Denis & Saint Georges , ne ferons-nous pas un petit Garçon , moitié François , moitié Anglois , qui ira à Constantinople prendre le Turc par la barbe ? Qu'en penses-tu , ma belle Fleur de lys ? &c.*

(p) Acte I.

querelle entre Télémaque & le Roi de Samos , par une gradation d'injures , s'échauffe au point qu'il en coute la vie au dernier (q). Ce choix de ce que l'on doit imiter dans la Nature , ne fut jamais connu des Poètes de l'Antiquité & des nôtres , ce n'est qu'une distinction frivole , imaginée par des Auteurs froids , qui faute d'invention , s'attachent à ce qu'ils appellent décence Théâtrale. *L'excel-
lence de la Poësie Françoisse se borne à ces
observations scrupuleuses , & tout l'Esprit
des François est dans leurs Cérémonies ;
mais comme ils manquent du génie qui
anime notre Théâtre , il est nécessaire que
lorsqu'ils ne peuvent plaire , ils s'étudient
au moins à ne pas offenser (r).*

Conséquemment à ces Principes , si vous mettez sur le Théâtre une Reine qui ait lieu de se plaindre de l'infidélité de son Mari , qu'elle ne s'amuse pas à regretter sa tendresse , & à faire la petite bouche , comme le font toutes les Héroïnes du Théâtre François , qui ne sont en effet que des Prudes ou des Précieuses. Que votre Princesse plus naturel-

(q) Aëte IV.

(r) Préface d'Antoine & Cléopâtre , de M. Dryden.

le se plaint hardiment du vol qu'on lui fait & des mauvaises nuits qu'elle passe ; qu'elle reproche à son parjure Epoux , la glace de l'âge & son impuissance. Vous aurez en tout cela pour modele le grand M. Dryden , ou plutôt la Nature même (*f*). Ainsi quand de la Phédre de Racine , il a fait la Belle-Mere d'Aureng-Zebe , il a corrigé avec art les défauts de son Original. Nourmahal , loin d'avoir pour l'inceste l'horreur ridicule de la Phédre Françoisse , loin d'être troublée des moindres remords , explique tout naturellement tout ce qu'elle sent & ce qu'elle désire (*t*). Nos Voisins qui sont si scrupuleux & si froids , trouveront les discours qu'elle tient , indécens & effrontés , mais ils n'en sont pas moins naturels ; & comme tels , préférables aux sentimens Romanesques qu'ils prêtent à tous leurs Personnages. *En vain chercheroit-on dans Racine l'Hippolyte d'Euripide* , remarque ce Poëte , aussi merveilleux dans ses Pièces que judicieux dans ses Critiques , *au lieu de ce jeune Héros ennemi déclaré de l'amour , on n'y trouve que M. Hippolyte* (*u*).

(*f*) Aureng-Zebe. Acte II.

(*t*) Acte III.

(*u*) Préface d'Aureng-Zebe.

Les Anciens Auteurs du Théâtre François , n'étoient ni si délicats , ni si affectés. La Phédre de Garnier paroît avoir été faite pour le nôtre ; la dernière Scene du troisième Acte , y feroit un grand effet. Mais il s'en faut beaucoup que le Caractere de Phédre soit par-tout aussi fort & aussi soutenu que celui de Nourmahal. Le conseil d'accuser Hippolyte, ne vient que de la Nourrice. Dans la Pièce Angloise , la Passion de la Reine pour le Fils de son Epoux , est si violente , qu'elle ne la connoît pas assez pour en rougir , & si effrénée , que ne pouvant rien obtenir de lui , elle le veut empoisonner. La Morale du Théâtre François est trop rigide , pour permettre aux Auteurs d'y peindre ces grands mouvemens de la Passion. Quelle chaleur peut-il y avoir dans leurs Scenes , lorsqu'ils n'osent rien mettre en action ? M. Cibber notre Poète *Laureat* , & par conséquent celui qui est le plus en droit de nous donner des Régles , après avoir si heureusement corrigé le Cid , a été forcé d'avouer que ce qui avoit empêché sa Pièce de réussir autant que celle du Poète François , ce n'est pas qu'il y ait moins de beautés dans la sienne , c'est qu'il en

a voulu rendre tous les Personnages encore plus vertueux que ceux de Corneille. Peu de nos Auteurs ont donné dans cet excès. Nous nous plaifons à la représentation des Scélérats du premier ordre. Nous autres Anglois, nous avons le cœur fi tendre, que quelque criminels que foient ceux qu'on nous expose fur la Scene, nous fommes toujours prêts à les plaindre, pour peu qu'avant que de mourir, ils témoignent de repentir. Mais on ne connoît pas fur le Théâtre François ces Criminels d'un ordre fupérieur, qui font l'ornement du nôtre, & *ce qui empêche que leurs Auteurs n'embrassent ces grands Caractères, c'est que le génie François est trop étroit (a).*

M. Rowe, à qui notre Théâtre a de fi grandes obligations, nous a donné dans la Belle-Mere Ambitieufe, une Scene en ce genre, qui est un Chef-d'œuvre, par la vérité avec laquelle il peint & fait agir la Passion effrénée d'un Vieillard. Mirza tient à Amestris les discours les plus convenables à son amour; las de perdre son tems en paroles, il entreprend, malgré l'impuiffance de son âge, de se rendre heureux par la force. Il s'é-

(a) Cibber, Préface de la *Fille Héroïque*.

puise en efforts inutiles. La Princesse en se débattant , lui ôte son Poignard , & lui porte un coup mortel. Voilà la Nature. Mirza parle & agit en Vieillard passionné , & Amestris en Femme vertueuse. Il est vrai que cette Princesse qui a défendu son honneur avec tant de courage , en est punie à l'instant même. Orchanès qui arrive , la livre au Vieillard qui la demande , & qui n'ayant pû la déshonorer , a du moins la consolation de se venger & de la poignarder avant que de rendre le dernier soupir (a). C'est une de ces Scenes si communes sur notre Théâtre , qui représentent la Nature dans toute sa vérité. Si le Crime y triomphe souvent , si la Vertu y est malheureuse , l'imitation des Mœurs n'est en cela que plus fidelle. C'est ainsi que les choses arrivent communément dans ce monde. Sur le Théâtre , l'Auteur fait mourir à son choix un Scélérat dans le repentir ou dans l'endurcissement , selon que cela convient mieux à la variété de sa Pièce.

Si le principal Héros de votre Tragédie se trouve accablé sous le poids de ses malheurs , vous lui ferez apporter un lit de repos , ou , s'il l'aime mieux , il

(a) *La Belle-Mere Ambitieuse* , Acte V.

se couchera par terre , & vous lui ferez chanter quelques Chançons qui puissent l'endormir , ou bien vous ajouterez un intermède à cet Acte , & vous l'ornerez de quelque Danse pour égayer ses esprits & ceux de vos Spectateurs (a). Vous prendrez ces idées de Ballets , dans les Opéras François (b) , ou dans les Contes de Fées. Ainsi l'ingénieux Auteur de l'Amour Tyrannique , fait évoquer par un Magicien , Nakar & sa bien-aimée Damilkar , à qui il ordonne de réjouir en songe Sainte Catherine. Damilkar l'invite à l'amour par des Chançons , & l'on danse autour de la Sainte. Amariel son Ange Gardien , descend au son d'une douce Musique , une épée enflammée à la main ; les Génies fuyent , & l'Ange menace Damilkar de l'enchaîner cinquante ans sous terre , si elle ose reparoître

(a) Dans *Tamerlan* , Arpasie est étendue sur un lit de repos ; on lui chante l'éloge du Sommeil pour l'endormir.

Dans la Tragédie de *Néron* , Britannicus fait chanter une Chançon pour se consoler de la mort d'Octavie sa sœur.

Dans celle d'*Antoine & Cléopâtre* , Antoine qui a perdu l'Empire de l'Univers , demande de la Musique pour adoucir sa mélancholie.

(b) Dans *Montésune* , les Espagnols dansent des Sarabandes avec des Castagnettes , &c.

davantage & troubler la Sainte. Vous pouvez aussi finir votre troisième Acte par quelques Cérémonies Religieuses où les Prêtres chanteront & danseront , & où tous les Acteurs feront Chorus. C'est ainsi que mêlant la Musique & la Déclamation , la Tragédie & l'Opéra , le Pathétique & le Bouffon , le Sacré & le Prophane , les Anges & les Génies , vous pouvez donner à votre Pièce une variété & un degré de perfection , où les François ne peuvent atteindre.

Le quatrième Acte , selon toutes les apparences, faute d'action , manquera de chaleur dans l'Original que vous aurez choisi. Tâchez , pour lui en donner , d'y faire entrer une ou deux Batailles , vous les mouleriez sur la mémorable Bataille d'Azincourt (a) de Shâkespear , le modele de toutes les Batailles du Théâtre Anglois. De froids Critiques voudroient en vain nous soumettre à la Poétique d'Aristote : *Le Génie Anglois reclame par-tout la Liberté , & est au-dessus des Régles des Anciens , trop resserrées pour notre Théâtre. Quoique leurs modeles soient réguliers , dit très-bien un de nos Auteurs , ils sont trop petits*

(a) Voyez l'Histoire d'Henry VI.

pour

pour la Tragédie Angloise, qui demande à être bâtie dans une plus grande proportion. (a)

Ensuite, pour inspirer plus de terreur à vos Spectateurs, vous obscurcirez votre Théâtre, vous représenterez des prodiges en l'air, un Ciel de Sang, deux Soleils, des Esprits Aëriens qui se battent, &c. (b) Vous accompagnerez ces Décorations de Tonnerres & d'Eclairs, Tout ce vacarme ensemble épouvante, & a un effet merveilleux sur notre Théâtre (c). Alors vous ferez sortir de Terre un Spectre, en chemise ensanglantée; les Morts des dernières Batailles pourront vous fournir une demi-douzaine d'Ombres subalternes, que vous ne ferez paroître que pour lui servir de Cortège (d). Pour la politesse avec laquelle

(a) Dryden.

(b) *Sophonisbe*, Acte II.

(c) *Jules César*.

(d) Au IV. Acte de *Macbeth*, on voit les Ombres de huit Rois passer en revue sur le Théâtre.

Dans l'*Œdipe Anglois*, l'Ombre de Layus paroît accompagnée de trois autres, & revient plusieurs fois sur la Scene.

L'Ombre de Sylla ouvre la Tragédie de *Catiline*, de Ben-Jonson, par un Monologue de cent Vers. Voyez aussi Montésune, la Conquête de Grenade, &c.

les Spectres veulent être traités , lorsqu'on a besoin de leur faire expliquer les raisons de leur Apparition , vous consulterez Shakespear ; aucun homme n'a mieux sçu que lui parler aux Revenans.

Vous ramenerez pour terminer cet Acte votre Héros victorieux , au bruit de l'Artillerie , des Tambours & des Trompettes : cette Musique guerriere , & le Spectacle de l'Armée que vous ferez passer en revue sur le Théâtre , serviront à délasser le Spectateur qui aura été trop ému pendant les Scenes précédentes (a).

Si votre Pièce a pris une autre tournure , & qu'une Princesse éperdûment amoureuse ait perdu à la Bataille le Héros l'objet de sa tendresse , il est naturel que l'excès de sa douleur dérange sa raison , & en ce cas vous la ferez revenir folle sur le Théâtre , habillée en Bergere ou en deshabillé , tout comme vous voudrez. Vous la ferez danser & chanter tant que vous le jugerez à propos ; ce qui vous tiendra lieu d'un quatrième Intermède. Nous devons à Shakespear

(a). C'est l'usage du Théâtre Anglois. Voyez *Tamerlan* , *Oroonoko* , &c.

cette heureuse invention (a), & nos meilleurs Auteurs l'ont imité en cela avec succès (b). C'est ainsi que sur notre Théâtre la fécondité du Génie Anglois a imaginé mille ressources pour varier le plaisir du Spectacle, ressources toutes inconnues ou interdites à la froide exactitude des François. Si Corneille ne se fût pas attaché scrupuleusement à l'Histoire, & s'il eût osé imiter la liberté de quelques-uns de nos Auteurs, Camille, après la Mort de son cher Curiace, au lieu de se livrer à des fureurs qui obligent son Frere à souiller son bras d'un Parricide, & le Poëte à ajouter à sa Pièce un Acte froid & languissant, Camille, dis-je, qui irrite Horace par ses imprécations, auroit pû l'attendrir par ses folies. Quoi de plus intéressant que de voir une jeune & belle Personne à qui la

(a) La mort de Polonius, Pere d'Ophélie, la fait devenir folle. Elle vient sur le Théâtre dire & chanter des Bouffonneries. Tragédie d'*Hamlet*, Acte IV.

(b) Otway & Southern, deux des plus grands Tragiques Anglois. Au V. Acte de *Venise Pré-servée*, après la Scene de l'Echaffaut, une douce Musique annonce Belvidéra, Femme de Jaffeir qui est devenue folle. Il y a une Scene à peu près semblable au V. Acte de l'*Innocent Adultère*.

douleur a tourné la tête , & qui ne peut ni rire fans faire pleurer , ni pleurer fans faire rire. De pareils accidents font une fuite de la foibleſſe du Sexe , & nos Angloiſes préfèrent le déſordre touchant de ces Scenes , à tout ce que la Paſſion peut inspirer de plus fort & de plus pathétique. Ce ſont celles qui leur font verſer le plus de larmes.

Si la nature de votre ſujet le permet , vous pourrez auſſi transporter la dernière Scene de cet Acte dans une Priſon , & y faire paroître un de vos Héros chargé de Fers , tourmenté par la faim , & prêt à expirer faute de nourriture (a).

C'eſt dans le dernier Acte qu'il faut employer toutes les reſſources de votre Génie , pour étonner & faire trembler tous les Spectateurs. Commencez par ramener votre Ombre ſur le Théâtre , elle y fera renaître la terreur ; & afin de l'entretenir , vous ferez reparoître votre Spectre de Scene en Scene , & vous l'annoncerez toujours par de grands coups de Tonnerre (b). Si vous l'aimez mieux , vous ferez faire à l'un de vos Personnages un Pacte avec le Diable : Sha-

(a) Cléomenes. Acte V. JANE SHORE.

(b) Tragédie , d'Oedipe.

kespear vous initiera dans les Myſteres du Grimoire , & dans la maniere de le conjurer (*a*) ; c'eſt de lui que les Auteurs d'Oedipe ont appris à le faire paroître ſur le Théâtre avec dignité. Après en avoir tiré parti dans le cours de la Pièce , ſoit pour effrayer vos Spectateurs , ſoit pour en annoncer énigmatiquement la Cataſtrophe , vous ferez expirer le terme de la Convention au cinquième Acte. Alors le Diable déguifé en honnête Gentilhomme , viendra ſ'emparer de celui qui ſe fera donné à lui (*b*). Ce qui peut inſpirer au Peuple une crainte ſalutaire de l'Enfer.

Le ſon d'une Cloche eſt encore d'une grande reſſource pour notre Tragique : (*c*) C'eſt à vous à voir ſi vous en pouvez faire uſage dans votre Pièce , & à choiſir la Scene où il fera le plus d'effet.

Vous conſerverez le mieux que vous pourrez tout le Pathétique des Diſcours que vous trouverez dans votre Original ; mais vous y parlerez davantage contre les Rois , que les François ménagent

(*a*) *Henry VI. II. Partie Scene VIII. du I. Acte.*

(*b*) *Le Duc de Guiſe.*

(*c*) *Venife Préſervée , Oroonoko , & pluſieurs autres Tragédies.*

toujours trop ; vous y ajouterez une Satire contre les Ministres , une tirade sur les Loix , deux mots sur la Religion , & un long éloge du Gouvernement Anglois. Lorsque vos Personnages n'auront plus rien à se dire , vous les ferez tous s'entre-tuer les uns les autres : seulement pour observer la décence Théâtrale , qui veut que la Vertu soit traitée autrement que le Crime , vous ferez périr les plus coupables les premiers. A la dernière Scene la Princesse qui viendra pour sauver le Héros de la Pièce , le trouvant expiré , se poignardera elle-même, & tombant au milieu de ce tas de corps morts , dont le Théâtre sera jonché , expliquera avant que de mourir la Morale de la Pièce aux Spectateurs , & leur donnera des leçons de bien vivre (a). Celui de nos Auteurs qui a corrigé l'Andromaque de Racine (b) , n'a pas manqué de faire revenir cette Princesse au cinquième Acte , non-seulement pour ordonner la Pompe funèbre

(a) THE TRAGEDY OF JANE SHORE. THE FAIR PENITENT. THE MOURNING BRIDE. TAMERLANE. THE INNOCENT ADULTERY. VENICE PRESERV'D. SIR WALTER RALEIGH. OROONOKO. LONDON'S MERCHANT &c.

(b) M. Phillips. THE DISTREST MOTHER.

de Pyrrhus son nouvel Epoux , mais pour nous découvrir le but Moral de cette Tragédie , qui , sans une pareille attention ; pourroit échapper au plus grand nombre de ceux qui la voyent représenter.

Il faut convenir qu'un Echaffaut est ce qui termine le mieux une Pièce Tragique , qui doit être terrible & sur-tout à la fin. En ce cas , il ne faut épargner rien de ce qui peut en augmenter l'horreur : il y faut étaler les Haches , les Poignards & tous les appareils du supplice. Si la dignité du Personnage l'exige , vous aurez soin de faire tendre l'Echaffaut de Velours noir (a). Mais tous les Sujets ne sont pas assez heureux pour comporter ce Spectacle Théâtral (b). Il ne con-

(a) THE TRAGEDY OF JANÉ GRAI. THE ROYAL CONVERT.

(b) La dernière Scene de *Venise Préservée* , se passe sur l'Echaffaut. La dernière Scene de *l'Amour Tyrannique* s'y passe aussi. Dans *Ambogna* , dans le *Fatal Mariage* , dans *Montésune* , on voit différentes Personnes appliquées à la Torture. Dans cette dernière Pièce , au milieu des tourmens que l'on y fait souffrir à ce Prince Américain , il dispute sur la Religion avec un Prêtre Espagnol. Dans notre Tragédie rien n'est si commun que les Potences , les Roues & les Gibets , que des Exécutions représentées avec toute leur solennité , que des Têtes sans Corps & des

vient guères qu'aux Pièces où il est question de Conspiration , de trahison , ou de vol , & il est difficile de l'ajuster à celles que nous empruntons des François. A ce défaut , vous pouvez , si bon vous semble , terminer votre Pièce par un Enterrement , accompagné de toute sa Pompe Funèbre (a). S'il vous reste un Héros malheureux qui soit désarmé , & que l'on veuille empêcher de disposer de son sort , il pourra suivre l'exemple de notre Oedipe , & se jeter par les fenêtres pour vous tirer d'affaires (b).

Votre Pièce ainsi finie , vous ferez faire par un Ami un Prologue & un Epilogue ; ou si vous n'avez personne qui

Corps sans Tête , que des Batailles données , des Meurtres commis , & des Morts qu'on enlève en grand nombre. Telle est notre Politesse.

Le Comte de Shaftesbury. Avis à un Auteur.

(a) *Aureng-Zebe* , Tragédie de M. Dryden , finit par la Pompe funèbre d'une Princesse Indienne , qui va se faire brûler avec le Corps de son Mary. La I. Partie de *Henry VI.* commence par le Convoi du Corps du Feu Roi. La II. par une Nôce. *Henry VIII.* autre Pièce de Shakespear , finit par le Batême de la Reine Elizabeth. Cette Princesse , sous le Regne de laquelle ce Poète a vécu , & qui aimoit fort ses Pièces , a vraisemblablement assisté à la Représentation de celle-ci.

(b) Voyez l'*Oedipe* de Dryden & de Lee , & la *Vie & Mort du Roi Jean* , de Shakespear. . .

veuille

veuille ou qui puisse vous louer dignement , vous ferez vous-même l'un & l'autre , & vous assurerez que l'un est d'une *main inconnue* , & l'autre d'une *Personne de Qualité*. Au reste , ne vous croyez pas obligé d'y être modeste , vous avez devant vos yeux l'exemple de nos plus grands Auteurs , qui y ont fait sans scrupule l'éloge de leurs Talens & de leurs Productions (a). Le Comédien qui prononce ces Vers , est censé parler de son Chef , ou au nom de la Troupe , & un Auteur n'a point à rougir de l'encens qu'il s'y donne. Vous suivrez l'usage établi , d'y dire autant de mal des Ouvrages de ses Rivaux , que de bien des siens (b). Ensuite vous viendrez aux affaires Politiques ; si vous êtes un Poëte de Cour (c) , vous pourrez ti-

(a) Ben-Jonson. Prologue de la Pièce intitulée EVERY MAN IN HIS HUMOUR. Dans la plûpart des autres il fait ou son Eloge , ou la Satire de ses Rivaux. Il a consacré toute une Comédie à sa louange. C'est le PÆTASTER. Ses ennemis sont joués dans ce Personnage , & il se célèbre lui-même dans celui d'Horace.

(b) Farquhar. Prologue de SIR HARRY WILDAIR.

(c) Dryden. Farquhar. Rowe. Cibber. THE BEAUX STRATAGEMES , THE TWIN-RIVALS , THE CARELESS HUSBAND , &c. Prologues.

rer de ces petites Pièces , le parti que les François tirent de leurs Prologues d'Opéra (a). Vous y louerez le Gouvernement : si au contraire vous en êtes mécontent, vous déclamerez contre le Ministre , pour le forcer à vous donner une pension ; si la Nation est en Paix ; vous demanderez la Guerre ; si elle est en Guerre , vous demanderez la Paix ; & vous parlerez bien ou mal de nos Voisins , selon qu'ils seront pour ou contre nous (b). Pour assurer encore plus le succès de votre Pièce , faites réciter votre Epilogue par l'Actrice chérie du Public , que vous habillerez en Homme ; & assaisonnez-le d'un bout à l'autre de ces Plaifanteries , qui obligent les Dames à se couvrir le visage de leurs éventails (c).

THE KIND IMPOSTOR , THE RECRUITING OFFICER , &c. Epilogues.

(a) Personne n'a mieux sçu tirer parti de cet usage établi au Théâtre Anglois , que le Roi Guillaume. Des Auteurs qui lui étoient vendus inspirerent au Peuple la haine que ce Prince avoit pour Louis XIV. Rowe , Auteur de *Tamerm lan* , fut celui dont il se servit le plus utilement.

(b) Voyez le Prologue & l'Epilogue d'AMBOYNA , Pièce faite sous Charles II. contre les Hollandois. Amboyne est une des Isles Moluques , & celle qui produit le plus de Gyrofle.

(c) M. Wycherley , Epilogue d'une de ses Comédies (THE COUNTRY WIFE),

Enfin, pour donner à votre Pièce tout son lustre, accompagnez-la à l'impression d'une Préface du même ton que votre Prologue & votre Epilogue, ou d'une Epître Dédicatoire qui en tienne lieu. Faites-vous honneur de ce que le P. Rapin & les meilleurs Critiques François ont écrit sur le Poëme Dramatique; parlez-y beaucoup des Regles du Théâtre, pour faire voir, que si vous ne les avez pas suivies, ce n'est pas que vous les ignoriez, dites que *les François ne s'y attachent si scrupuleusement, que parce que c'est un Peuple bas & servile; que les Anglois au contraire ne les méprisent, que parce qu'ils aiment la liberté en tout, & qu'ils ont un génie supérieur à toutes les Regles*: dites que *ni les défauts de notre Théâtre, ni les beautés du Théâtre François ne sont assez considérables pour que les Auteurs de cette Nation puissent entrer en concurrence avec les nôtres* (a);

Nos Epilogues Modernes sont farcis d'indécences & d'obscénités. M. Fielding, Epilogue de l'*Avare*. Les termes de l'Auteur qui contiennent une Critique si judicieuse, sont pourtant trop obscènes pour qu'il soit permis de les traduire littéralement en notre Langue. Cet ingénieux Ecrivain est tombé lui-même ailleurs plus d'une fois dans le défaut qu'il reproche aux autres.

(a) Toutes ces Phrases sont familières aux

qu'enfin pour la fécondité & l'invention , les Anglois l'emportent sur les Auteurs de toutes les Nations & de tous les tems. Vous finirez par dire , que pour votre Pièce en particulier , vous pouvez vous vanter hardiment de n'en avoir emprunté

Auteurs Anglois. Voici les propres paroles de M. Dryden dans la Préface de LA CONQUETE DE GRENADÉ. *Je ne soumettrai point mes Caracteres aux regles du Théâtre François , où l'amour & l'honneur se présentent par dragmes & par scrupules ; cependant où j'ai voulu donner des modèles d'une vertu exacte , comme sont dans cette Piece les Rolles d'Almahide , d'Osmin , & de Ben-Saïda , je puis hardiment défier le meilleur d'entr'eux. Au Prologue de la premiere Partie , il dit encore : Puissent ces Barbouilleurs de papier , dont le métier est de traduire une farce pesante en un style encore plus pesant , être sujets à ces impôts que l'Etat juge à propos de mettre sur les denrées de France , dont la pire espece est l'esprit. Cependant dans cette Piece si vantée , la plupart des grands Rolles sont entièrement pris dans différens Romans François , comme le Grand Cyrus , Ibrahim , Guzman , en un mot personne n'a tant emprunté des François que Dryden qui les a si mal-traités. Corneille , Racine , Quinault , Scarron , Scudéry , La Fontaine , La Calprenede , &c. Voilà les sources où ce Poëte Anglois qui a tant de célébrité , a puisé la plupart de ses Ouvrages de Théâtre. THE MOCK ASTROLOGER , est le Feint Astrologue de T. Corneille. SIR MARTIN MAR-ALL , est pris de l'Etourdi de Moliere. Dans la Comédie intitulée : LOVE IN A NUNNERY , il a emprunté plusieurs de ses caracteres du Roman Comique.*

aucun trait d'ailleurs (a).

Si votre Pièce , après avoir réussi sur nos Théâtres , venoit à être connue par hazard , & condamnée par quelques Critiques François de mauvaise humeur , reclamez les Loix du Pays : vous ne pouvez être jugé que par vos Compatriotes , & *il est injuste que les François aient ici aucune autorité jusqu'à ce qu'ils nous aient conquis (b).*

POUR LE COMIQUE , vous observerez à peu près la même Méthode que je viens de prescrire pour le Tragique ;

(a) Congreve. Préface de sa Comédie du *DOUBLE DEALLER* qui se trouve prise du *Tartuffe* , du *Misanthrope* , & des *Femmes Sçavantes* de Moliere & du Conte de La Fontaine : *Le Mari Cocu* , *Battu & Content*.

(b) Dryden. Préface de la Tragédie d'*Antoine & Cléopatre*. Dans cette même Pièce le Rolle de Dolabella est pris de celui d'Antiochu dans la Tragédie de Bérénice de Racine , & il n'est pas difficile de reconnoître dans Antoine celui de Titus. Ni ce Personnage , ni aucun des Héros amoureux de Racine que ce Poëte Anglois a censurés si sévèrement , n'ont rien d'aussi fade que le titre qu'il a donné à cette Tragédie , *Tout pour l'Amour* ou *le Monde bien perdu*. Antoine plongé dans la mollesse perd l'Empire de l'Univers : c'est ce que M. Dryden appelle LE MONDE BIEN PERDU. Racine mérite d'être critiqué pour avoir mis sur la Scene des Héros trop effeminés , mais ce n'étoit pas au Poëte Anglois à lui en faire un reproche.

c'est-à-dire , que vous prendrez une Comédie de Molière , de Renard , ou de tel autre Auteur François (a) , dont il faudra outrer tous les Caractères , & embrouiller davantage l'Action : vous ferez toujours le Maître au cinquième Acte de

(a) Le *Mamamouchi* est pris du Bourgeois Gentilhomme & de Pourceaugnac. *Les Cocus de Londres* , de l'Ecole des Femmes , & du Mari cocu, battu & content, de la Fontaine. *Les Amans ridicules* de Dom Bertrand de Cigara. *L'Esprit de Campagne* de l'Amour Peintre. *L'Essai de l'Amour Conjugal* du Malade imaginaire. La XIV. Scene du III. Acte de LOVE IN SEVERAL MASQUES est imitée de la VIII. du II. Acte de George Dandin. Dans la Comédie , THE RIVAL MODES , la dernière Scene du III. Acte est prise de l'Homme à bonnes fortunes.

Souvent aussi des Pièces Angloises , quoique données pour originales , ne sont que de pures Traductions. L'*Anatomiste* de Ravens Croft , c'est Crispin Médecin de Poisson. Le *Non-Conforniste* de Cibber , n'est autre que le Tartuffe de Molière. La *Méprise* de Vanbrugh est une Traduction du Dépit amoureux. THE CONFEDERATION , autre Pièce du même Auteur , est une Comédie dont il n'a fait que le titre. Elle est traduite littéralement des *Bourgeoises à la Mode* de Dancourt. Il n'est pas si étonnant qu'un de nos Auteurs François l'a remarqué , que cet Ecrivain Anglois ait fait tant de Pièces à la Bastille ; cela ne prouve autre chose sinon qu'on lui permettoit d'avoir des Livres , des Plumes & de l'Encre , qu'il entendoit assez bien Notre Langue , & qu'il écrivoit facilement dans la sienne.

la débrouiller , quand & comme vous voudrez. Sur notre Théâtre, il n'est pas nécessaire que le dénouement soit naturel , il suffit qu'il soit imprévû. Si pour le fonds & les détails d'une Pièce , notre usage n'est pas de tirer tout de nous-mêmes , *ce n'est pas faute d'invention que nous empruntons des François , c'est uniquement par paresse (a).* Car nous pouvons le dire à l'honneur de notre Nation , elle ne peut manquer dans aucun âge d'Ecrivains en état de disputer l'empire de l'Esprit avec quelque Peuple de l'Univers que ce soit (b).

Ainsi , vous ferez du Misanthrope , non un Philosophe chagrin qui est blessé des Ridicules & de l'injustice de son Siècle , & qui fuit les Hommes , de peur d'être obligé de les flatter ; mais un Marin grossier & brutal , qui se plaît à heurter tout ce qu'il rencontre , & affecte d'aller partout répandre le fiel & l'amertume de sa Bile (c). La Politesse recherchée des François leur fait manquer les sujets les plus heureux. Nos Auteurs , plus fidèles à la Nature , la peignent telle qu'elle est sans parure, sans art, sans aucun ornement

(a) Shadwell. Ecrivain médiocre.

(b) Dryden , Essai sur la Poësie Dramatique.

(c) Voyez THE PLAIN-DEALER de M. Wycherley, Comédie tirée du Misanthrope.

étranger ; & nous ne croyons pas que rien de ce que les Hommes se disent ou peuvent se dire , doive être supprimé au Théâtre. Ainsi , notre ingénieux M. Vanbrugh , pour conserver le caractère des Femmes , & exprimer le dépit qu'elles ont quand on les refuse , fait souffleter Esope (a) par une Veuve , à qui il ne veut pas accorder ce qu'elle lui demande ; & il donne par là une vérité & une chaleur à sa Pièce qui n'est pas dans le froid Auteur François , de qui il en a emprunté le sujet. Dans les Fourberies de Scapin , un Valet bat le Pere de son Maître , & cela est assez plaisant. Mais Farquhar ne s'en tient pas-là ; comme il étoit Comédien lui-même , ainsi que Shakespear , il sçavoit jusqu'où il falloit aller pour faire effet sur notre Théâtre. Dans une de ses Pièces (b) , un Pere déguisé , est assommé de coups par son Fils , qui le reconnoît ; cela produit un Comique bien plus vif. *C'est ainsi que la meilleure Pièce Française acquiert encore entre les mains du plus médiocre Ecrivain Anglois (c).*

Le peu d'invention de Molière , est

(a) Esope , Acte IV.

(b) THE INCONSTANT , Acte III.

(c) Shadwell. Préface de l'*Avare* , Pièce imitée de Molière.

cause que ses Comédies sont trop simples. Pour remédier à ce défaut, vous marierez à celle dont vous ferez choix, deux nouvelles intrigues toutes différentes ; elles produiront d'autant plus de variété, qu'elles y feront plus étrangères. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de nos Auteurs, & entr'autres le judicieux M. Wycherley (a). Nous aimons la variété par-dessus tout. La simplicité des Grecs nous feroit périr d'ennui ; nous aimons mieux suivre l'exemple de Térence, qui mêle toujours deux actions. Il est inutile que vous preniez beaucoup de peine à les lier ensemble ; c'est ce dont le plus grand nombre de Spectateurs se soucie le moins : ils sont accoutumés au découfu des Intrigues, des Scenes, & même du Dialogue : L'Esprit & cette Plaifanterie finguliere, dont nos Voifins, tout jaloux qu'ils font de la gloire de notre Théâtre, avouent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'idée ; voilà tout ce que

(a) Dans la Comédie intitulée : THE COUNTRY WIFE. Toutes les Scenes heureuses de cette Piece font prises de l'Ecole des Maris & de l'Ecole des Femmes de Moliere. Le Rolle principal n'est qu'une imitation indécente de celui d'Agnès dans l'une, & de celui d'Isabelle dans l'autre.

nous exigeons , & ce à quoi vous devez vous attacher le plus. Si vous vous bornez à ne fonder que deux Pièces dans la vôtre , il faut que l'une & l'autre intrigue partagent également chaque Acte , de façon que des deux on ne puisse pas distinguer quelle est la principale (a).

Les Pièces Espagnoles sont fort compliquées , & ne le sont pourtant pas encore assez pour nous : cependant à quelque point que la vôtre le soit , tâchez à la dernière Scene du cinquième Acte , de rassembler tous vos Personnages , à moins que dans le cours de la Pièce vous n'en ayez mis quelqu'un hors d'état de se représenter , soit qu'il se soit tellement enivré qu'il ne puisse pas reparoître , ou qu'il soit blessé de façon à être obligé de garder le lit. Quoi que disent de certains Critiques ; *il est bien plus difficile de conduire ainsi deux Intrigues à la fois , chacune à son dénouement particulier , que de construire une Pièce qui n'en ait qu'une , & dont toutes les parties se répondent & se soutiennent mutuellement* (b).

(a) Plusieurs Comédies Angloises sont dans ce cas ; une des plus remarquables , est celle qui est intitulée : THE SPANISH-FRYAR OR THE DOUBLE DISCOVERY.

(b) Epître Dédicatoire de la Pièce ci-dessus ;

Pour ces sortes d'intrigues secondaires, si votre imagination se trouve en défaut, vous aurez recours aux petits Romans & aux Contes de Bocace & de la Fontaine, & vous préférerez les plus libres, ce sont ceux qui réussissent le mieux sur notre Théâtre (a) C'est ainsi qu'autrefois les Italiens composoient leurs Comédies de quatre ou cinq Contes, & que les Auteurs du Théâtre François, eux-mêmes, entassoient dans les leurs, trois ou quatre Argumens de celles de Térence & de Plaute.

Parmi les nouveaux personnages dont vous enrichirez votre Pièce, tâchez d'y introduire un Petit-Maître François (b) que vous copierez d'après les Aventuriers qui viennent chercher fortune dans notre Isle, ou d'après quelques pauvres Réfugiés ridicules du Caffé de Slaughter. Ces Rolles produisent un grand Comi-

(a) Southern, dans l'*Innocent Adultere*, a mis en action le Conte de la Fontaine, le *Purgatoire*; la Scene se passe dans un Cimetiere, on y chante, & enfin on y ressuscite le Mari jaloux.

(b) Voyez le Rolle du Comte *Bel-air* dans une Comédie qui a pour titre : *The Beaux Stragem*. Celui de *Monsieur Marquis* dans *Six-Harri Wildair*.

que sur notre Théâtre : les coups de pié qu'un Valet leur donne tiennent lieu de plaisanterie , c'est celle qui fait le plus rire la Populace & même les Bourgeois de Londres , & le succès de votre Ouvrage dépend du plaisir que vous leur donnez. A cet égard même , nous sommes tous faits comme le Peuple , nous aimons à voir les François vilipendés. Plusieurs de nos Pièces ne se jouent si souvent qu'à cause des Traits injurieux contre cette Nation dont elles sont farcies. Lorsque par une Politique qui est au-dessous de nous , ou pour imiter la politesse de nos Voisins dont nous n'avons que faire, on a voulu supprimer sur notre Théâtre quelqu'un de ces traits trop outrés de mépris ou de haine, qui y avoient été tant de fois applaudis , le célèbre Auteur du *Craftsman* , (a) le brave Champion des libertés & des droits du Peuple Anglois , s'est élevé avec justice contre cette infraction de ses Privilèges , & a couvert de ridicules & d'opprobre ceux qui en étoient les Auteurs.

Si vous y faites entrer le Ministre d'une Paroisse , ou le Chapelain d'un Seigneur , faites-en des Athées , ou du

moins donnez-leur quelques Rolles bas & ridicules , & en pareil cas celui d'un Mercure doit avoir la préférence. (*a*) C'est celui qui par le contraste de la Robe produit le plus plaissant effet. A l'égard de ceux de cette Nation qui voudroient avoir une Religion sans Prêtres , l'unique moyen d'obtenir leurs suffrages est de leur représenter des Prêtres sans Religion. (*b*) A ces conditions, quelque misérable que soit votre Pièce , vous êtes sûr de la voir applaudie par tous les Ennemis de la Haute Eglise. Si vous n'avez point de Ministre , vous revêtirez un de vos Valets de ses Habits , lorsqu'à la fin de la Pièce vous voudrez marier

(*a*) Pour l'origine de cet Abus , il faut remonter jusqu'à Shakespear. Il fait jouer aux Prêtres dans ses Pièces les Rolles les plus odieux & les plus infâmes. Voyez dans la Pièce intitulée : VIRTUE IN DANGER , le Rolle du Chapelain, Celui de Foy-gard , dans celle que j'ai plus d'une fois citée : THE BEAUX STRATAGEM.

(*b*) C'est une chose abominable que la licence que l'on prend sur nos Théâtres. On y expose continuellement le Clergé à la risée des Esprits libertins ; c'est un usage constant de n'y introduire aucun Ministre que pour lui faire jouer le Personnage d'un Sot , d'un Yvrogne ou d'un Scélérat. Dans aucune autre partie du Monde Chrétien ou du Payen même , on n'a jamais souffert une pareille licence , ou plutôt on n'en a jamais entendu parler. Réflexions sur le bien Public.

les différens Personnages que vous y aurez introduits. C'est un usage reçu sur notre Théâtre ; & la plupart des Mariages ne s'y font pas autrement. (a) Vous pourrez aussi , attendu l'utilité que votre Patrie en peut retirer , admettre des Moines dans votre Comédie , & c'est à vous à les traiter avec le mépris que vous avez pour eux , & que vous devez inspirer à vos Compatriotes. (b) A l'égard des Chefs de notre Eglise , ils font plus du ressort de la Tragédie. Shakespear les y a attaqués ouvertement. Nos Poëtes aujourd'hui font plus retenus ; quand ils en veulent faire des Portraits odieux , ils introduisent dans leurs Pièces des Prêtres des Faux-Dieux, qui n'y paroissent que pour y être accablés d'injures , & ils ont l'adresse de faire connoître au Peuple à qui ils en veulent. En coëffant un de leurs Per-

(a) Consultez les Comédies de Farquhar , de Cibber , de Wycherley , de Congréve , même le Comique Anglois le plus sage & le premier de tous. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. Scene VII. Au V. Acte du DOUBLE DEALLER , deux des Personnages sont déguisés en Ministres. Voyez aussi THE PROVOK'D WIFE , &c.

(b) THE SPANISH FRIAR. *Le Moine Espagnol* déjà cité.

sonnages du Turban d'un Mufti , ils se mettent en droit de le traiter avec toute sorte d'ignominie , & attaquent ainsi avec plus de hardiesse & plus d'avantage , les Seigneurs spirituels qu'il représente & à qui ils en veulent en secret (a).

Pour vous conformer au gout du plus grand nombre de vos Spectateurs , ménagez quelque part dans votre Comédie , une ou deux Scenes de Taverne (b) ; & autant que votre sujet vous le permettra, trouvez le moyen d'y introduire des Filles de joye , & des Voleurs de grand chemin (c). La vue d'un Homme noyé

(a) Dans *Dom Sebastien de Portugal* , le Mufti joue le Rolle du plus grand des Scélérats. Voyez aussi celui de *Magas* dans *la Belle-Mere Ambitieuse*.

(b) Au III. Acte de la Comédie intitulée : *THE PROVOK'D WIFE* , il y a une Scene de Taverne , où l'on fume & où l'on chante des Chançons indécentes , & qui blessent également & les Mœurs & la Religion.

Au I. Acte de *LOVE IN A WOOD* de M. Wycherley , la seconde Scene se passe au Cabaret , & presque tout le III. dans un mauvais lieu.

Dans une autre du même *THE GENTLEMAN DANCING MASTER* , le I. Acte se passe au Cabaret & avec des Filles débauchées.

(c) *Gibbet* , un Voleur de Grand-Chemin est un des principaux Acteurs d'une des Comédies de Farquhar, *THE BEAUX STRATAGEM*.

dans son ivresse , est la meilleure leçon de tempérance ; & le moyen le plus sûr d'inspirer de l'éloignement pour la mauvaise Compagnie , est d'exposer les dangers que l'on y court. Tel est le but moral du célèbre *Opéra des Gueux* (a) de M. Guay , & de plusieurs autres Pièces de notre Théâtre , qui ne scandalisent que ceux qui ne s'apperçoivent pas de l'utilité que la Jeunesse en peut retirer. Ne vous faites aucun scrupule d'y faire paroître ces Personnages de l'un & l'autre Sexe , qui font de tous les métiers , sinon le plus criminel , du moins le plus infâme : *Ce seroit offenser nos Dames que d'imaginer qu'elles puissent s'offenser de la*

Dans un autre THE TWIN RIVALS , il se passe une Scene entiere dans un mauvais lieu. Dans celle de l'*Inconstant* , du même, Oriana déguisée en Valet , délivre son Amant du péril où il se trouve dans une Compagnie de Coupe-Jarrets.

(a) Dans cette Farce scandaleuse & si vantée des Anglois , la Scene est toujours en Prison ou dans des Repaires à Voleurs. Dans la Pièce intitulée : THE FORTUNE HUNTERS , une partie du V. Acte se passe en Prison. Une Femme déguisée en homme y vient trouver son Amant. Ces déguisemens sont très-communs sur le Théâtre Anglois , & l'Amant lui-même s'y trompe comme les autres. Voyez LOVE AND A BOTTLE , THE PLAIN DEALLER. &c.

Représentation

Représentation de pareils Personnages (a).

Un Auteur Comique doit peindre les Mœurs de son tems, & montrer le Vice dans toute sa difformité, puisqu'il a la hardiesse de paroître dans le Monde avec tant d'effronterie. Pour prouver jusqu'où va la licence des Mœurs de votre Siècle, exposez vous-même sur le Théâtre les excès les plus scandaleux, & ne craignez pas de présenter à vos Spectateurs le Tableau des actions qu'ils ne craignent pas de commettre (b). S'il s'en trouve pour qui de pareilles Peintures sont dangereuses, c'est leur faute; vos bonnes intentions empêchent que l'on ait rien à vous reprocher. Ainsi, lorsqu'au troisiéme Acte d'une de nos

(a) Farquhar. Préface des *Gemeaux Rivaux*.

(b) Dans une Comédie de Mistriss Cent-livre, aux indécences scandaleuses qui se commettent sur le Théâtre, on ne se douteroit pas que la Pièce est d'une Femme. Toutes celles de Farquhar sont remplies de Scenes de cette espèce, celles mêmes de Congréve. Voyez THE OLD BATCHELOR Acte IV. THE DOUBLE DEALER. THE WILD GALLAND. LIMBERHAM. EPSOM'S WELLS. THE COUNTRY-WIT &c.

Au IV. Acte de *la Vertu en Danger*, Bérinthia tient des Discours qui blessent toute pudeur, & il y a une Scene d'Adultere dont il est étonnant que l'on souffre la Représentation chez un Peuple qui a des Loix.

Comédies (a), dont la Scene se passe dans un mauvais lieu , on voit une Fille débauchée dans son lit , & un Libertin en chemise prêt à y aller prendre place, tomber par une Trape dans un Cloaque d'infection , dont un instant après il reparoit tout couvert ; il est aisé de sentir que l'Auteur qui l'expose dans un pareil état aux yeux des Spectateurs , veut apprendre par là aux jeunes Gens à se défier des Filles de mauvaise vie , & leur inspirer , par la punition de ce Débauché , une juste horreur pour ces misérables Créatures dont le commerce est si dangereux. Une Scene de cette espece , découvre les Epines qui sont cachées sous des Roses.

N'oubliez-pas , car c'est une chose essentielle, de faire battre au moins une fois, deux ou plusieurs de vos Personnages, & qu'il y ait un peu de sang répandu pour plaire à la troisième Galerie. (b) Si deux Freres se trouvent Rivaux en Amour, ne craignez pas de blesser la décence de notre Théâtre, en leur faisant mettre l'un

(a) THE ROVER , le Ravisseur.

(b) Dans cette Pièce les différens Personnages se battent jusqu'à six fois. Dans les *Dames Rivaux* , deux Femmes déguisées en hom-

contre l'autre l'épée à la main , vous pouvez les faire battre tant qu'il vous plaira (a), pourvû qu'ils ne tombent pas morts sur le Théâtre. Comme il vous est défendu de tuer personne dans la Comédie , si vous voulez y ajouter quelque Scene de Revenant , pour enjouer le Rolle , vous ferez revenir quelqu'un des Pays Etrangers , qui passera pour mort dans votre Pièce (b).

Vous pouvez aussi pour rendre votre Comique plus piquant , placer quelquefois la Scene dans un Couvent , & introduire un Amant auprès de sa Maîtresse , déguisé en Religieux (c) ou donner un Rendez - vous dans une Eglise

mes se battent. Dans un autre , *le Duel des Petits-Mâtres* , deux Femmes l'épée à la main punissent à coups de pieds la lâcheté de deux hommes qui se battent avec des Fleurets. Voyez aussi *THE FORTUNE HUNTERS*.

Dans nos Pièces nouvelles aussi-bien que dans les anciennes , dans la Comédie comme dans la Tragédie , notre Théâtre souvent n'est qu'une Scene de carnage. Dans notre Comédie on voit des Duels , des Combats , souvent de plusieurs personnes , des blessures reçues , quelquefois même le Chirurgien qui y met l'appareil , &c. Le Comte de SHAFTESBURY. Avis à un Auteur.

(a) *THE TWIN RIVALS.*

(b) *SIR HARRY WILDAIR.*

(c) *THE INCONSTANT. LOVE IN A NUNNERY.*

après l'heure de Vêpres (a). Notre Théâtre a de grands Privilèges ; ce que nos Voisins traitent d'indécence ou d'impiété , ne nous paroît à nous qu'un simple badinage.

Si vous y introduisez quelques Femmes Sçavantes , suivez l'exemple de ceux d'entre nous qui ont ajusté celles de Molière à notre Théâtre. Le Comique François s'étoit contenté de les faire discourir de Vers & de Physique. Un de nos Auteurs a beaucoup enchéri sur lui. Dans sa Comédie , des Femmes observent la Circulation du Sang dans un Poisson à travers un Mycroscope (b). Vous pourrez faire faire à celles que vous mettrez en Scène des Expériences sur l'Électricité des Corps , ou telles autres que vous jugerez à propos. Les choses frappent toujours plus quand elles sont mises en action. Molière a eu le bonheur de trouver assez souvent des sujets qui prêtoient beaucoup au Théâtre ; faute de Génie il ne les a pas fait valoir. Le Caducée de Mercure ne lui sert de rien dans son Am-

(a) Au III, Acte de la Comédie LOVE MAKES A MAN , la Scene est dans une Eglise d'où le Peuple sort de Vêpres,

(b) THE BASSET-TABLE,

phittrion. Voyez les Miracles qu'il opère entre les mains de notre Célèbre Dryden (a), & les Divertissemens ingénieux dont l'imagination de ce Poète inventif a embelli la Comédie trop uniforme du prétendu Plaute François.

Pour prouver que vous êtes sçavant, (b) vous pouvez mettre quelque peu de Latin dans votre Dialogue, & répondre aux reproches d'une Femme qui ne l'entend pas, par des Citations de Virgile : l'Embarras de sçavoir ce qu'on lui dit, & la colère de ce qu'on ne veut pas le lui expliquer, peut jetter beaucoup de plaifant dans une Scene (c).

C'est encore un moyen sûr de plaire au Peuple, que de mettre quelques-uns de nos Non-conformistes sur le Théâtre; ce sont de ces Caracteres d'autant plus aisés à traiter, qu'il suffit la plûpart du tems de leur habit, pour exciter la risée. (d) Les François n'osent pas moissonner

(a) THE TWO SOSIAS.

(b) Shakespear a mis dans ses Pièces le peu de Latin qu'il sçavoit.

Tibere cite des Vers Grecs dans la Tragédie de Séjan de Ben-Jonson.

(c) THE INCONSTANT, Acte III.

(d) THE DISSENTER. A BOLD STROKE FOR A WIFE. Voyez dans cette dernière Pièce le Rolle de *Simon Pure*, & dans l'*Alchimiste* de

dans ce Champ aussi vaste que fécond de bonnes Plaifanteries. Quel parti n'auroient-ils pas pû tirer de leurs Quiétistes ? Parmi leurs Théologiens de différens Partis, ainfi que parmi les nôtres, il ne fe trouve encore que trop de gens dont le grand chapeau prêteroit au ridicule, mais tout ce qui tient à la Religion leur paroît facré. D'ailleurs fi dans la Comédie nous avons plus de Privilèges que les François, c'est qu'il eft bien plus difficile de réuffir fur notre Théâtre que fur le leur, & cela parce que les François ont plus de Mercure dans leur tête, & moins de Bœuf & de Pouding dans leur ventre. Notre folidité rend difficile ce que leur folie rend aifé (a).

Vous donnerez à vos personnages des noms qui en expriment leur caractère. Vous appellerez un Petit - Maître *M. de Fatenville*, une Coquette *Madame de Milleamant*, un Hipocrite *M. Bien masqué*, une vielle Amoureuse *Madame de Fort defir*. Moliere n'a pas été affez fidèle à cette pratique, & cela eft caufe que dans fes Pièces on eft obligé de lire

Ben-Jonfon celui de *Tribulation*, Pasteur d'Amsterdam.

(a) Vanbrugh, Préface de fon *Efope*.

des Scenes entieres avant que de connoître les caractères qu'il y introduit. Si les vôtres sont tellement compliqués & indécis que vous ne puissiez leur donner un nom qui les annonce, & que par leurs actions & par leurs discours même on ne puisse deviner ce qu'ils font, vous aurez soin de les expliquer à la Table des Personnages, & vos Spectateurs attendront pour en juger, que votre Pièce soit imprimée (a).

Vous ferez le moins d'usage qu'il vous sera possible de l'esprit & du langage des Comédies Françoises dont vous vous servirez pour construire la vôtre. *Parce que votre propre invention, quelque mauvaise qu'elle puisse être, ne peut rien vous fournir d'aussi lourd que ce qui y est. Les Poètes François qui n'ont pas assez d'imagination pour peindre & soutenir de vrais caractères, tâchent de couvrir leurs défauts par des figures ridicules & des grimaces (b).* Vous trouverez réellement si peu d'esprit dans leurs meilleures Pièces, que vous serez obligé d'épuiser le vôtre pour en donner à tous

(a) THE CONSTANT COUPLE. THE ARTIFICE. THE BASSET-TABLE. THE INCONSTANT. THE PLAIN-DEALLER.

(b) Dryden. Préface du *Feint Astrologue*.

vos Personnages. Par la même raison que dans le Tragique, nous faisons quelquefois parler un Prince comme un homme de la lie du Peuple ; vous pouvez dans le Comique faire tenir à un Valet les discours d'un Philosophe, & s'il en est question, faire raisonner un Payfan du ton d'un Politique du Caffé de Will. Pour le style, il n'est pas nécessaire qu'il soit aussi boursoufflé que celui de la Tragédie. Le Dialogue de la Comédie doit être plus naturel, mais il n'exclut pas l'esprit, comme les François paroissent le supposer : quoique la plûpart d'entre eux s'en piquent, ce n'est réellement que parce qu'ils en ont peu, qu'il est si clair semé dans leurs Ouvrages ; ils prétendent que leur jugement leur apprend à l'épargner : mais le nôtre qui est reconnu de toute l'Europe, nous dit qu'on ne peut faire trop d'usage de celui que l'on a. Le gout dont ils se parent, n'est qu'un voile qui leur sert à couvrir leur pauvreté. Ainsi ne craignez pas d'employer dans votre Pièce les Figures les plus hardies. Il importe peu que les comparaisons soient justes, mais il est nécessaire qu'elles soient fréquentes. Sur-tout prodiguez-y l'Antithèse, c'est la figure
qui

qui donne le plus l'air d'esprit, quoique ce soit celle qui en demande le moins. Il faut vous aider au Théâtre de tout ce qu'on vous permet pour y faire rire. Vous pouvez même risquer les Plaifanteries les plus indécentes sur l'Ecriture (a), bonnes ou mauvaises, il en faut faire aussi quelques-unes sur les François & sur leur Roi (b). Enfin répandez à plaines mains pour assaisonner votre Dialogue les Epigrammes, les Jeux de mots, les Equivoques & les Ordures (c), à moins que l'indécence de l'action ne soit telle que vous n'ayez pas besoin de la licence du style pour réussir (d). Si quelque Cen-

(a) THE PROVOK'D WIFE. Acte I. Scene I.

(b) LOVE IN SEVERAL MASQUES de M. Fielding.

(c) *J'ose cautionner*, dit le Spectateur Anglois, *pour tous les Poètes en général, qu'il n'y en a pas un seul qui ait écrit des saletés que parce qu'il étoit à bout de son invention.* Je ne sçais si beaucoup de Comiques Anglois, & M. Congreve lui-même à leur tête, auroient voulu souscrire à cette Sentence, quelque juste qu'elle soit.

(d) Les Anglois sont tellement accoutumés à la licence de leur Théâtre, qu'ils ne craignent pas de donner pour Morale des Pièces dont les Mœurs sont de la dernière dépravation,

L'Auteur de *la Vertu en danger*, dit que toute Femme estimable qui lira sa Pièce sans partialité, la trouvera si innocente, qu'elle ne croira

leur trop sévère s'avise de condamner la licence de votre style , vous lui répondrez pour vous justifier , *qu'il y a plus d'ordures dans une seule Scene de Fletcher , que dans toute votre Pièce , & qu'au Théâtre Anglois tout y est permis , excepté d'y ennuyer.*

Lorsque vous aurez quelque Scene tendre à traiter , vous quitterez la Prose : les Vers donnent plus de pathétique à l'expression (a) , & si pour varier il vous prend envie de mêler dans la même le Sentiment & le Burlesque , vous ferez parler l'un de vos Acteurs en Prose , & l'autre en Vers (b) & dans tous les autres cas vous finirez & vos Scenes , & vos Actes par de longues tirades de Vers (c).

pas faire tort à son Livre de Prières , de la mettre sur la même Tablette. Il en appelle avec confiance au jugement des plus sévères. Cependant il est peu de Comédies dont la lecture soit aussi dangereuse. Au IV. on y tient les discours les plus dissolus , & l'adultère s'y commet presque aux yeux des Spectateurs. Ni notre Langue , ni l'honnêteté , ne permettent de traduire ces Scenes où M. Vanbrugh prétend *n'avoir rien écrit d'assez licentieux , pour se faire des amis de ceux qui l'ont critiqué.*

(a) THE TWO SOSIAS , &c.

(b) THE ROVER, THE ANATOMIST. &c.

(c) THE BEAUX STRATAGEM. LOVE AND A BOTTLE. THE CONSTANT COUPLE. THE

Pour le Prologue , l'Épilogue & la Préface , c'est absolument la même chose que dans la Tragédie ; vantez beaucoup les Comédies Angloises , & sur-tout la vôtre ; soutenez hardiment que *nos Auteurs ont de beaucoup surpassé tous les Ecrivains Anciens & Modernes des autres Pays* (a), & témoignez le plus grand mépris pour les François , & pour leurs productions de toutes especes (b).

FORTUNE HUNTERS. THE INCONSTANT. THE ARTIFICE. THE ARTFULL HUSBAND , &c.

(a) Dryden , Essai sur la Poësie Dramatique.

(b) Epilogue de SIR HARRY WILDAIR.
Angli suos ac sua omnia impense mirantur , cæteras Nationes despectui habent. BARCLAY,



LETTRE LXXVIII,

A Monsieur Du Clos,

De Londres, &c.

MONSIEUR ;

ENTRETE^NIR celui qui écrit l'Histoire de Louis XI. de toute autre matière que de Politique , ce seroit le distraire : je vous laisse à examiner celle d'un Prince qui a passé pour le plus grand Politique de son tems , & qui , par son habileté dans l'art de regner , a sçu affermir la Puissance au dedans , étendre ses Frontieres au dehors , & rendre la Monarchie redoutable à ses Voisins.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que les Anglois ne sont pas aussi habiles dans la Négociation que d'autres Peuples de l'Europe , bien moins exercés qu'eux à combiner les plus grands Intérêts. Ils ont souvent perdu par des Traités le fruit de plusieurs Victoires. Cependant dans un Pays où les différens Ordres de l'Etat

ont part au Gouvernement , la Politique devroit être plus raffinée : pourquoi donc les Anglois qui la connoissent si bien , ne sont-ils pas supérieurs à leurs Voisins en tout ce qui est de son ressort ?

Il suffit d'être témoin de ce qui se passe parmi eux , pour sentir la raison de cette espèce de contradiction : ce n'est pas que les Anglois ignorent l'art de Négocier ; c'est que leur façon de penser & de se gouverner , ne leur permet pas toujours de le pratiquer : ils en sont eux-mêmes si persuadés , qu'ils appellent les Négociations l'*Artillerie de leurs Ennemis*. En Angleterre , une suite de Traités ne fait qu'engendrer la Guerre.

Un Ministre perpétuellement occupé à lutter contre des Factions Domestiques , a moins d'avantage qu'un autre , quand il est question de faire échouer les Entreprises d'un Voisin ambitieux ; ce qu'il auroit de ressource pour soutenir au dehors les intérêts de son Souverain , il est obligé de l'employer au-dedans , à les défendre contre un Parti qui travaille continuellement à les ruiner.

D'ailleurs , il ne peut pas traiter dans les Cours Etrangères avec assez de confiance. C'est parce qu'il est avoué du

Roi, qu'il a tout lieu de craindre d'être défavoué par la Nation. Vainement il prend les mesures les plus sages, la Faction qui lui est opposée les rend inutiles.

Si le Roi se trouve engagé dans une Guerre nécessaire, on déclame contre le Ministre, & on lui reproche la ruine du Commerce; si le Ministre trouve le moyen d'entretenir une harmonie parfaite avec ses Voisins, ses Ennemis tâcheront de renverser les Autels de la Paix pour l'accabler lui-même sous les ruines: de sorte qu'il a besoin de tout son courage & de toute son adresse, pour se soutenir dans un Poste, qui n'est, chez aucun Peuple, aussi odieux, & néanmoins aussi envié que chez les Anglois.

Avec quelle véhémence & quelle indécence ne déclame-t-on pas aujourd'hui contre le Ministère présent. Les mesures les plus nécessaires au maintien du Gouvernement, sont traitées d'attentats contre la Liberté & les Droits du Peuple. Si les vûes de celui qui gouverne étoient aussi criminelles qu'on le suppose, que devroit-on penser du Parlement où la pluralité des Voix lui est presque toujours assurée? Si le Ministre est coupable, ceux qui le justifient ne peuvent être inno-

cens. C'est une bassesse que de flatter un homme uniquement à cause de son autorité. Mais ce n'est pas une moindre dépravation dans le cœur , que de le dif- famer sans autre motif que sa Puissance. L'Envieux & le Flatteur sont également coupables envers la Société dont ils sa- crifient les intérêts à leur intérêt particu- lier ; l'un en s'efforçant de flétrir le Mé- rite qui le blesse , l'autre en rendant au Vice les hommages qui ne sont dûs qu'à la Vertu.

Un Ministre en Angleterre est dans le cas d'un homme revêtu d'une Charge importante ; & qui est en même - tems inquieté dans son Domestique. Quelles que soyent sa vigilance & ses bonnes tentions , les défordres de sa Maison l'empêchent de donner toute son atten- tion aux devoirs de sa Charge. Les af- faires du dedans prennent toujours un peu sur celles du dehors ; il est difficile de suf- fire à tout. L'humanité n'est point par- faite. Ceux qui déclament avec tant de véhémence contre les Ministres , feroient plus indulgens , s'ils songeoient com- bien il est difficile de gouverner les hom- mes , même en n'étant occupé que de leurs véritables intérêts.

Le Parlement veut pénétrer dans les vûes Politiques du Ministre , soit pour les approuver , soit pour les rejeter. Dans une multitude de Conseillers , il entre souvent de la sagesse , rarement du secret. Voilà , Monsieur , un des principaux défavantages du Gouvernement Anglois. Le Ministère trop contrarié ne peut toujours exécuter ce qu'il tente pour le bien de la Nation.

Les Anglois qui ne se laissent point aveugler par l'esprit de Parti , sont forcés de reconnoître l'habileté du Ministre qui est aujourd'hui en place , en tout ce qui regarde le Gouvernement intérieur du Royaume ; mais ils lui reprochent de n'avoir pas sçu également ménager les intérêts de l'Angleterre dans différens Traités d'Alliance où il a engagé sa Nation : ils l'accusent d'avoir concouru à rompre l'Équilibre de l'Europe , qu'il devoit & qu'il pouvoit y maintenir. M. Walpole au contraire, par plusieurs Écrits qu'il a publiés , pour sa justification , prétend avoir été forcé de céder au tems. Sans prononcer sur le fait ni sur le droit, peut-être est-il vrai que ses Ennemis le rendent responsable de ce que la prudence la plus consommée ne pouvoit pré-

voir. La Politique ſçait tirer parti des conjonctures ; mais elle n'eſt pas toujours maîtrefſe de les faire naître. Il eſt une Providence qui ſe rit de la ſageſſe humaine, & diſpoſe à ſon gré des événemens.

Cette prétention qu'ont les Anglois de maintenir dans l'Europe une Balance qui ſouvent n'eſt qu'imaginaire , flatte peut-être plus la vanité des particuliers, qu'elle n'eſt en effet avantageuſe à la Nation. Elle eſt cauſe qu'aujourd'hui ils prennent parti dans toutes les Guerres de leurs Voifins , & que communément leurs Alliés leur en font ſupporter tout le poids. Henri VIII. eſt le premier Roi d'Angleterre qui ait entrepris d'établir cette Balance ; mais ce Prince étoit trop livré à ſes Paſſions pour ſuivre avec conſtance aucun projet de Gouvernement ; ſon regne n'a été qu'un tiffu de folie , de violence , & de légéreté. Une Princeſſe qui a été la gloire du Trône & de ſa Nation , & qui poſſédoit toutes les Vertus de l'un & de l'autre Sexe , ſans avoir aucune des foibleſſes du ſien , Elifabeth eſt la ſeule en effet qui ait ſçu tenir cette Balance Politique d'une main toujours ferme & égale. Elle a profité avec art

des conjonctures où elle s'est trouvée ; aujourd'hui l'Europe n'est plus dans la même situation.

Dans le cours ordinaire des choses , une Isle sous un seul Gouvernement , riche par elle-même , plus riche encore par son Commerce , n'est point obligée de se mêler des affaires du Continent , & d'entrer dans des Systèmes d'Alliances & de Lignes. Les Anglois épousent souvent par Passion un Parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Avouons-le cependant , telle est & la puissance & la valeur de cette Nation , que toutes les fois que leur haine pour leurs Voisins les ont fait triompher des Divisions du dedans , ils se sont rendus redoutables à l'Europe. Malheureusement pour eux , lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec leurs Ennemis , ils le sont avec eux-mêmes.

Depuis le Regne de Jacques I. où , sous les noms odieux de Whig & de Tory , deux Partis commencerent à diviser l'Etat , on peut dire qu'il y a toujours eu deux Nations dans une , que les affaires du dehors ont quelquefois réduites à la Trêve , mais qui n'ont jamais été en paix l'une avec l'autre.

Toute Faction est un nouvel Etat qui s'élève dans le premier , & comment y en pourroit-il avoir d'innocente , lorsqu'il ne s'en forme point dont la première démarche ne soit de se soustraire à l'Autorité établie ? En effet , la plûpart des Tentatives de Factions , tendent plus à bouleverser un Etat qu'à le réformer. *Elles font , pour me servir des termes de Montagne , comme les Médecines faibles & mal appliquées. Les humeurs qu'elles veulent purger , elles les échauffent , exasperent & aigrissent par le conflit , & si nous demeurent dans le corps. Elles ne savent nous purger par leur faiblesse & cependant nous affoiblissent.*

Plus un Peuple est aisé , plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus riches & plus désunis que leurs Voisins , il faut qu'il y ait un Vice dans le Gouvernement qui en trouble l'harmonie , & que ces Richesses viennent d'une cause Physique , toute différente d'une cause Morale , qui produit leur désunion ; comme la situation de leur Isle , leurs Possessions dans l'Amérique , &c.

De pareilles Dissensions domestiques , ont mis plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de sa perte. Les

Guerres Civiles , que les Factions des Grands ont autrefois allumées en France , ont été plus funestes à l'Etat , que le Gouvernement peut-être trop absolu de quelques-uns de nos Ministres. Une Nation ne peut se faire craindre au dehors qu'autant qu'elle est unie au dedans. La Puissance d'un Etat , & celle d'une Famille , sont de la même nature : un Etat est une grande Famille. L'un & l'autre ne peuvent subsister , si les Membres qui les composent , ne se soutiennent entre eux par les liens de l'union. Et combien il est rare que ceux qui veulent briser ces liens sacrés , n'ayent en effet en vûe que le bien du genre humain & l'intérêt de leur Patrie !

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXIX.

A Monsieur DE BUFFONS.

De New-Market , &c.

MONSIEUR,

VOUS avez entendu parler de la mauvaise Police d'Angleterre à l'égard des Grands chemins , & vous sçavez qu'ici , comme en Turquie & en Perse , on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé. Votre Ami, M. C** , qui arriva hier à New-Market , fut surpris l'an passé près de Cambrige par le célèbre Turpin, le Cartouche de sa Nation. Le Voleur , après lui avoir réitéré inutilement le commandement de s'arrêter , pour le punir de sa défobéissance , lui tira un coup de Pistolet : heureusement la balle ne l'atteignit pas. M. C** craignant un second avertissement de cette espece , se détermina à obéir. Le Voleur lui prit son argent , sa Montre & sa Tabatière , & ne lui laissa que deux Shellings pour continuer sa route. Avant

que de le quitter , il exigea sa parole d'honneur de ne point faire courir après lui , & de ne le point dénoncer à la Justice , & sur ce ils se séparèrent tous deux fort civilement.

Ils se retrouvèrent l'un & l'autre aux Courses , & ils y renouvelèrent connoissance. M. C[†]* lui avoit gardé religieusement sa promesse ; non-seulement il ne voulut pas le faire arrêter , il se vante même d'avoir eu le bonheur de rattraper une partie de son argent par une voye plus honnête. Le Voleur lui proposa un Pari , que votre Ami accepta d'aussi bonne grace qu'il l'eût pu faire avec le plus galant Homme d'Angleterre , & qu'il gagna. M. Turpin , touché de ses bonnes manieres , lui paya fidèlement à son tour la gageure qu'il avoit perdue , & fut très-fâché de ce que la petite affaire qui s'étoit passée entr'eux ne leur permettoit pas de boire ensemble.

Si quelque Étranger , au lieu de rire de ces tours , où l'on trouve ici tant de gentillesse , prend la liberté de blâmer une conduite si ridicule dans les Particuliers , & un défaut si sensible dans le Gouvernement ; les Anglois , prévenus en faveur de leur Nation , défendent avec

autant de chaleur leurs usages les plus vicieux que leurs Loix les plus sages, & les défauts de leur Constitution, comme les avantages les plus essentiels qui y sont attachés. Plutôt que de convenir que c'est une chose honteuse, que dans un Etat aussi policé à tant d'autres égards que le leur, on ne soit pas en sûreté sur les grands Chemins, ils prennent le parti d'en plaisanter. Quelques-uns même ne tirent pas moins de vanité de l'adresse de leurs Voleurs, que de la bravoure de leurs Troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaisir, qu'un Voleur de sa Province ayant pris la peine d'arrêter un Gentilhomme, qu'il connoissoit pour un Homme riche; & ne lui ayant trouvé que cinq ou six Guinées, l'avertit que la première fois que cela lui arrieroit, il lui donneroit vingt coups de bâton.

Ces Plaisanteries sont fort du gout des Anglois. Les Voleurs célèbres sont ici des especes de Héros, dont au fonds la Populace fait cas. Si le Peuple, qui est le même dans tous les Pays, c'est-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des Criminels aller à la Potence, celui de Londres aime à les y voir marcher avec constance. Il applaudit ceux qui sont

assez insensés pour mourir aussi scélérats qu'ils ont vécu , bravant la Justice de Dieu & des Hommes. On permet à ces Malheureux de se dérober en quelque sorte , à force d'Eau-de-Vie , au sentiment du supplice qu'ils méritent ; & le Peuple charmé , admire souvent en eux un courage qu'ils ne doivent qu'à leur ivresse , & dont on se plaît à faire honneur à sa Nation.

Les Poètes chantent eux-mêmes les exploits de ces misérables. Un d'eux a fait une Chanson qui est fort goûtée , où il dit , que le Grand Alexandre étoit en prison au milieu de l'Univers ; que le Roi d'Angleterre est prisonnier dans son Isle, le Sultan dans son Serrail , un Moine dans son Couvent , un Sçavant dans son Cabinet , & qu'en un mot , tous les Hommes sont en prison , quelque part qu'ils soient. J'ai vu des Anglois qui étoient fous de cette Chanson , & qui la chantoient toutes les fois qu'ils vouloient se mettre en belle humeur.

Je suis fâché qu'on ait permis à Paris de mettre Cartouche sur le Théâtre , & qu'un François ait pu faire , des crimes d'un Scélérat , l'objet des plaisanteries d'un

d'un Poëme burlesque. Mais c'est à la honte du Théâtre & du gout des Anglois , que leurs Comédies sont remplies de Rolles de Voleurs , & que l'*Opéra des Gueux* , dont les Personnages sont autant de Brigands & de Coupe-Jarrets , a si long-tems amusé & amuse encore la Ville de Londres , & qu'il a trouvé des Protecteurs dans les premieres Personnes du Royaume de l'un & de l'autre Sexe.

Quel attentat contre les bonnes Mœurs , que de prêter des couleurs favorables aux plaisirs aussi infâmes que criminels d'une troupe de Brigands ! que de représenter des Scélérats , qui bravant les remords , se livrent à une joye brutale , dont ils font leur félicité ! Comment se peut-il que des Vaudevilles , qui expriment des sentimens si dissolus & si dangereux , n'aient pas paru scandaleux sur le Théâtre ? Quel spectacle que d'y voir des malheureux chargés de fers , danser , chanter , boire & rire dans les Prisons , & de la Justice qui les y retient , & du Supplice qui les attend ! La Potence devoit-elle être un badinage pour des Ecrivains de quelque espece qu'ils soient ! & quel plaisir d'honnêtes Gens

peuvent-ils prendre à de pareilles représentations ! Malheureusement Shakespear en avoit donné l'exemple. Il y a dans une de ses Pièces * une Scene de Plaisanterie entre le Bourreau & le Patient. C'est lui qui a accoutumé les Anglois à voir le Gibet & la Roue sur leur Théâtre.

Pour revenir des Voleurs qui font rire ici dans les Comédies, à ceux qui arrêtent sur les grands Chemins , lorsque l'on passe d'une Province à l'autre , il est d'usage de mettre à part une douzaine de Guinées , comme un tribut que l'on doit au premier qui le demandera ; c'est une sorte de droit de Passeport établi par la Coutume en faveur des Voleurs : ils sont en quelque façon les seuls grands Voyers d'Angleterre ; aussi les Anglois les appellent *Gentlemen of the Road*, c'est-à-dire, Messieurs des Grands Chemins, comme nous disons, Messieurs de Ville ; & l'Etat les laisse en effet exercer assez paisiblement leur Jurisdiction sur les Passans. A la vérité , ils se contentent de prendre l'argent de ceux qui se rangent à leur devoir ; mais quoiqu'ils passent ici pour être fort humains , la vie de ceux

* *MEASURE FOR MEASURE*, Act. IV.

qui veulent leur échapper n'est pas toujours en sûreté : ils sont exacts & ardens à lever leur impôt ; & si l'on n'a pas de quoi le payer , le moindre risque que l'on court , est d'être affommé de coups.

Il y a une quinzaine d'années , que pour maintenir leurs droits , ils affichèrent aux portes des gens riches de Londres , des défenses expressees à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles fussent , de sortir de la Ville sans avoir dix Guinées & une Montre sur soi , sous peine de la vie. Dans les tems malheureux , & où les grands Chemins ne rendent pas , ils s'assemblent en troupes pour lever leurs impositions jusques dans Londres même , & le Guet s'avise rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Les Maréchauffées si sagement établies en France , pourroient remédier à ces abus ; mais les Anglois n'en veulent pas : ils craignent les Troupes , & tous les Emplois dont le Roi peut disposer. Ils aiment mieux être volés sur les grands Chemins que dans leurs Maisons , & par des malheureux que par des Ministres.

D'un autre côté, il ne feroit pas de l'intérêt du Souverain de confier au Parlement un Corps d'Hommes armés, quelque petit qu'il fût. Mais puisque les Anglois s'appliquent si fort à conferver leur bien, pourquoi ne pas songer davantage à l'assurer contre les Voleurs ? Ne pourroit-on pas employer des moyens, qui, fans être dangereux pour la Liberté, feroient plus efficaces que ceux qui font ici en ufage ? Leur Gouvernement est fujet à quelques inconvéniens auxquels ils pourroient trouver des remèdes ; mais telle est leur prévention en faveur de leurs Loix : s'il est des abus qu'elles entraînent, ils les croient inévitables.

Les mauvais Chemins d'Angleterre font une nouvelle preuve de ce que j'avance. Ils font presque partout impraticables en Hiver; ce qui fait que les Chaises de Poste font inconnues ici, & qu'en bien des endroits même on ne va pas en Carrosse fans danger. Il y a à la vérité plusieurs Actes du Parlement pour les réparer, mais qui ne fervent qu'à enrichir ceux qui en font l'entreprise, & qu'à faire payer aux Passans des droits pour des réparations qui ne s'y font pas. L'An-

gleterre est peut-être le Pays où l'on parle le plus du bien public, mais où l'on est en effet le plus occupé de son intérêt particulier. Si on demande aux Anglois la raison de tous ces abus, ils répondront qu'ils sont inévitables dans un Pays de Liberté comme le leur. Il semble que ce soit la Liberté qui les empêche de rendre les Chemins sûrs & praticables, de paver la Ville de Londres, & d'y établir une bonne Police*. Avec ce grand mot on pallie tout, & l'on ne remédie à rien. Le Peuple ne connoît pas toujours ses véritables intérêts; il faut quelquefois le forcer d'être heureux. S'il est ici plus difficile de l'y contraindre qu'ailleurs, le tems & de sages mesures peuvent opérer ces changemens, que l'autorité fait tout d'un coup en d'autres Pays. On ne doit souffrir des abus dans

* La boue & l'infection de quelques endroits de la Ville, les incommodités & les accidens où l'on est partout exposé par le défaut du pavé & de l'entretien des rues, font tant à notre Nation aux yeux des Etrangers; ils sont fondés à nous croire un Peuple non-seulement sans Politesse, mais sans Gouvernement, une troupe de Barbares, une Colonie de Horreuxs,

Discours de Mylord Tyrconell à la Chambre des Communes,

214 L E T T R E S
un Gouvernement , qu'après avoir tenté
inutilement toutes les voyes possibles de
les réformer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXX.

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

MONSIEUR,

De New-Market, &c.

IL est difficile de bien connoître une Nation , si l'on ne se prête à sa façon de vivre ; ce n'est qu'en épousant en quelque sorte ses goûts , que l'étude de ses Mœurs peut devenir aussi agréable qu'utile. On partage souvent ces mêmes plaisirs que l'on ne vouloit connoître que comme des objets de spéculation. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui à New-market où j'ai suivi la nombreuse Compagnie que les Courses de Chevaux y attirent. Charles II. s'y amusoit tellement qu'il avoit coutume d'y faire tous les ans deux voyages d'un Mois chacun. Il y a d'autres Courses établies en différentes Provinces d'Angleterre ; mais celles-ci , les plus célèbres de toutes , sont un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger.

Ce que j'y trouve de plus étonnant ; ce sont les Parys considérables que l'on y fait. La bonne opinion qu'un Gentilhomme a d'un Cheval , lui coute souvent le revenu d'une année de ses Terres. Il en est parmi nous qui se ruinent en équipages ; l'Anglois donne autant à la folie sans donner autant à la vanité. Il se soucie peu de porter des habits brillans ou d'avoir une Table délicieuse , mais il ne craint pas de hazarder cent guinées sur un Cheval. Ici le *MORE-MONEY* , & les Gageures inconsidérées , c'est-à-dire l'appas du gain , sont aussi funestes à la jeunesse Angloise que l'envie de faire figure & le gout de la dépense peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec si peu de peine , ou de se ruiner avec si peu de plaisir , est commune à tous les Etats. En vingt occasions un Artisan risque sans répugnance le fruit de deux ans de travail. Tel Homme vous propose de parier dix Guinées contre une , à qui il ne reste rien s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une Nation tirent leur origine de ses Mœurs , la maniere ordinaire d'affirmer une chose en Anglois , est de dire : *dix contre un*
que

que cela est vray. Cette façon d'argumenter , si commune en Angleterre , est très-commode pour les riches gens ; on n'est pas toujours en état d'y répondre , & le triomphe de leur bourse leur paroît être de leur raison.

Une autre singularité ne m'a pas moins frappé aux Courses , c'est la joye folle & insensée du Peuple. Il la porte à un point d'yvresse dont il seroit difficile de vous donner d'idée. Lorsqu'un Cheval est vainqueur , s'il ne peut pas le complimenter lui-même , & décerner à l'animal victorieux les honneurs du Triomphe , il accueille du moins le Palefrenier qui l'a monté avec plus d'acclamations & de louanges , qu'il n'en donneroit peut-être à l'Homme qui auroit le mieux servi la Patrie. Le Peuple réellement fait plus de cas de ceux qui l'amusent que de ceux qui veillent à ses intérêts.

J'ai vû l'an passé , aux Courses d'une petite Ville , un Gentilhomme en disputer le prix contre un Cordonnier & le perdre : la Canaille couronna de Lauriers son Héros , & le conduisit ainsi par-tout en triomphe. Ce Manant est un gaillard très-dispos. Il passe six Mois de l'année à faire des Souliers , bien ou

mal , & les fix autres monté sur son Bucéphale il parcourt le Pays , se trouve à toutes les Courses , y entre en lice , & gagne tantôt quarante Guinées , tantôt un Cheval , tantôt une simple Selle ; car il n'est point de prix au-dessous de lui. Son Coursier favori l'a si bien servi qu'il est déjà en état de se passer de sa Profession , & il ne la continue que pour s'assurer pendant l'hyver une ressource d'amusement.

En France un jeune Homme de condition se pique peut-être un peu trop d'avoir bonne grace à la Danse. Il y en a tel parmi nous à qui il ne manque qu'une Juppe & des Cornettes pour en disputer le prix au Sexe. L'Anglois aime à briller à des exercices plus mâles. Si de jeunes François ont été quelquefois tentés de montrer leur habileté sur le Théâtre de l'Opéra , j'ai vû ici des Pairs du Royaume tout prêts d'entrer en lice dans les Courses Publiques.

Quoique la jeunesse la plus brillante de la Cour se trouve ici , cependant on n'y voit point de Femmes. New-market est trop loin de toutes les Villes ; ainsi on y passe tout le tems , excepté celui des Courses , à ce qu'on appelle des

amusemens innocens , c'est-à-dire à ruiner sa fortune au jeu , & sa santé par les débauches. Le gros jeu néanmoins commence à tomber ici depuis quelques années. Il s'y trouvoit auparavant des Aventuriers , c'est-à-dire de ces Marquis François & de ces Barons Allemans dont la Probité est aussi suspecte que la qualité , & des Anglois même de la première condition qui y témoignoiént un peu trop d'adresse pour ne pas détruire jusqu'à l'égalité des Jeux de hazard.

Les Femmes accourent à toutes les autres Courses avec autant d'ardeur & paroissent y prendre le même plaisir que les Hommes. On n'y voit pas moins de vilains Equipages que de beaux Chevaux. Tant que durent les Courses , il y a d'ordinaire dans les Villes un peu considérables une mauvaise troupe de Comédiens , pour le divertissement des Dames. Les Hommes s'amusent plus , selon leur goût , à la Taverne ou à l'Auberge. On a dans les autres Villes :

Le Bal & la Grand-bande , à sçavoir trois Musettes

Et parfois Fagottin & les Marionnettes.

On y a aussi des Assemblées , c'est-

à-dire , des endroits où l'on danse , car de dire qu'on s'y réjouit , ce seroit trop hazarder. C'est-là du moins que la Fille d'un riche Campagnard affiche publiquement qu'elle est à marier ; & que par fois un jeune Colonel fait d'un grave Juge de Paix l'objet du ridicule de sa petite Ville.

Après vous avoir parlé des Courses & du plaisir que les Anglois y prennent , il est juste de vous dire aussi quelque chose des Chevaux qui y remportent le prix. Les Anglois ont la plus grande attention d'en conserver la race ; & la Généalogie d'un bon Courfier est presque aussi connue que celle d'une Maison illustre. Ceux qui sont destinés à la Course ne servent point à d'autres usages : ils sont chers & coutent beaucoup à entretenir ; mais aussi on retire souvent avec usure l'intérêt de son argent. Ce Comte ou ce Baron dont le Cheval remporte un Prix , est par-là suffisamment dédommagé & de l'argent & des soins qu'il lui coûte. En France les Gens de Condition me paroissent moins avisés , ce n'est que par vanité qu'ils ont de beaux Chevaux dans leurs Ecuries ; il leur seroit honteux d'en faire trafic ,

l'Anglois connoît & consulte un peu mieux ses intérêts.

Un Cheval qui a une fois remporté le Prix à New-market, devient aussitôt un Animal célèbre par toute l'Angleterre ; son nom se trouve dans tous les Papiers, & bien-tôt est aussi connu que celui du meilleur Ecrivain du Siècle. On grave le Portrait de l'Animal victorieux. Tous les Gentilshommes de Campagne en tapissent leurs Cabinets, & je ne dis pas à la honte de cette Nation qui d'ailleurs est si sage & si judicieuse, mais à la honte de ceux qui l'achètent. Le Graveur débite plus aisément une Estampe de cette espece qu'il ne débiteroit le Portrait du Chevalier Newton. *La Bohémienne* de M. le Duc de Devonshire & *le Cartouche* de M. Morgan, dont je vous envoie les Portraits, sont aujourd'hui les plus célèbres Courriers qui soient en Angleterre.

Enfin, un Homme travaille actuellement à un Livre dont voici le Titre :
 » *HISTOIRE* de tous les Chevaux qui
 » ont remporté le prix aux Courses de
 » New-market, & autres Courses célè-
 » bres d'Angleterre, depuis leur éta-
 » blissement jusqu'à la présente année

∞ 1738. Avec la Généalogie des Che-
∞ vaux & leurs Portraits en taille-douce.
∞ On y a joint les noms des Palefreniers
∞ qui les ont montés & des Grands du
∞ Royaume à qui ils ont appartenu ; &
∞ pour l'instruction & la satisfaction du
∞ Lecteur , un compte aussi exact que
∞ l'on a pu , de toutes les Gageures con-
∞ sidérables qui ont été faites pour &
∞ contre chaque Cheval. 3. Volumes
∞ in-folio.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXXI.

A Monsieur DE BUFFONS.

De New-Market , &c.

MONSIEUR ,

Q Uoique dans les commencemens je me fois assez amusé à New-Market , la Vie que les Anglois y menent, me seroit fort à charge , si j'étois toujours obligé de la suivre ; mais comme mon Porte-Feuille me suit par-tout , je ne m'ennuye nulle part. Tandis que les uns perdent leur argent au Jeu , & que d'autres tâchent de noyer dans le Vin le regret de celui qu'ils ont perdu ; que quelques-uns plus déraisonnables encore investissent avec fureur contre une Fortune qui n'existe que dans leur idée , & se plaignent d'un mauvais sort , qui n'est que l'effet de leur imprudence ; dans le lieu le plus retiré de cette Auberge , je ris de la folie des uns & des autres.

Les Anglois se ruinent tous les jours aux Jeux de Hazard , dont ils font leur principale étude. Ils sont accoutumés à

calculer les Probabilités dans les événemens dépendans de la Politique & du Commerce , parce qu'ils se regardent comme ayant part aux affaires publiques. Ils calculent la probabilité de la Vie , & celle du retour des Vaisseaux. Ils ont des Annuités , des Actions , des Rentes tournantes & substituées , des Assurances & une infinité d'autres effets publics , dont la valeur dépend du hazard des événemens , & dont cependant ils savent faire une juste estimation. Ils portent cette habitude au calcul dans les Jeux , les Parys , & les Hazards de toute espece. Ils se piquent d'en entendre les principes , qui ne sont pas aussi simples qu'on pourroit se l'imaginer : ils nous ont donné des Regles pour connoître l'avantage & le desavantage du Joueur dans tous les cas.

L'esprit de combinaison , qui est nécessaire pour cette espece de Calcul , est plus commun chez les Anglois que chez leurs Voisins , parce que les premiers sont plus portés à la réflexion. La vivacité naturelle des François les empêche souvent de réfléchir assez sur ce qui les intéresse le plus. Il n'arrive que trop parmi nous , que le Hazard seul décide de

nos actions les plus importantes ; les Anglois qui pensent davantage , veulent soumettre le sort même à la décision de leurs Calculs : la liberté de penser qui regne en Angleterre , y entretient le gout pour les idées abstraites ; aussi le Jeu est plutôt chez eux une étude , qu'un amusement de Société. Cependant , ils jouent avec passion ; & ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'étant mieux instruits que les autres Peuples des Principes Mathématiques du Jeu , ils semblent en ignorer les conséquences Morales.

J'ai eu plusieurs conversations sur ce sujet avec le fameux M. De Moivre , le plus grand Calculateur de Probabilités qu'il y ait en Angleterre. Je ne pense pas qu'il ait jamais calculé les effets du Jeu par rapport à la Morale , chose cependant plus essentielle que la Théorie des Hazards.

Je me souviens bien , Monsieur , de vous avoir oui dire qu'on pourroit aisément démontrer , que le Jeu est par lui-même un Contrat vicieux & nuisible aux deux parties contractantes ; que la perte est nécessairement plus grande que le gain , en sorte que deux Joueurs qui hazardent chacun une partie

de leur bien , perdent tous deux par cette convention. Il seroit à souhaiter que cette Vérité , qui , au premier coup d'œil , paroît un paradoxe , fût connue de tous les Hommes. Vous rendriez un service considérable à la Société , si vous vouliez la développer , & en donner au Public la forte de Démonstration dont elle est susceptible.

Des recherches de cette nature sont infiniment plus utiles que les spéculations abstraites par lesquelles on combine les conditions d'un Jeu particulier. On nous a appris par des Calculs quel est l'avantage du Banquier au Pharaon : nous sçavons qu'à moins de vouloir être duppe , on ne doit pas jouer à ce Jeu ; ces connoissances peuvent nous sauver des appas du Jeu dans quelques cas particuliers. Mais il seroit d'une toute autre importance de faire voir démonstrativement , que dans tous les Jeux , dans ceux même où il y a égalité parfaite de risque & d'espérance , la perte ne laisse pas toujours d'être plus grande que le gain , & d'autant plus grande , que les Joueurs hazardent une partie plus considérable de leur bien.

L'argent en effet n'est point une quan-

tité Mathématique ; on ne doit pas l'estimer par sa masse : il faut en chercher la valeur dans les avantages qui en résultent. Tout Homme qui risque de perdre la moitié de son bien au Jeu , pour acquérir une pareille moitié de celui d'un autre , risque beaucoup plus qu'il ne croit. Il aura infiniment plus de désavantage s'il perd , qu'il n'aura d'avantage s'il gagne ; en sorte que sa situation , qui deviendra peut-être malheureuse par la perte de la moitié de son bien , ne fera pas de beaucoup meilleure par le gain de la pareille moitié de celui d'un autre. Dans tel cas un Homme risque son nécessaire , dont rien ne peut être l'équivalent , & ne peut acquérir que du superflu , dont le prix est toujours arbitraire.

Peu d'Hommes sont aussi capables que vous de faire au juste toutes ces évaluations Morales , & cependant réelles. Vous portez l'évidence jusques dans les vérités Métaphysiques.

Au reste , les grands Joueurs de ce Pays ci , qui d'ordinaire ne sont pas grands Géomètres , sont dans l'habitude de consulter sur les rapports des Hazards , ceux qui ont le plus de réputation

en ce genre. M. De Moyvre donne tous les jours de ces Consultations au Caffé de Slaughter , comme quelques Médecins en donnent sur des Maladies dans différens Caffés de Londres.

Les Joueurs de profession ont des Tables calculées de tous les coups différens du *More-Money*. Ceux qui ne les sçavent pas par cœur , les portent dans leurs poches. Il en est de même de la plupart des autres Jeux de hazard qui sont ici diversifiés à l'infini. Les Dez en Angleterre sont travaillés avec un soin & une exactitude , qu'il seroit mieux d'employer à quelque Ouvrage utile de Mécanique.

Enfin , les Mathématiciens Anglois se sont beaucoup occupés jusqu'ici des matières de Probabilité , & du Calcul des Jeux de hazard , c'est-à-dire des moyens de satisfaire la cupidité des Particuliers. Une gloire plus flatteuse & pour le Citoyen , & pour le Sçavant même , vous est réservée , puisqu'il est question du bien public , c'est de faire sentir par un Calcul d'une autre espece , & qui demande autant de finesse d'esprit , que d'étendue de lumiere , que le Jeu dans son principe même , pèche contre l'égalité

que souvent on y suppose , & que par conséquent dans tous les cas il est aussi defavantageux pour les Particuliers , que pernicieux à la Société.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



L E T T R E LXXXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E,

De Londres , &c,

MONSIEUR,

LES Spectacles sont, à proprement parler, l'École des Mœurs d'un Peuple; on y peut étudier ses Gouts & sa façon de penser, ses Vertus & ses Vices. Il est vrai que quelques Auteurs du Théâtre Anglois cherchent plus à flatter leur Nation qu'à la corriger. Tous n'ont pas le courage de faire parler la vérité sous le masque de la Plaisanterie. Quelques-uns d'eux n'ont pas rougi d'encenser certains Vices, plutôt que de les censurer dans leurs Compatriotes. Autant vous & votre Confrere M. Des Touches vous avez d'attention de faire régner dans vos Pièces la Politesse & les Mœurs, autant quelques Comédies nouvelles que j'ai vû jouer ici sont opposées au Gout & à la Morale.

C'est principalement au Théâtre que

la Liberté Angloise est dégénérée en Licence. La Personne du Ministre y a toujours été en but aux traits de la Satire * ; celle du Roi n'y est guère plus respectée. Je vois dans plusieurs Pièces qui y sont applaudies , le respect dû aux Souverains blessé , l'Autorité du Parlement avilie & dégradée , les Loix les plus sages tournées en ridicule , & la sainteté de la Religion même , violée à tout moment avec impunité. On a porté le Scandale jusqu'à introduire la Religion elle-même sur le Théâtre , pour l'exposer à la risée des Impies & des Libertins **. Qui croiroit que de pareils Spectacles eussent jamais pû être soufferts chez un Peuple civilisé & Chrétien !

Il étoit tems de mettre un Frein à une Licence qui pouvoit avoir les suites les plus funestes. Les gens sages de la Nation condamnoient cet abus sans oser le réprimer ; ils le regardoient comme le triste , mais nécessaire effet d'une bonne cause. Nous ne devons , disoient-ils , la conservation de nos libertés , qu'au droit

* Une des Pièces les plus remarquables en ce genre , est le célèbre *Opéra des Gueux* , qui a eu tant de succès en 1728.

** Voyez la Pièce intitulée *Pasquin*.

qu'a tout Anglois de publier ce qu'il pense , & de nos Loix & du Parlement même. Un Ministre a un moyen sûr de ne pas craindre la Satire , c'est de n'y pas donner lieu : s'il la mérite , la moindre peine doit être de la souffrir. La Majesté Royale ne peut être blessée , tant qu'on n'attaque pas directement la Personne du Souverain ; s'il ne respecte pas l'autorité des Loix , peut-il se plaindre que la sienne ne soit pas respectée ? La Liberté du Théâtre est une suite de celle de la Nation. On ne peut toucher à l'une sans ébranler l'autre. Restreindre le droit que nous avons de dire tout , c'est augmenter les facilités qu'a le Ministre de tout ofer. Ainsi ce Privilège ne leur paroïsoit pas moins essentiel & pas moins sacré que ceux que *la Grande Charte* * accorde au Peuple.

Cependant , les Auteurs du Théâtre , pour avoir trop abusé de cette Liberté , viennent de la perdre. Le Parlement qu'ils ont révolté par la témérité scandaleuse de leurs Satires , n'a pû refuser

* La Grande Charte est la Base des Loix & des Libertés de l'Angleterre ; elle a été accordée au Peuple par Henri III. dans la neuvième année de son Regne.

au Roi un Acte qui les réprimât. Spectacles plus permis aujourd'hui en Ang^{le} peu près représenter sur quelque Thé^{âtre} la Foire. soit, aucune Pièce, qu'elle : chez nous, prouvée par le Grand Char^{net} qui sont là donc les Anglois à c^{on}gens de Loi, si même pied que nous. : ce nom à ces

Cet Acte excita un^{es}, qui sont plu-
sel dans la Nation. C^{on} Chicane, que les
vertement dans l'^{us}justice A Paris, les
Tous les Caffés de^e ne sont guères com-
rent comme d'une^x en qui l'âge peut ex-
festement contrair^r, ou de quelques Créa-
ple Anglois. L'^p pour servir la basse ja-
tacles ouvrent. eurs; ici elles sont le fruit
Garden, début^{ons} de tout un Corps fort
nouvelles, appⁿ n'est pas moins redouta-
bellan : une fo^{ministre} en place, que pour
j'étois du nom^{du Théâtre}.

meilleure. Piéc^{iens} ne se rebuterent point,
jour-là n'auroit^s après ils afficherent une
folu de la dam^{auté}. Même concours de
l'on s'exprime ic^{at-Garden}, même curiosi-
étois au moins fûr si l'on

* La premiere Rep^{ri} pas la Pièce affichée,
interrompue presque au Parterre quelque Sce-
présence d'une nomb^{re}
bale de gens qui avoi^t
les premiers fruits de cre avant que la Pièce
l'on avoit cru nécessaire Spectateurs annon-
tre, THE NEST OF PLA^{ce}.

qu'a touz foible aux Anglois. Ils disent
 pense, & ne Pièce, *damner* un Auteur,
 même. Un vrai que leur mot n'est point
 ne pas craindre exprimer la maniere dont
 pas donner lieu à une chose qui leur déplaît.
 dre peine doit éces en question furent
 Majesté Royale pitoiement. On ne
 tant qu'on n'attaque chassa les Acteurs
 Personne du Souv^t heureux pour l'Au-
 pecte pas l'autorité entre les mains de
 se plaindre que la si-
 pectée? La Liberté d'connoissez pas les
 suite de celle de la Nat-ci, vous ne de-
 toucher à l'une sans ébranqui étoient les
 traindre le droit que nous-mêmes. Peut-être
 tout, c'est augmenter le nombre des Ecoliers,
 le Ministre de tout oser. & de la lie du
 lége ne leur paroissoit pas, c'étoient des
 tiel & pas moins sacré qu'un fort grave &
Grande Charte * accordés en un mot.

Cependant, les Auteurs moins ho-
 pour avoir trop abusé de nous crainent qu'en
 viennent de la perdre à part des Col-
 qu'ils ont révolté par l'infiniment les
 daleuse de leurs Satires s'entretiennent
 d'indépendan-

* La Grande Charte ou le *Magnacarta* des Lib-
 des Libertés de l'Angleterre
 au Peuple par Henri II. *accoln'-s-inn, Gray's-inn*
 née de son Regne.

les. Ces Messieurs, dans les Spectacles de Londres, se comportent à peu près comme nos Pages à celui de la Foire. Chaque Pays a ses Mœurs : chez nous, ce sont les gens à Plumets qui sont bruyans ; ici ce sont les gens de Loi, si pourtant on doit donner ce nom à ces prétendus Jurisconsultes, qui sont plutôt les Organes de la Chicane, que les Interpretes de la Justice. A Paris, les Cabales du Parterre ne sont guères composées que de ceux en qui l'âge peut excuser l'étourderie, ou de quelques Créatures assez viles pour servir la basse jalousie des Auteurs ; ici elles sont le fruit des Délibérations de tout un Corps fort grave, & qui n'est pas moins redoutable pour le Ministre en place, que pour les Ecrivains du Théâtre.

Les Comédiens ne se rebuterent point, & peu de tems après ils affichèrent une seconde Nouveauté. Même concours de Peuple à *Covent-Garden*, même curiosité m'y attire. J'étois au moins sûr si l'on n'y représentoit pas la Pièce affichée, d'y voir jouer au Parterre quelque Scene extraordinaire.

Une demi-heure avant que la Pièce dût commencer, les Spectateurs annon-

cerent leurs dispositions , par des sifflets & des hurlemens épouvantables. Jamais peut-être aux Amphithéâtres de Rome , on n'entendit des mugiffemens plus terribles. Ce n'est que par les yeux qu'on pouvoit s'assurer que le Spectacle étoit composé d'Etres qui se croyoient raisonnables. L'Auteur qui avoit prévu cette furie du Parterre , avoit songé à s'en garantir. Il connoissoit ses Spectateurs , & pour les appaiser , il avoit eu l'adresse de doubler dans son Prologue la dose d'encens qu'on a coutume de leur donner pour repâître leur vanité. C'est ici un Tribut établi , & dont il n'est permis à aucun Auteur de se dispenser. La Sage précaution de l'Auteur lui reussit ; ces gens si redoutables se calmerent : le charme de la Louange , plus fort que celui de la Musique , leur fit perdre toute leur férocité.

Vous voyez , Monsieur , que le Parterre est le même dans tous les Pays ; par-tout il aime qu'on le loue , c'est-à-dire qu'on le flatte. Pour peu qu'on ait l'Art de préparer la louange , il la saisit avec avidité : c'est un Breuvage qui le charme & l'enivre aisément. Chacun croit mériter en particulier les éloges.

que l'on donne au général ; l'illusion opère ; on ne les applaudit que parce qu'on en est flatté. Pour n'avoir point à rougir d'y être sensible , on s'autorise de l'exemple de la Multitude , & c'est peut-être la seule occasion où personne ne se croie obligé d'être modeste.

L'Auteur ayant commencé d'apri-voiser par la Louange ce Public si féroce , acheva de gagner sa bienveillance , par la première Scene de sa Pièce. On vit paroître deux Acteurs , dont l'un étoit vêtu à l'Angloise , & d'une façon modeste ; l'autre au contraire avoit des fourcils fort noirs , un Ruban d'une aulne sous le menton , une Perruque en Bourse , poudrée outre-mesure , & le nez tout barbouillé de Tabac , &c. Quel Anglois à ce Portrait ridicule pouvoit méconnoître un François ! Le Peuple grossier de Londres , croit que nous sommes tous ainsi faits , & ajoute volontiers à nos ridicules tous ceux qu'il plaît à leurs Auteurs de nous donner. Mais lorsqu'il se trouva que ce Personnage ainsi vêtu , & dont l'habit étoit galonné sur toutes les Tailles , n'étoit qu'un Cuisinier , les Spectateurs furent aussi charmés que surpris. L'Auteur avoit eu soin de mettre

en sa bouche toutes les impertinences qu'il avoit pû imaginer, celles de sa Pièce lui furent pardonnées à ce prix, & dès l'instant le succès en fut décidé. Il y fit une longue Critique de nos Mœurs, de nos Usages, & sur-tout, de notre Cuisine: Il vanta l'excellence & les vertus du Bœuf d'Angleterre, & soutint que c'étoit aux qualités du Jus dont il est rempli, que les Anglois doivent ce Courage & cette Solidité d'esprit, qui les élèvent au-dessus de toutes les autres Nations de l'Europe. Il donna la préférence au noble & antique Pouding, sur les Ragouts les plus fins qu'ayent jamais inventé les plus grands Génies que la France ait produits. Tous ces traits ingénieux furent suivis de battemens de mains universels.

Le Parterre, en faveur du mal qui fut dit des François dans cette Pièce, oublia qu'il étoit venu pour la *damner*, & maintenir l'ancienne Liberté du Théâtre. Il se réconcilia avec les Comédiens & avec la Cour même, & se dédommagea ainsi d'être privé du plaisir de rire au Théâtre, des Satires contre le Ministère, par celui d'y entendre la Critique de notre Nation qu'on lui avoit laissée. La Liberté des

Auteurs cessa de paroître trop reſtrainte, puis-que la Cour ne les empêchoit pas de dire du mal des François.

Tout intraitable que paroît le Public ; en ce Pays-ci même qui le ſçait prendre par ſon foible , en vient aiſément à bout. Voilà la Liberté du Théâtre réduite à de juſtes bornes , ſans que le Parlement Anglois ait fait depuis aucun effort pour s'oppoſer à ce nouveau Réglement. La Loi s'exécute ſans le moindre trouble. Toutes les Pièces qui ont ſuivi , ont été écoutées tranquillement , & ont eu le ſort heureux ou malheureux qu'elles devoient avoir. Il n'y a plus qu'un pas à faire à préſent pour toucher à la Liberté de l'Impreſſion , que les Anglois ont ſi fort à cœur ; & dont ils n'abusent pas moins. Sous Charles II. elle fut reſtrainte par Acte du Parlement. Le Roi Guillaume qui ne pouvoit monter au Trône qu'en compoſant avec ceux qui n'étoient pas nés ſes ſujets , la rétablit dans toute ſon étendue. Depuis , il n'a pas été poſſible à la Cour d'y porter atteinte : ſi pourtant quelque Miniſtre oſe un jour l'entreprendre ; je crois que le moyen le plus ſûr d'y réuſſir , eſt de commencer par déclarer qu'on ne prétend en au-

cune façon troubler les Auteurs Anglois de la possession immémoriale où ils sont de dire du mal des François.

A l'égard des Spectacles , c'est peut-être trop tard que le Gouvernement Anglois s'est apperçu de l'influence nécessaire qu'ils ont sur les Mœurs du Peuple, soit pour la Politique, soit pour la Morale , soit pour la Religion : il est toujours difficile de déraciner des esprits les germes de corruption dont ils ont été une fois empoisonnés. Le Théâtre est un amusement devenu nécessaire dans tous les Pays policés. Il sert aux uns de délassement , les autres entièrement inoccupés , en ont besoin pour remplir les vuides de leur vie. Chacun n'y cherche que son plaisir particulier , mais il est de la sagesse de tout Gouvernement , de faire que ce plaisir tourne à l'avantage de la Société en général. La Politique peut tirer plus de parti des Spectacles que l'on ne pense ; celle des Grecs à cet égard est remarquable : la plûpart de leurs Tragédies ont été dictées par l'esprit Républicain , & ne respirent que la haine de la Royauté. En quelque État que ce soit , on devroit se servir du Théâtre , comme d'une voie pour inspirer au Peuple les

Mœurs

Mœurs & les Sentimens dont il a besoin pour son propre bonheur. Il est des avantages dont il jouit sans en connoître le prix : souvent il n'en regrette d'autres dont il est privé, que faute d'être instruit des inconvéniens qui y sont attachés.

Quand je quitte, dit un Ancien, le commerce des hommes, j'en reviens plus avare, plus ambitieux, plus corrompu, &c. il m'arrive tout le contraire quand j'ai assisté à la représentation d'une Tragédie de Corneille, j'en sors plus vertueux. Puisqu'il est vrai qu'il n'y a point d'effet sans cause, n'en doit-on pas conclure qu'il n'y a rien d'indifférent. La Sensation dont un homme aura été affecté à un Spectacle, contribuera toujours pour quelque chose à sa façon de penser. Nos actions les plus importantes, peuvent dépendre de certaines impressions que nous avons reçues sans en prévoir les conséquences; celles du moment présent ne sont quelquefois si vives, que par la relation qu'elles ont avec les premières qui nous ont frappé. Il est dans notre Vie, comme dans la Nature, un enchaînement par lequel tout se tient, tout est effet ou cause. Les gens du Peuple sont

sagement , quand ils menent de bonne heure leurs Enfans voir un Scélérat expier la peine dûe à ses Crimes.

Il n'est que trop vrai que les hommes sont Enfans toute leur vie : il est plus aisé de les éclairer sur leurs véritables intérêts par le sentiment , que par le raisonnement même. On ne persuade que le petit nombre , quand on parle à l'esprit ; quand on parle au cœur , tous se laissent émouvoir.

Ne doutons pas que le Théâtre ne puisse contribuer plus ou moins à rendre un peuple humain ou féroce , brave ou efféminé. Le Spectacle continuel des foiblesses de l'Amour , ne peut qu'amolir le cœur. Il occupe trop souvent le premier rang dans nos Tragédies. Elles ne sont pas faites pour être des leçons de Politique , mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent à tous égards une Ecole de Citoyens vertueux. Quel service ne rendroient pas à la Société, quelle gloire n'acqueroient pas des Auteurs qui feroient toujours un usage si digne de leurs Talens ! Les Romains , le Peuple le plus sage de la Terre , avoient placé le Temple de la Renommée derriere le Temple de la Vertu ,

pour montrer qu'il falloit passer par celui-ci pour arriver à l'autre. L'intérêt public est le seul dispensateur de la véritable gloire. Du moins il est sûr que la réputation la plus flatteuse est celle qui est fondée sur un mérite utile au bonheur de ses Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXXXIII.

*A Monsieur DE MAUPERTUIS;
de l'Academie Royale des
Sciences , &c.*

De Londres , &c.

MONSIEUR,

J'AI regret de ne pouvoir donner à mes expressions toute la vivacité de mes sentimens , pour vous rendre des graces dignes du présent que vous m'avez fait , pour vous prouver combien je suis flatté d'avoir reçu ce témoignage d'amitié d'un homme qui jouit par toute l'Europe de la plus haute estime. Je sens que les remercimens que je pourrois vous faire de votre Livre , ne valent pas ce que j'ai à vous en dire ; ils ne peuvent avoir rien d'aussi flatteur pour vous que l'Approbation de toute l'Angleterre dont je puis vous rendre témoignage.

Les Anglois attendoient votre Ouvrage sur la Figure de la Terre avec impatience , ils l'ont reçu avec acclamation :

ils ont également loué & le courage qui vous a fait entreprendre des Expériences aussi pénibles qu'importantes , & le génie qui vous a fait imaginer les voyes les plus simples & les plus sûres pour y réussir. Quelques contradictions que vous éprouviez aujourd'hui en France, n'en craignez rien , Monsieur , elles ne peuvent pas durer , & je ne doute pas que toute l'Europe sçavante ne s'accorde bientôt à porter le même jugement que les Anglois de la justesse des mesures que vous avez prises. La question que vous venez de décider sur la Figure de la Terre , est , selon eux , tellement liée à celle de l'Attraction , qu'ils prétendent que vous les avez par-là jugées toutes deux en même tems , & c'est peut-être la plus grande gloire où un Philosophe de nos jours pouvoit aspirer ; ce n'est pas comme Anglois , mais comme homme d'un Ordre supérieur , que Newton ne pouvoit être jugé que par ses Pairs.

Les Géomètres de ce Pays ci regardent votre Ouvrage comme la confirmation de l'Evangile de leur Apôtre , & vous , Monsieur , comme l'heureux Mortel que le Ciel avoit destiné à démontrer par l'expérience, les vérités que Newton

a découvertes par son calcul. Ils espèrent qu'on ne pourra plus lui refuser nulle part le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Vous connoissez le zèle qu'ont les Anglois pour la réputation de ce grand homme ; c'est son nom autant que son système qu'ils aiment à répandre , c'est-à-dire , la gloire de leur Nation autant que les lumieres de sa Philosophie.

On ne peut trop les louer de placer à côté l'un de l'autre & le Guerrier qui a versé son sang pour la Patrie , & le Philosophe qui a consacré ses veilles à l'instruction du Genre Humain. A l'Abbaye de Westminster vous avez dû voir avec plaisir le Mausolée du Chevalier Newton à côté de celui du Général Stanhope ; vous sçavez que tous deux ont été construits aux frais de la Nation. Mais quelques Critiques ont blâmé le ton trop emphatique de l'Epitaphe de Newton : *GRATULENTUR SIBI MORTALES , TALE AC TANTUM EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS.* Ces mots , à ce qu'ils prétendent , sont trop fastueux , & peut-être qu'en effet on auroit pû dire la même chose dans un style plus simple. Au reste l'emphase de cette inscription ne fait qu'exprimer littérale-

ment ce que les Anglois pensent de ce Philosophe. On leur a souvent reproché d'être enthousiastes sur les Hommes illustres de leur Nation , mais ils n'en ont aucun sur lequel ils le soient autant. Peut-être même ne font-ils pas tout le cas qu'ils devroient faire du Chancelier Bacon , c'est-à-dire , du Pere de la Métaphysique & du Philosophe , à qui l'on doit en partie les plus heureuses découvertes de ceux qui lui ont succédé , en un mot de celui qui a préparé les voyes à Descartes & à Newton.

Le Comte de Shaftesbury a donné un excellent Traité sur l'Enthousiasme , j'ai regret qu'il n'y ait parlé que de celui de Religion ; la Philosophie elle-même a ses Enthousiastes , ou plutôt les hommes sont si déraisonnables qu'ils s'enthousiasment sur tout. Il semble que pour eux la raison soit un état forcé , il y en a peu qui puissent s'y tenir. L'opposition que vous avez éprouvée ne vous a que trop appris que l'esprit de parti qui lui est si contraire , ne regne pas moins en fait de Sciences qu'en fait de Religion.

Avec quelle fureur les Partisans d'Aristote ne se sont-ils pas déchaînés contre ceux de Descartes ? La dispute sur le

mérite des Auteurs Anciens & Modernes n'a-t-elle pas produit un véritable Schisme Littéraire ? Combien de choses n'a-t-elle pas fait faire de part & d'autre contre la bonne foi ? Combien de haines n'a-t-elle pas engendrées ? Cette forte d'Enthousiasme est la fièvre de l'esprit & la honte de la raison : il n'est pas même nécessaire pour l'exciter , que l'objet en soit important : deux Sonnets sujets aussi frivoles qu'ingénieux , ont autrefois partagé tout Paris. Ils furent critiqués réciproquement par des esprits échauffés , & qui se firent une guerre ridicule par le sérieux qu'ils y mirent. La dispute des Vers & de la Prose n'a-t-elle pas été traitée depuis peu avec la même animosité ? Et pour venir à ce qui vous regarde , aujourd'hui même l'Attraction & les Tourbillons ne font-ils pas deux Partis à l'Académie des Sciences , qui ne sont pas moins divisés de cœur que d'esprit ? Combien de gens ne vous y sont opposés que parce que vous avez adopté un système que vous avez cru le meilleur. Voilà les hommes , & les Sçavans sont hommes comme les autres. Si parmi les Anglois la plûpart ne soutiennent la Philosophie de Newton avec tant

de chaleur que parce qu'il étoit leur Compatriote ; il n'est que trop vrai que beaucoup de François ne la rejettent que parce qu'il étoit Anglois. Ceux qui n'entendent pas son système , ne se permettent - ils pas d'en faire des plaisanteries qui font souvent autant de tort à leur esprit qu'à leurs connoissances ? Que l'Enthousiasme de Pays rend quelquefois les hommes ridicules ! Anglois , Italien , François , qu'importe qui nous éclaire , pourvu qu'on nous conduise au Sanctuaire de la vérité !

Il y a , si je ne me trompe , deux fortes d'Enthousiasmes , l'un qui est cause de toutes les belles choses qui se font , & sans lequel on n'acquiert pas une grande réputation. Heureux qui comme vous , Monsieur , se sent emporté par celui-là ! l'autre est celui qui naît de l'estime que nous faisons de ces mêmes choses , & de l'admiration que nous avons pour ceux qui en sont les auteurs. Les hommes portent souvent cette seconde espèce d'enthousiasme à un point qui fait tort à leur jugement ; ou plutôt comme le premier est la marque du génie , celui-ci est communément la preuve d'un petit esprit.

On doit combler d'éloges l'heureux Enthouſiaſme qui a produit un Poëme tel que *le Paradis perdu* ; mais peut-on ne pas condamner en même tems celui d'un Lecteur qui ſe paſſionnera pour cet Ouvrage au point de n'en pas voir les défauts : c'eſt ainſi que la plûpart des hommes en eſtimant trop une certaine ſcience ou un certain art , deviennent inſenſibles aux plus belles choſes des autres genres. On a ſouvent reproché avec juſtice aux gens hériffés de Grec & de Latin , de ne pas faire aſſez de cas des Productions ingénieufes de notre Siècle. Il eſt peu d'Antiquaires qui voyent autre choſe dans une Statue ou dans un Bas-relief que leur ancienneté. Madame Dacier avoit lû ſoixante & dix fois les Comédies d'Ariſtophane , & ne croyoit pas qu'en bonne Morale il fût permis de faire des Opéras.

Quoi de plus ridicule que ces goûts excluſifs , ſi communs néanmoins en faveur d'une telle Science , d'un tel Auteur , d'un tel Spectacle , ou d'un tel genre de Curioſité : car non-ſeulement il entre de l'Enthouſiaſme dans les choſes les plus indifférentes , mais c'eſt d'ordinaire ſur les objets de nos amusemens

que nous le portons le plus loin.

L'Amateur de Tableaux rit du Fleuriste ; & celui qui aime les Coquilles , se moque du Curieux en Porcelaines. L'esprit accoutumé à la belle simplicité de la Musique Françoisé , trouve ridicule l'heureuse variété de la Musique Italienne ; le Partisan de celle-ci prétend qu'il n'y a pas même de chant dans la nôtre , & ainsi chacun à son tour condamne sans aucun ménagement le gout ou le sentiment opposé au sien. Ainsi tel qui va assiduellement à la Comédie , blâme celui qui est tous les jours à l'Opéra ; tel autre qui ne veut que rire au Spectacle, soutient qu'on ne peut pas avoir du plaisir à y pleurer. Le Philosophe sérieux , & pour qui le rire est un besoin , prend le parti du Comique , & veut que la Tragédie ne soit faite que pour les Femmes & les Écoliers. Je n'ai vû aucun Partisan de la Le Couvreur rendre justice à la Duclos. Ceux de Mademoiselle Pelissier n'ont pas été plus équitables à l'égard de cette divine Le Maure , qui est aujourd'hui le soutien de l'Opéra , & l'objet de l'admiration du Public. Londres s'est vu de même partagé sur le mérite de la Faustina & de la Cuzzoni , toutes deux

Chanteuses excellentes, & toutes deux réciproquement trouvées misérables par des gens qui dans leur plaisir portent ce gout exclusif. Les Adorateurs passionnés des graces de Mademoiselle Sallé, sont absolument insensibles aux charmes de la Danse de Mademoiselle Camargo. Les vieux Partisans de Lully ne rendent pas justice à Rameau ; ceux de Rameau pour le venger des premiers, abaissent trop le mérite du Pere de la Musique Françoisé, & ne songent pas que parmi ceux qui sont venus après lui, & qui sans lui peut-être ne se seroient pas tant élevés, peu l'ont égalé, & aucun ne l'a surpassé. Enfin les admirateurs de Corneille ne peuvent souffrir qu'on lui compare Racine ; & j'ai vu bien des gens idolâtres de Racine, n'estimer pas assez le génie du seul de nos Poètes à qui l'on ait donné le nom de Grand. Au lieu de rendre justice aux uns & aux autres dans la partie où chacun d'eux a excellé, on donne tout à l'un, & l'on refuse tout à l'autre. Au lieu d'admettre tous les gouts on n'admet que le sien, & ainsi chacun veut soumettre les autres à sa façon de penser ou de sentir, & prend son opinion ou ses caprices pour la raison même.

De-là cette chaleur de conversation qui annonce plus d'entêtement pour son opinion que de zèle pour la vérité. Exagération , mauvaise foi ; l'on se permet tout pour soutenir son avis. Deux personnes qui disputent tranquillement tête à tête sur une matiere , ne sont plus les mêmes au moment qu'il se trouve un tiers , quel qu'il soit , pour les juger. Dès-lors au lieu de se contenter d'exposer & de soutenir son opinion , on ne songe plus qu'à tourner en ridicule celle de son Adversaire : on aime mieux fermer les yeux à la vérité que de souffrir qu'un autre ait l'avantage de nous éclairer. A mesure qu'il y aura plus de témoins , les voix deviendront plus aigres , la conversation plus vive , je veux dire plus déraisonnable ; & il y aura dans les reparties plus d'animosité , & dans la dispute plus de mauvaise foi. Que de mauvais tours notre vanité nous joue ! Et que nous aurions souvent honte de nous-mêmes si nous songions combien elle nous rend petits aux yeux des autres !

Mais que dirons-nous de ceux qui s'enthousiasment pour ou contre toute une Nation ? Par exemple , il me paroît que

les Anglois ont toujours montré autant de prévention contre la nôtre , que depuis peu nous en témoignons en leur faveur. Il se trouve à la vérité parmi eux quelques gens à la Cour accusés d'être trop François , comme il en est plusieurs parmi nous convaincus d'une Antipathie pour les Anglois , qui fait tort à leur raison. Mais en général ces fiers Insulaires ne s'appliquent pas moins à nous donner des ridicules , que nous nous empressons à faire leurs Eloges. Ils exagèrent nos vices comme nous exagérons leurs vertus. Moliere & nos bons Auteurs Comiques ne se sont appliqués qu'à peindre les défauts de l'humanité en général , ou de leur Nation en particulier. Ceux du Théâtre Anglois aiment mieux faire rire leurs Spectateurs à nos dépens qu'aux leurs.

Quoi de plus ridicule que ces haines & que ces Préventions Nationales , en un mot que les Enthousiasmes de toutes especes ! En vérité les hommes sont bien déraisonnables. Il y a trop de vanité à voir d'un œil de pitié toutes leurs folies ; mais pour peu qu'on soit Philosophe , il est bien difficile de s'empêcher d'en rire.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,
Votre très-humble , &c.

LETTRE LXXXIV.

*A Monsieur l'Abbé L. A. H. * **

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LORSQUE l'on vit en Angleterre , on y devient Politique fans s'en appercevoir , vous en avez fait l'expérience , & tout livré qu'est votre ami M. D * * à des occupations d'un autre genre , il connoît le Gouvernement Anglois comme s'il n'avoit étudié autre chose. Partout où l'on se trouve , vous le sçavez , on entend parler des affaires de la Nation ; si comme Étranger on se défend d'y prendre part ; comme Homme , on est affecté de tout ce qui intéresse l'Humanité. Le Philosophe ne s'en tient pas-là : son esprit ému par de si grands objets se fait un plaisir de les considérer de plus près , il examine les rapports des loix & des Mœurs , du naturel des Peuples & de la forme de leur Gouvernement.

Il calcule par les Regles de la Politique ce que l'on peut espérer des passions des différens Particuliers pour l'avantage commun. Il pese dans la Balance de la Morale ce que l'on doit laisser aux Hommes de liberté , ou leur imposer de contrainte pour les rendre plus vertueux ; c'est-à-dire plus heureux. Dans les abus d'un Gouvernement , il recherche les vices de sa constitution ; dans l'inexécution des Loix , il reconnoît leur insuffisance.

Votre Ami M. D * * est un Philosophe de cette espèce , il y a deux Mois que nous nous trouvâmes à Londres chez un des Chefs les plus considérables du Parti opposé à la Cour dans la Chambre des Communes , c'est M. le Chevalier W * * vous sçavez que cet Anglois n'est pas moins jaloux de la gloire de sa Nation que zélé Défenseur de ses libertés. La Nouvelle du jour déterminait le sujet de la conversation dont je me contentai d'être le témoin : c'est le Rolle que joue le plus souvent dans le monde celui qui ne le voit que pour s'instruire.

La Ville de L * * venoit de nommer pour l'un de ses Députés un jeune Homme à qui le moindre défaut que l'on eût
à

à reprocher , est le manque d'expérience que l'âge seul peut donner. L'Entretien roula tout entier sur le peu d'attention que les Anglois apportent dans le choix de ceux qu'ils chargent de veiller à leurs Libertés. Je vais vous le rapporter aussi fidèlement qu'il me sera possible ; peut-être vous fera-t'il plaisir par la connoissance que vous avez de la matiere , & l'intérêt que vous prenez à l'un des Interlocuteurs. Il en résulte , si je ne me trompe , que le crédit du Ministre n'est si puissant à la Chambre des Communes , que parce que les Loix n'ont pas pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'influence qu'il a sur les Elections , & lui ôter les moyens de corrompre les suffrages.

Monsieur , dit votre Ami , au sujet de ces défauts du Gouvernement Anglois , à M. le Chevalier W * * qui cherchoit à les pallier , il nous paroît étonnant que vous receviez dans un Corps aussi respectable que le vôtre , que vous fassiez asseoir parmi vos Sages , que vous confiez les intérêts d'une Province , en un mot , que vous éleviez au rang de Législateur , un homme qui par sa jeunesse manque d'expérience dans les Affaires ,

& qui souvent par son esprit n'est pas capable d'en acquérir. Quel service peut rendre à sa Patrie un Député tel que celui que la Ville de L * * vient de choisir !

Rapportez-vous-en à nous , répondit le Chevalier W * * avec ce flegme particulier à ceux de sa Nation : Vous ne connoissez pas aussi-bien que nous tout le mérite de celui dont vous parlez ; mais en eût-il aussi peu que ses concurrens ont voulu le faire croire , il nous seroit encore aussi utile qu'un autre qui auroit plus de facultés naturelles ou plus de lumieres acquises. C'est un Homme dont nous sommes sûrs ; le Parti qui l'a choisi disposera toujours de sa voix. Il ne nous en faut pas d'avantage. Nous sommes le Conseil du Souverain & le Sénat de la Nation : Pour donner à un Acte la force de Loi , les suffrages se comptent & ne se pésent pas.

Il y auroit de la témérité , reprit M. D * * à un Etranger de condamner ce que font des Sages tels que vous , mais il lui doit être permis de chercher à s'instruire. Je suis surpris que vos usages autorisent ce qui paroît contraire à la Raison , & ce que l'exacte pro-

bité ne permet pas peut-être. Je vous demande si un Honnête-homme peut promettre de voir toujours par les yeux d'autrui , & si vous pouvez raisonnablement faire choix d'un homme qui n'est pas en état de voir par lui-même , d'un homme quelquefois à peine capable de penser.

Il n'est pas nécessaire qu'il pense , interrompit le Chevalier W ** qui sentit toute la force de l'Objection , il y a dans la Chambre une douzaine de Têtes qui pensent pour toutes les autres , & il en est ainsi de toutes les Compagnies. Quelques Chefs y décident les affaires. La Multitude est toujours Moutoniere. La nécessité oblige le plus grand nombre à ce qu'ils devroient faire par sagesse. Faute de lumiere ils prennent des Guides pour se conduire. Si je ne craignois de passer pour vain à vos yeux , je vous dirois qu'il y a plus de soixante Membres qui me font l'honneur de me regarder comme leur Chef , & de se régler uniquement sur mon avis.

La Réplique fut assaisonnée d'un compliment. On ne peut que les louer , lui dit M. D ** si c'est par discernement qu'ils ont adopté votre façon de penser :

il est heureux pour la Nation que ceux qui sont animés du zèle du bien Public donnent le ton aux autres. Mais ne sentez-vous pas l'inconvénient qui en résulteroit dans le cas où des Aveugles suivroient un Guide moins éclairé ? D'ailleurs celui qui a le bonheur d'épouser par hasard le Parti le plus sage , n'est pas aussi utile à sa Patrie que celui qui comme vous a le talent de le faire connoître aux autres. Il vous donnera sa voix , à la bonne heure ; mais celui qui auroit plus de lumière & d'expérience , & qui sçauroit défendre la cause qu'il embrasse , pourroit à votre exemple entraîner une multitude de suffrages par le sien. Vous êtes allarmés de ce que les Partisans de la Cour sont toujours les plus forts dans le Parlement , & de ce que cette supériorité y fait passer continuellement des Actes que vous croyez contraires aux intérêts du Peuple : c'est peut-être parce qu'une douzaine de Têtes y disposent de tout , & que les autres ne font que suivre machinalement l'impression qu'on leur donne.

Le Chevalier W * * prétendit que dans l'un & dans l'autre Parti , la Décision ne dépendant que des Chefs , la

compensation de ceux qui ne pouvoient faire autorité que par leur nombre , établissoit à cet égard une sorte d'égalité.

Votre Ami revint à la charge & se servit avec avantage des armes que pouvoient lui fournir & la connoissance des Hommes en général & celle des Anglois en particulier. J'ai , Monsieur , continua-t'il un si grand respect pour vous , que je ne combats votre Avis qu'avec peine , aussi n'est-ce pas pour vous contredire que je vous réplique , ce n'est que pour vous prier d'éclaircir tous mes doutes. Est-il bien vrai que la chose soit aussi égale qu'elle le paroît d'abord ? Ceux du Parti opposé au vôtre sont toujours de même avis ; c'est-à-dire de celui du Ministre. De votre côté vous n'êtes pas aussi unanimes. Les différentes opinions de vos Chefs tournent toutes à son avantage. Les Membres dévoués à la Cour , qui sont à peu près du mérite de celui qui a donné lieu à notre conversation , ne sont-ils pas d'une ressource plus sûre pour celui qui en dispose ? Si les Ames élevées sont ambitieuses , les ames communes sont intéressées. La Cour a pour retenir dans son Parti ceux qui le soutiennent , des Dignités & des

Titres à promettre , des Emplois & des Pensions à donner: Vous ne le sçavez que trop , puisque vous vous en plaignez si souvent. * Dans votre Parti vous n'avez rien , Monsieur , qui puisse engager ceux qui l'ont embrassé à vous être fidèles : pour les en détacher le Ministre leur présente incessamment des appas auxquels l'Amour-propre & la Cupidité ne résistent pas long-tems , ceux des Richesses & des Grandeurs.

L'Honneur & l'amour de la Patrie , repartit le Chevalier W * * avec une sorte de vivacité , font de notre côté ce que l'Ambition & l'Intérêt font du côté de la Cour.

Ils le devroient faire , ils ne le font pas , poursuivit son Antagoniste ; ces jours-ci , même dans la Chambre des Pairs , le Duc de * * sur lequel vous

** Lorsque l'on publia la Liste des Membres de la Chambre des Communes , qui avoient voté pour ou contre la fameuse Convention avec les Espagnols , parmi ceux qui choisirent l'affirmative , il se trouva pour 200,000 l. st. par an , de Places & d'Emplois , &c. Histoire critique de l'Administration de M. Walpole , aujourd'hui Comte d'Orford.*

Un Auteur Anglois prétend que le nombre des Charges ou Places Ecclésiastiques , Civiles , ou Militaires que la Cour a à sa disposition , monte à plus de vingt mille.

aviez tant compté, dans la vôtre M. ** qui a si long-tems déclamé contre le Ministère, ne viennent-ils pas de changer de façon de penser, l'un pour un Régiment, l'autre pour une Pension? De pareilles désertions n'arriveroient pas à la Chambre des Communes, si vous ne choisissiez pour Membres que des Citoyens qui eussent comme vous le zèle de la Liberté, & qui préférassent les intérêts de leur Patrie aux leurs. Mais je ne puis croire que des Hommes d'une capacité médiocre se conduisent par de si grands motifs, & puissent s'élever à de pareilles Vertus. La Probité dans un Homme dépourvû d'entendement nous doit être suspecte. Son zèle est toujours près de l'enthousiasme, sa constance n'est qu'opiniâtreté, & son désintéressement même n'est souvent qu'insensibilité.

Si l'on voit quelques jeunes gens à la Chambre des Pairs, c'est un Privilège de leur Naissance, les Loix ont réglé l'Age où ils ont droit d'y prendre séance. Mais à celle des Communes, la plus importante des deux, & où vous êtes maîtres de choisir, vous ne devriez confier les intérêts d'une Ville ou d'une Province qu'à celui qui passe pour le plus

sage , le plus éclairé & le plus attaché à sa Patrie.

Vous reprochez à vos Voisins d'admettre parmi ceux qui disposent de leurs fortunes & quelquefois de leurs vies , des Jeunes gens qui étudient la Jurisprudence à l'Opéra , qui donnent plus de tems à leur toilette qu'à l'examen des Procès dont ils sont Juges , & qui n'ont rien de leur État pas même l'habit , qu'ils défigurent le plus qu'il leur est possible. A cela nous vous répondons que c'est un malheur dont nous gémissons , & que la Vénalité des Charges a rendu presque inévitable.

Mais comment se peut-il que dans une Nation où le bon sens abonde , où l'esprit de Liberté regne , & où le zèle du bien Public est en honneur , comment se peut-il , dis-je , qu'un Peuple aussi intéressé que libre dans le choix de ceux à qui il confie la Garde de ses Priviléges , s'en repose si souvent sur des Hommes qui n'ont aucune des qualités nécessaires pour y veiller ! Vos Places de Députés au Parlement sont bien d'une autre conséquence que nos Charges de Justice. Nos Conseillers , nos Présidens sont des Magistrats qui , Dépositaires de l'Autorité
que

que le Souverain leur a confiée , ne prononcent communément que sur les Fortunes des Particuliers : ils n'ont pas même la liberté de s'écarter des Loix qui leur servent de Regles. Mais vous , vous êtes les Législateurs de la Nation , vous avez les intérêts de l'Etat , le bonheur ou le malheur du Peuple entre vos mains. *Un Sénateur de la Grande-Bretagne*, ainsi que vous le dites vous-même, *est revêtu d'autant de dignité & de pouvoir , qu'aucun Particulier en ait joui dans la République la plus libre & la plus illustre. De sa voix , qui peut déterminer la pluralité des Suffrages , dépendent la vie , la liberté & les biens de ses Compatriotes. Vous pensez même qu'il peut disposer non-seulement de la liberté de sa Patrie , mais de celle d'une grande partie de l'Europe , dont vous croyez que le sort dépend de vos Délibérations. Les Portes de la Chambre des Communes ne devoient donc s'ouvrir qu'à l'amour du bien Public & au zèle de la liberté ; cependant lorsqu'il est question d'en remplir les Places , ce n'est que brigue de part & d'autre : on fait moins d'attention au plus capable qu'au plus riche. Le Marchand de Bière opulent & qui aura*

de quoi enyvrer le plus de peuple , l'emportera sur l'Homme qui aura les plus grands talens & les meilleures intentions. Comment se peut-il que des gens choisissent pour les représenter , un Homme dont souvent ils ne connoissent ni la Fortune ni le Caractere , quelquefois pas même sa personne ? Ils feroient en droit de traiter de fou , celui qui en pareil cas oseroit solliciter leur suffrage. Que doit-on penser de ceux qui l'accordent si légèrement ?

Il est sûr que l'Election des Membres de la Chambre Basse , sera toujours le point le plus important à la Nation, pour maintenir la forme de son Gouvernement : aujourd'hui c'est le plus négligé. Vos Ancêtres payoient leurs Députés , vous souffrez à present que la plûpart soient aux Gages de la Cour. Le Peuple en vendant son suffrage oblige ceux qui aspirent à ces Places de les acheter : elles sont pour ainsi dire devenues aussi vénales que celle de nos Cours de Justice ; car vous m'avouerez que soit que l'on dépense cent mille francs en gros ou en détail , la chose revient au même ; la Place est toujours le prix de l'argent que l'on a dépensé.

La force de la vérité arracha de M. le Chevalier W * * l'aveu de tous ces abus. Mais que doit-on en conclure, ajoûta-t-il , d'un ton assez embarrassé ? que nous sommes des Hommes. Et nous ne nous donnons pas pour des Anges. N'y avoit-il pas à Rome des moyens pour corrompre les suffrages du Peuple ? Si les Législateurs sont obligés de tout prévoir , les Loix ne peuvent pas tout empêcher ; la même dépravation qui les rend nécessaires, les rend aussi quelquefois abusives : ce sont de ces maux qu'il est très-aisé d'appercevoir , mais dont il est presque impossible de trouver les remèdes.

Vous sçavez que votre Ami M. D * * accoûtumé à l'exactitude de la Géométrie , veut des Démonstrations pour se rendre. Je conviens , dit-il à son Adversaire, & des défauts de l'Humanité & de la perfection de votre Gouvernement. Je veux croire que toutes les fois que le Parlement a voulu réprimer ces abus, il a choisi les voyes les plus sages pour y réussir , & que le mal est sans remède puisqu'il n'a fait jusqu'ici que des tentatives inutiles pour y en apporter ; il conviendrait mal à un Etranger de censurer la sagesse de vos Loix : oserois-je

néanmoins , pour finir l'Entretien , vous proposer quelques expédiens qui obviroient peut-être en partie à des abus si pernicioeux ?

Le Parlement ne pourroit-il pas par un Règlement annuler l'Election de tout Homme convaincu d'avoir donné de l'argent pour y entrer ; & priver de son droit d'Elire , tout Particulier qui en auroit reçu ; défendre aux Payfans & au vil Peuple qui sont dans l'usage de vendre leur voix pour un Pot de Bière , d'en boire d'autre que celle qu'ils payeroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'Election ; & interdire pour cette fois du Droit de Suffrage , quiconque se feroit enyvré durant cet espace de tems ; déclarer ceux qui tiennent des Pensions ou des Charges de la Cour, incapables d'être élus , & exclure de la Chambre celui qui en recevrait après son Election : penseriez-vous assez mal de l'Humanité pour croire qu'il faudroit être des Anges pour établir & maintenir de pareils Réglemens ? Que n'aurez-vous point à craindre d'un Roi ambitieux , s'il est vrai que le Ministre peut tout faire passer au Parlement avec de l'argent !

'Alte-là , Monsieur , interrompit le Chevalier W * * avec plus de feu qu'il n'en avoit encore témoigné , vous voilà , quoique parmi nous , dans l'erreur où sont tous les Etrangers à notre égard. Vous ne connoissez pas toute la Vertu des Anglois. Nous entretenons seize mille hommes de Troupes de Terre , lorsque notre Marine suffit pour nous garder ; nos impôts sont plus forts , qu'ils ne devroient l'être ; en un mot nous accordons au Roi beaucoup de choses que nous ferions mieux de lui refuser. Mais notre Liberté nous reste. Le courage Anglois est toujours le même , & nous répandrions jusqu'à la dernière goutte de notre sang plutôt que de la laisser entamer.

Ainsi finit la Dispute , que la Politesse ne permettoit pas de pousser plus loin. Mais , Monsieur , est-il bien sûr que les Anglois seront toujours en état de conserver cette Liberté qui leur est si précieuse ? A force de concessions ne peuvent-ils pas rompre la Balance entre les Droits du Roi & ceux de ses Sujets ; rendre le Prince trop puissant & le Peuple trop foible. Leur cou-

rage leur reste. Mais quelle affreuse extrémité que d'en être réduit aux Guerres Civiles !

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXXV.

A M. le Marquis DE LOMELLINI.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Parti de l'*Opposition* commence à triompher , le Roi d'Angleterre vient d'être forcé de déclarer la Guerre à l'Espagne : en vous écrivant cette nouvelle , je ne compte pas vous étonner ; est-ce à nous autres Particuliers à apprendre quelque chose à ceux qui sont faits pour pénétrer le secret des Cabinets ?

M. le Prince de Cantemir , dans les tems qui ont précédé son départ , a vu préparer & mettre en mouvement les ressorts qui ont opéré ce grand événement. Il connoît les ressources & la politique de la Faction qui a eu le dessus , & il est je crois bien convaincu qu'elle n'en veut pas moins à M. Walpole qu'aux Espagnols. On espere par-

venir par la Guerre à ce qu'on n'a pu obtenir pendant la Paix ; on plonge la Nation dans le trouble & la confusion pour embarrasser celui qui la gouverne : il semble qu'on ne puisse trop acheter sa perte , & cependant peut-être seroit-elle difficile à réparer. Il passe pour constant que ceux qui veulent lui succéder ne sont pas mieux intentionnés que lui , & il est douteux s'ils sont aussi habiles.

Je dois pourtant vous dire que cet Acte de vigueur ou de foiblesse , du Gouvernement Anglois , a causé dans la Nation une joye , telle que le succès , qui est toujours incertain , est seul capable de la justifier. Il y a long-tems que le Parti qui l'a emporté déclamoit avec violence contre toutes les mesures pacifiques. La démarche qu'on a fait faire à plusieurs Négocians , qui ont porté au Parlement leurs Plaintes contre les Espagnols , a achevé d'échauffer les esprits. Le Peuple , qui suit sans s'en appercevoir les impressions qu'on lui donne , n'a plus eu qu'un cri après la Guerre. Il ne prévoit pas que lorsque son yvresse sera finie il pourra changer d'avis & se voir réduit avec le tems ,

à former des vœux inutiles pour la Paix.

Sans vouloir juger entre les Espagnols & les Anglois , il est sûr que ceux-ci voudroient eux seuls faire le Commerce de toute l'Europe : Sir William Petty , dont les Calculs sont assez souvent chimeriques , croit avoir démontré que l'Angleterre a des fonds suffisans pour l'entreprendre. A cet égard les Anglois regardent leurs prétentions comme des Droits , & les Droits de leurs Voisins comme des Usurpations.

L'Angleterre est attentive à profiter de tous les avantages de sa situation. C'est une Isle placée comme à un centre dont le Commerce peut tirer des lignes , soit à l'Orient , soit à l'Occident , soit au Midy , soit au Nord. Elle est peuplée d'Hommes également braves , forts & industrieux. Ses Havres sont en grande quantité & excellens.

La Mer qui l'environne , donne à ses Habitans des facilités pour transporter de toutes parts les Marchandises de leurs Pays & recevoir celles des autres , à moins de frais. Ayant une plus grande étendue de Côtes , elle a aussi nécessairement plus de Matelots. Les Peuples du Continent , pour se défendre les uns con-

tre les autres , sont obligés de fortifier des Villes & d'entretenir des Troupes. Les Anglois par leurs Vaisseaux de Guerre peuvent se mettre à l'abri de l'invasion de l'Ennemi. Leurs *Murs de Bois* , car c'est ainsi qu'ils les appellent , sont les seules Fortereffes dont ils ayent besoin. Ainsi toutes les dépenses que le Gouvernement est obligé de faire pour sa sûreté ; tendent encore immédiatement à l'avantage du Commerce.

Le Terrain est assez fertile en Angleterre ; dans les lieux même où il paroît infructueux , il est enrichi de Mines d'Etain , de Plomb , de Cuivre &c. Le Commerce de Charbon de Terre de New-Castle , est la Pépiniere des Matelots Anglois. Le Hareng & la Moruë qui se pêchent sur les Côtes sont encore un présent de la Nature.

Les Laines sont le trésor le plus précieux de l'Angleterre , & la Branche la plus étendue de son Commerce : Les Cuirs en sont aussi une considérable. Cependant il faut avouer que ses productions naturelles ne montent , au plus , qu'à la quatrième partie de ses richesses. Elle doit tout le reste à ses Colonies & à l'industrie de ses Habitans , qui par le

transport & les échanges des richesses des autres Pays , augmentent continuellement celles du leur. Les Établissmens qu'elle a dans l'Amérique employent seuls plus de quatre cens Vaisseaux.

Les Nations Septentrionales se sont appliquées assez tard au Commerce : La Marine des Anglois n'étoit rien dans les tems que votre République étoit la Reine de la Mer. Depuis le Regne de Guillaume I. jusqu'à celui d'Elizabeth , ils se sont moins occupés à enrichir leur Isle , le moyen le plus sûr d'augmenter leur puissance , qu'à faire des Conquêtes sur le Continent , qui ne pouvoient que flatter la vanité de leurs Souverains.

Le Roi Edward III. est le premier des Successeurs de Guillaume le Conquérant , qui paroisse avoir tourné ses vûes du côté du Commerce. Dans le Parlement tenu à Westminster en 1338. il défendit la sortie des Laines d'Angleterre , & accorda plusieurs Privilèges aux Ouvriers étrangers pour les attirer dans ses Etats.

Sous le Regne glorieux d'Elizabeth , le Commerce & la Marine d'Angleterre firent des progrès considérables ; & quelle en fut la suite ? Cette Reine s'étant

rendue , par ses Flottes , Souveraine des Mers , devint l'arbitre de l'Europe. En 1579. elle établit une Compagnie de Turquie ; elle ouvrit à ses Sujets un nouveau Commerce à Archangel , par un Traité qu'elle fit avec le Grand Duc de Moscovie. Les Anglois fonderent des Colonies en Amérique , & y cultivèrent le Tabac & le Sucre , qui par degrés les ont mis en état de supplanter les Portugais.

Cromwel qui étoit aussi grand Homme qu'on peut l'être sans la Vertu , après s'être emparé , sous le titre de Protecteur , de l'autorité suprême, fit goûter à l'Angleterre son nouveau Gouvernement, en la rendant au-dedans plus florissante par son Commerce , & au-dehors plus redoutable par ses forces Maritimes. Le Règlement qu'il fit pour empêcher les différentes Nations qui commercent avec l'Angleterre , d'y apporter d'autres Marchandises que celles que leur propre Pays produit , est une des Loix les plus sages que la Politique pouvoit lui dicter pour le bien d'un Peuple qui n'a jamais été moins libre que sous sa Protection , & plus puissant que lorsqu'il l'a tenu sous le joug.

La gloire , la richesse , le bonheur d'une Nation , tout dépend de celui qui la gouverne ; Louis XI. en délivrant ses Sujets de la Tyrannie des Grands , leur fit éprouver un avantage réel dans l'augmentation de sa puissance. Si les besoins de l'Etat l'obligèrent d'établir de nouveaux Impôts sur ses Peuples , sa prudence lui fit imaginer de nouvelles ressources pour y subvenir. Il chercha à faire fleurir le Commerce dans son Royaume. De son tems il se tenoit à Genève des Foires très-préjudiciables à la France ; il en établit à Lyon de semblables ; & pour y attirer les Marchands Etrangers , il leur accorda les mêmes Privilèges qu'à ses Sujets. Les premières étoient un Gouffre où tout l'argent du Royaume alloit se perdre , celles-ci devinrent une source qui y apporta l'or de nos Voisins.

Un des plus grands Rois de la Monarchie , Henri IV. est aussi l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'aggrandissement de notre Commerce. Il fit planter les Mûriers en France , il y établit des Manufactures de soie & de toile. M. Colbert a suivi & perfectionné les Plans que la sagesse de Henri IV. avoit tracés , &

que sous le Règne suivant on avoit trop négligés. Tout occupé qu'étoit ce Ministre du Bien public , peut-être a-t-il été exposé aux injustices populaires; mais quelle gloire ne s'est-il pas acquise dans la Postérité ! Il sera toujours mis au rang des plus grands hommes de la Nation. Nous n'avons prospéré dans le Commerce , qu'autant que nous avons suivi ses Maximes. En étendant les Limites d'un Royaume , on ne fait souvent que lui susciter de nouveaux ennemis ; en le rendant plus riche , sans allarmer ses Voisins , on le met plus sûrement en état de leur donner la Loi.

A l'égard du commerce actuel des Anglois , vous sçavez , Monsieur , qu'avec l'Italie , la Balance est totalement contre eux. La preuve en est dans les remises considérables d'argent qu'ils sont obligés de faire , soit à Gènes , soit à Venise.

Depuis qu'un Prince de la Maison de Bourbon est monté sur le Trône d'Espagne , leur Commerce avec cette Nation leur est beaucoup plus défavantageux qu'il ne l'étoit auparavant. La Balance est encore contre eux dans celui qu'ils ont avec la Flandre , l'Allemagne , & les

autres Royaumes du Nord. Mais la Hollande , le Portugal , l'Afrique & les Indes Orientales , les dédommagent avec usure , de ce qu'ils perdent avec les autres Nations.

Malheureusement pour les Anglois , nous sommes ceux de leurs Voisins qu'ils aiment le moins & dont ils ont le plus de besoin ; ils voyent à regret , que dans le Commerce qu'ils ont avec nous , la Balance est prodigieuse en notre faveur , & il ne tiendrait qu'à nous de la rendre encore plus forte.

Nous prenons actuellement beaucoup de Tabac des Anglois , & du Blé dans les tems de Disette. Je ne doute pas qu'avec le tems la sagesse du Ministère ne remédie à ces deux inconvénients. D'un côté le terrain de la France est si fertile , que si nous profitons de l'exemple de nos Voisins , nous ne serions jamais exposés à manquer de Blé. De l'autre , nous sçavons par l'expérience que nous avons des Colonies dans l'Amérique , aussi favorables aux Plantations de Tabac que celles des Anglois. Telle est la Louisiane. Nous leur avons déjà enlevé le Commerce du Sucre , il ne nous seroit guères plus difficile de nous emparer de

celui-ci. Du moins , pourquoi acheter de nos Voisins , ce dont nous pourrions nous fournir nous-mêmes ?

De pareils Établissemens exigent peut-être de grandes avances de la part du Gouvernement ; mais aussi quels avantages n'en retireroit-on pas dans la suite ? Il faut dans le Commerce , imiter la sage Oeconomie du Laboureur , qui ne plaint pas la dépense pour engraisser & ensemer ses Terres , parce qu'il est sûr de retirer son argent avec usure.

Il seroit à souhaiter que l'on pût engager les Fermiers-Généraux qui ont la Régie du Tabac , & qui le prennent des Anglois , ou des Hollandois , à acheter celui de nos Colonies ; on pourroit les dédommager de ce qu'ils y perdroient dans les commencemens , car il est sûr qu'avec le tems , ils trouveroient dans l'intérêt général , leur intérêt particulier. Par-là ils augmenteroient considérablement notre Commerce , & par conséquent les droits de la Douane , dont ils ont l'administration. Une pareille Compagnie peut être plus utile à l'État , que ne se le persuadent ceux qui prennent pour esprit toutes les plaisanteries que l'envie fait faire sur les gens riches. Leur crédit
influe

influe sur le Gouvernement ; c'est une espèce de fonds public dont il peut toujours s'aider au besoin. Les ressorts de la Finance ne sont pas les moins nécessaires & les moins puissans pour mouvoir la Machine d'un État. Il n'est question que d'empêcher qu'ils ne nuisent à ceux du Commerce. C'est l'accord parfait des uns & des autres , qui y fait circuler l'argent , l'unique moyen d'y entretenir l'abondance.

L'attention des Anglois sur tout ce qui peut leur être avantageux , devroit servir d'exemple à leurs Voisins : il y a long-tems , Monsieur , qu'ils méditent un Projet qui vous feroit grand tort , s'ils venoient à l'accomplir ; c'est de planter des Mûriers dans leurs Colonies , pour diminuer la quantité de soye qu'ils sont obligés d'acheter de l'Italie. Ils ne négligent pas les plus petits objets. Si j'en crois ce que j'ai oui dire en Bretagne, ils ont eu la constance de venir pendant plusieurs années charger des Barques d'Huitres au Rocher de Cancale près S. Malo , & de les jeter dans la Mer sur leurs Côtes. Ces Huitres qu'ils ont fermées , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , ont enfin , dit-on , produit le Banc

de Colchester , d'où l'on tire aujourd'hui celles qui passent pour les plus délicates de l'Europe , & qui se payent si cher à Paris. Je ne prétens point vous garantir ce fait , je ne sçais trop même , s'il s'accorde avec la bonne Physique. Ce que l'on en pense parmi nous , est du moins une preuve de l'opinion que l'on y a de leur vigilance.

Les Laines sont la seule Marchandise que les François devroient tirer de l'Angleterre : elle a un besoin bien plus indispensable de nos Vins & de nos Eaux-de-vie. Indépendamment des avantages que dans notre Commerce respectif avec les Anglois nous avons sur eux , par la nature de notre Climat ; l'entêtement qu'ils ont pour nos modes , en est encore un essentiel ; c'est une espèce de tribut que leur folie paye à la nôtre , & que tous les efforts de leur Politique n'a pû abolir. Ils nous épargnent même le soin de leur tendre des Piéges ; ils nous blâment par humeur , & nous imitent par gout. Aussi épris que nous de toutes les nouveautés , ils sont obligés d'adopter les nôtres , parce que leurs Ouvriers exécutent , mais n'imaginent pas.

Sous Charles II. où la Cour d'An-

gleterre affectoit les Mœurs Françoises, les Ouvriers Anglois contrefaisoient nos étoffes à mesure qu'elles paroissoient. Mais à peine y avoient-ils réussi, que la Mode en introduisoit de nouvelles à Paris, qui bientôt, parvenues à Londres, y faisoient tomber celles du Pays, de façon qu'ils furent obligés d'y renoncer, & que ces Manufactures ne purent se soutenir. Le Roi Guillaume, pendant la Guerre même, n'a pû entièrement remédier à cet abus. L'unique effet des Actes du Parlement qui défendoient si sévèrement l'entrée des Marchandises de France en Angleterre, étoit d'y faire vendre plus cher & nos Rubans, & nos Galons.

Votre République n'a-t-elle pas besoin de toute sa sagesse pour empêcher qu'un pareil abus ne s'introduise parmi vous? On n'a à Gènes, que trop de penchant à imiter nos Mœurs. Si la févérité de vos Loix prouve l'attention des Chefs à veiller au Bien général, elle suppose dans les Particuliers un penchant violent à s'en écarter.

Ceux qui s'étonnent & qui se plaignent de ce qu'en France depuis quelques années, parmi les gens aisés, les

Hommes & les Femmes s'habillent également de foye en Hyver comme en Été , ne songent pas que nos Provinces Méridionales sont aujourd'hui tellement peuplées de Mûriers , qu'elles nous aident beaucoup à soutenir nos Manufactures , & que nous ne pourrions trouver le débit du superflu de nos draps au Levant , si nous ne recevions en échange , le superflu des foyes des Pays avec lesquels nous trafiquons. D'ailleurs la plûpart des Étoffes riches qui se fabriquent à Lyon , se vendent aux Étrangers. Heureusement pour nous , ils aiment nos Modes ; ils semblent ne venir à Paris que pour y étudier nos gouts. De retour chez eux ils ne trouvent de bien fait que ce qui vient de France. Hébert , la Du Chapt & Marcel , sont peut-être les trois Personnes de Paris les plus connues en Allemagne.

Il est impossible que le Luxe ne regne pas plus ou moins dans une Nation riche & commerçante. Si , par excès de frugalité , elle vouloit renoncer à toutes les Marchandises étrangères dont elle pourroit se passer , que feroit-elle du superflu des siennes ? Que deviendroient ses propres Manufactures ? C'est à nous à en-

courager toutes celles qui attirent chez nous l'argent de nos Voisins.

Les Manufactures & les Arts sont les principaux soutiens du Commerce. Les Espagnols , malgré tout l'Or des Indes , sont pauvres pour les avoir négligés. Les Meubles , les Equipages & autres dépenses des gens qui ont le gout du Faste & les moyens de le satisfaire , ne peuvent appauvrir une Nation ; lorsqu'elle employe ses propres matériaux , & que de l'excédent de la main-d'œuvre elle tire de l'Etranger de quoi nourrir les Ouvriers. Par-là , elle entretient les Pauvres avec l'argent des Riches ; ce qui est la meilleure distribution de la Société.

Dans quelque Nation que ce soit , ceux à qui le Gouvernement confie le soin du Commerce , doivent mettre toute leur attention à bien distinguer les Canaux par lesquels les richesses arrivent, de ceux par lesquels elles s'écoulent. Le gout du Luxe qui les attire dans un Pays, les épuise dans un autre. La Frugalité est une Vertu Morale ; mais aux yeux de la Politique , elle est souvent moins avantageuse à la Société que l'industrie.

L'Argent est non-seulement la véritable mesure de la richesse intrinsèque

d'un Etat , il est auffi celle de l'avantage ou du defavantage de fon Commerce avec l'Etranger. L'unique maniere de juger de l'augmentation ou de la diminution du fonds du trésor Public , est d'examiner fi nos Voifins nous *apportent* leur argent , ou nous *emportent* le nôtre.

La Conftitution du Gouvernement d'Angleterre , en admettant les Négocians , comme les autres Ordres de l'Etat , à la Chambre des Communes , a pourvû fagement au bien de fon Commerce. Ils fçavent quelle en eft la Balance avec l'Etranger ; ils s'apperçoivent de celui qui peut être avantageux à leur Nation. Ils font en état d'y veiller , & de propofer les Réglemens néceffaires. Ce font eux , qui , fous le Roi Guillaume III. firent femer du Chanvre & du Lin en Irlande , & établir des Manufacturès de Toiles , pour diminuer la quantité de celles qu'ils étoient obligés de tirer de France.

On a beau lire dans fon Cabinet des Traités du Commerce , on apprend ce que c'eft , on n'apprend pas à le conduire ; il y a dans chaque chofe une partie mécanique , que l'ufage feul peut donner. La Science eft en tout un grand

avantage : peut-être même ne peut-on exceller dans aucun Art , si l'on n'en possède la Théorie ; mais celle-ci sans la Pratique , doit toujours être suspecte. Il aussi difficile que les Livres seuls fassent un habile Négociant qu'un parfait Médecin.

L'Esprit des Loix est trop inflexible pour se plier à toute la liberté que le Commerce exige. On traite de gain illicite celui qui n'est souvent que proportionné aux risques qu'un Commerçant est obligé de courir. Quelquefois on le trouve coupable lorsqu'il n'est que malheureux. C'est l'utilité générale , que l'on doit consulter sur tout ce qui est juste ou permis dans tous les cas particuliers. Notre Jurisdiction des Consuls , Tribunal si sage , est bien une preuve que le Commerce ne veut pas être traité par les Loix ordinaires.

La découverte d'un nouveau Chemin aux Indes Orientales par l'Océan , & celle de l'Amérique qui nous a fait connoître de nouvelles richesses & de nouveaux besoins , ont entièrement changé la face de l'Europe par rapport au Commerce ; celui de votre République & celui de Venise ont beaucoup diminué. La Hol-

lande, un petit Pays, est aujourd'hui une Puissance formidable : l'Espagne, une immense Contrée, est devenue un Etat foible ; elle s'est dépeuplée à mesure qu'elle s'est enrichie. La véritable richesse d'un Pays sont les Hommes & leur travail.

Les Espagnols ont, sur-tout dans l'Arragon & dans la Castille, des Pays couverts de Chênes extraordinaires, & de Pins propres pour faire des Mâts ; mais l'indolence à laquelle l'Or de l'Amérique les a accoutumés, est cause qu'ils aiment mieux le laisser aller à l'Etranger, que de se donner la moindre peine.

De combien les Anglois sont-ils plus vigilans & plus actifs ? Ils ont établi entre leurs Colonies & le Portugal, un Commerce de Bois qui est très-avantageux à l'Angleterre.

On remarque que les Portugais eux-mêmes sont devenus beaucoup moins industrieux depuis la découverte des Mines d'Or & d'Argent dans le Brésil. Ils ont laissé les Anglois s'emparer des Isles Caraïbes, d'où ceux-ci tirent assez de Sucre & d'Indigo, non-seulement pour leur consommation, mais pour en fournir à leurs Voisins.

Quelle

Quelle riche conquête est-ce pour les Anglois que la Jamaïque , qui est seule plus grande que toutes les autres Isles qu'ils ont dans l'Amérique , dont le terrain est extrêmement fertile , & qui par sa situation est si favorable au commerce de Contrebande , qu'ils font , au préjudice des Espagnols ; Commerce que bien des gens regardent comme la première cause de la guerre qui vient d'être déclarée , & dont nous ne verrons peut-être pas si-tôt la fin.

C'est aux troubles de Religion & aux Guerres Civiles qui ont si long-tems déchiré l'Angleterre , qu'elle doit en partie l'état florissant où sont aujourd'hui ses Colonies dans l'Amérique : il est tel , que peut-être le Gouvernement auroit-il sujet d'en prendre quelque ombrage Elles sont aujourd'hui trop puissantes pour qu'on puisse toujours compter sur leur obéissance. Les Actes du Parlement n'y ont forcé de Loi qu'après avoir été revus par ceux qui les habitent.

Avant que les Anglois eussent des établissemens dans le Nouveau-Monde , ceux d'entr'eux qui se trouvoient inquiétés , alloient se réfugier en Suisse , en Dannemarck , & dans les Villes Anféa-

tiques ; & ainsi leur Patrie les perdoit pour jamais. L'Amérique a offert depuis à ceux qui étoient persécutés, un azile , où ils ont été plus utiles à leur Pays , que s'ils eussent continué à vivre en Angleterre.

Qu'il seroit heureux pour nous , si les Protestans, que la Révocation de l'Edit de Nantes a contraints de sortir du Royaume , se fussent de même réfugiés dans nos Colonies ! Ils n'eussent point porté à nos Voisins nos principales richesses , c'est-à-dire , nos Manufactures. Les relations qu'ils eussent conservées avec la France les eussent entretenus dans l'habitude de la regarder toujours comme leur Patrie. Séparés de nous par la Religion , ils nous seroient restés unis par les liens de la Politique. Intéressés à la gloire de leur Nation , dont ils auroient encore fait partie , ils auroient continué à travailler à son avantage. Au fond de l'Amérique ils auroient le cœur François ; à nos portes ils sont nos plus cruels Ennemis.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

LETTRE LXXXVI.

*A Monsieur DE MONTCRIF,
de l'Académie Française.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU milieu du grand monde où vous vivez, & parmi les dissipations de toutes especes, il est heureux pour vous de pouvoir encore converser avec les Muses. Qu'il vous est beau sur-tout de ne point oublier vos anciens Amis ! Pour moi, je passe ici une vie simple, unie & détachée de toutes les vanités humaines. Il est des tems où la Solitude m'est nécessaire ; j'aime à vivre tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne : la foule du monde & le silence de la retraite me plaisent alternativement : ces changemens de situation, qui varient ou renouvellent les affections de l'Ame, lui sont toujours agréables ; elle a besoin quelquefois des amusemens les plus simples pour se délasser. La gravité de la Philosophie n'em-

pêchoit pas Socrate de jouer avec des Enfans.

Comme je ne vais à la Campagne que pour y jouir des charmes de la Retraite , je fais peu de cas de ces somptueux Édifices , qui sont autant de Temples consacrés à l'Ennui. J'évite le plus que je puis ces vastes Appartemens , où l'on s'assemble en Corps pour lui sacrifier : cette foule de Valets qu'on rencontre à chaque pas dans les grandes Maisons , me choquent ; tout ce Faîte sent encore trop la Ville. J'habite au fond d'un Bois & sur le bord d'une Fontaine , un petit Hermitage : autour de cet humble toit , tout respire le plaisir & l'innocence. C'est-là que seul je philosophe , je jouis de moi-même , je m'occupe à contempler les merveilles de la Nature ; en un mot , je suis heureux , tandis que sous des Lambris dorés , au milieu de la bonne chère & du jeu les autres sont accablés de vapeurs. Si j'aime si fort la Retraite , c'est qu'elle a sur moi le même effet que sur Montagne ; & trouvez bon que je me serve de ses propres expressions ; j'y trouve une force à laquelle on ne peut espérer d'atteindre. *La Solitude Locale*, dit-il, *m'étend plutôt & m'enlargit*

au-dehors : je me jette aux affaires d'Etat & à l'Univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre & en la presse je me resserre , & contrains en ma peau. La Foulle me repousse à moi ; & ne m'entretiens jamais si follement , si licentieusement & particulièrement qu'aux lieux de respect & de prudence cérémonieuse. Nos foibles ne me font pas rire , ce sont nos sagespiences.

J'avoue , malgré le gout que j'ai pour la Vie Champêtre , qu'elle donne aux Mœurs quelque chose de rude. Les Hommes sont d'autant plus grossiers , qu'ils vivent plus loin des Villes , & qu'ils sont moins ensemble. L'habitude de la Politesse se perd aisément dans la Solitude. Ainsi , je vous ai une véritable obligation du Présent que vous avez bien voulu me faire de votre *Essai sur la Nécessité & les Moyens de plaire*. Après l'avoir lû avec plaisir , je le relirai avec profit. Je m'en servirai comme d'un Pré-servatif contre la Rouille , que je puis contracter soit au fond de ma Retraite , soit parmi les Chasseurs du Renard , avec qui je vis quelquefois.

Comme vous avez passé quelque tems en ce Pays-ci , vous avez dû vous apper-

cevoir qu'une des Vertus caractéristiques des Anglois, est cette Probité si essentielle dans le commerce de la vie : leur abord n'est pas prévenant ; mais quand une fois on les connoît, on trouve chez eux de l'amitié & des sentimens autant que dans aucune autre Nation. On ne peut sur ce sujet leur donner trop d'éloges ; les sentimens sont le plus bel apanage de l'humanité. Mais malheureusement les Anglois ne comptent pas les attentions & les égards mutuels au rang des devoirs , ils dédaignent d'acquérir ces manières polies & insinuantes , qui nous concilient la bienveillance des autres , & que par un excès tout opposé nous mettons souvent à la place des sentimens même. Ici , le desir de plaire ne se trouve que rarement chez les Grands , & est absolument ignoré des Petits. La plûpart des Anglois ne regardent les Regles du sçavoir vivre que comme un joug qui rend la vie incommode.

C'est ici un Pays de liberté, & où chacun se pique de ne se gêner en rien : loin de cacher un Naturel qui déplaît , on ajoute à ses autres défauts celui de vouloir paroître Singulier. On n'entre dans aucune Société, qu'aux conditions d'y être

libre , c'est-à-dire , de n'y avoir aucun égard les uns pour les autres. Celui dont on dit qu'il ne se gêne pas , est sûrement un Homme qui fait parade de sa grossièreté. La plûpart des Vices s'introduisent dans le monde sous des noms de Vertu. En de certains Pays , l'insolence de la Brutalité passe pour franchise ; ailleurs la bassesse de la Flatterie s'appelle Politesse.

Parmi nous , il faut qu'un Homme qui veut faire sa fortune , s'étudie à plaire ; ici , celui qui cherche à plaire , doit commencer par faire sa fortune. En France , un Homme riche tâche de s'avancer à la Cour ; en Angleterre on fait plus , on le prévient. Quiconque a de grands biens , est ici beaucoup plus important qu'il ne le feroit par-tout ailleurs. C'est par-là qu'un Pair du Royaume se trouve en état de faire tête à un Ministre , & qu'un Négociant devient Membre du Parlement : aussi dans toutes sortes d'états , au lieu de s'étudier à plaire , on ne songe qu'à devenir riche , & alors on plaît toujours assez. L'intérêt est un Dieu qu'on adore dans tous les Pays ; mais il n'est , je pense , servi nulle part avec plus de dévotion qu'en Angleterre :

il y a un Temple auffi folidement bâti pour le moins que celui de la Liberté, & sûrement beaucoup plus fréquenté.

Selon la diverfité des Mœurs des Pays, on y a de différentes Notions des mêmes chofes. Ce que l'on appelle à Paris un Homme aimable, ne s'appelle à Londres qu'un Homme frivole ; ce que nous nommons Efprit, les Anglois le nomment *Dérailon* * ; & ce qui nous paroît agrément, n'est à leurs yeux que de la folie. On ne connoît point ici cette efpece d'Hommes fi commune parmi nous, qui, au lieu d'aspirer à la fortune, bornent leur ambition à être bien venus dans le monde, & qui fe font du plaisir d'être fouhaités & recherchés dans la Société, le plus grand bonheur de leur vie. Un tel Etre paroîtroit ridicule aux Anglois. Ils s'attachent au folide ; & parmi eux, rien ne donne du crédit à un Homme que fes richesses. C'est la forte de mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un contoît un jour un Fait qui ne paroiffoit pas vraifemblable ; un Homme de la Compagnie prit la liberté de lui laiffer voir qu'il oloit en douter. Mon-

* *Non fenfe.*

ſieur , répondit cet Anglois , je tiens la chose d'un Gentilhomme de la Province de Kent , qui a quatre mille livres ſterling de rente. Il fallut ſe rendre à cette raiſon.

Les Femmes participent beaucoup ici de la façon de penſer des Hommes. Auprès de celles qui donnent dans la Galanterie , l'Art de plaire ne ſe borne pas à des manieres agréables , à des complaiſances , des ſoins & des flatte-ries ; toutes ces choſes ne leur paroiffent que ce qu'elles ſont , que des bagatelles. La plûpart de ceux qui parmi nous paſſent pour Hommes à bonnes fortunes , auroient de la peine à réuſſir auprès d'une Angloiſe , elle ne ſe rendroit non plus aux douceurs de leur jargon , qu'à l'ambre dont ils ſont parfumés. Ces Officiers Irlandois, ces heureux mortels , qu'une riche Douairiere va chercher quelquefois juſques dans la lie du Peuple pour les épouſer , ne doivent que rarement le don de plaire aux charmes de leur eſprit & de leurs manieres.

D'ailleurs les Anglois , qui la plûpart ſe donnent pour Philoſophes , trouvent ces ſoins & cette complaiſance , que le Sexe exige , au-deſſous d'eux. Cela étoit

bon pour les Siècles d'ignorance , où en effet on trouvoit parmi eux de preux & galans Chevaliers autant qu'ailleurs. Depuis ce tems , les Hommes sont devenus moins complaisans , & les Femmes se sont faites petit-à-petit à être moins difficiles : aujourd'hui elles sont contraintes à les prendre tels qu'ils sont. Les François sont souvent galans sans être amoureux ; les Anglois sont toujours amoureux sans être galans.

Quoique dans cette Nation on étudie assez peu l'art de plaire , on y distingue cependant une classe particuliere d'Hommes, que la nécessité oblige d'en chercher les moyens ; ce sont les gens d'Eglise. Ceux qui visent à l'Evêché , sont tous Courtisans de profession : ils se piquent de la Politesse la plus recherchée , quoique la leur soit si affectée & si ridicule , qu'elle est communément un objet de plaisanterie à la Cour. Ici , comme vous sçavez , il est rare qu'un Homme de Condition entre dans l'Etat Ecclésiastique. On est obligé de donner les plus grands Bénéfices à des gens de Collège qui n'en perdent jamais les manieres , & qui , quoique toujours attentifs à copier celles du monde , sont néanmoins mal-adroits à les

imiter. Il semble que la Pédanterie leur imprime un caractère indélébile. Le ton de leurs Écrits, comme celui de leurs discours, tout annonce chez eux le dessein de plaire ; mais ils sont bien loin d'en connoître l'art. Un d'entr'eux prêchant un jour à la Cour, dit en finissant son Sermon, *que ceux qui n'en profiteroient pas, iroient habiter pendant toute l'Eternité un lieu que la Politesse ne lui permettoit pas de nommer devant une Assemblée si respectable.*

Avant que de finir ma Lettre, je reviens à votre Ouvrage, & je vous dirai, Monsieur, que de même que Montagne se fioit plus à la vertu du tempérament, qu'à la vertu acquise par le secours des réflexions ; j'aimerois mieux aussi posséder le Don, que l'Art de plaire. L'un s'acquiert difficilement, & nous manque quelquefois au besoin ; l'autre ne coûte rien, & est toujours sûr. De tous les Hommes, ceux qui plaisent le plus généralement, sont ceux qui ont de la gayeté & de la douceur sans aucun mélange de vanité. Un Homme de ce Caractère n'a pas même besoin d'esprit pour être du goût de tout le monde ; au contraire, un esprit mélancholique peut

se faire estimer, mais rarement se faire aimer. Il faut qu'un Homme né sans gayeté ait beaucoup de mérite pour réussir dans la Société. Heureux sont ceux qui plaisent sans qu'il leur en coûte rien ! Mais je m'apperçois que j'entre dans une matiere qu'il ne convient qu'à vous de traiter. Il faut posséder les moyens de plaire pour pouvoir les enseigner aux autres.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXXVII.

*A Monsieur l'Abbé L. A. H**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

S'IL est vrai qu'en France les esprits raisonnables ne s'appliquent pas assez à la Politique, il est sûr qu'en Angleterre les esprits communs s'en occupent trop; elle dérange plus de têtes qu'elle n'en règle, parce qu'elle demande une application que la plûpart ne comportent pas, & des lumieres que peu d'hommes sont en état d'acquérir.

Les Principes qui sont la base de la Morale sont simples, & la Nature les a gravés dans tous les Cœurs: ceux qui sont le fondement de la Politique, sont tellement composés, qu'après l'expérience de tant de Nations & de tant de Siècles, on ne les a pas encore bien constatés. Lorsque l'une apprend inutilement aux Hommes à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur

fût fait , & qu'ils sont assez aveugles pour ne pas reconnoître que c'est en cela que consiste leur véritable intérêt , c'est à l'autre à trouver les moyens les plus sages de les y ramener malgré eux , & de les contenir dans les bornes de la Justice. Mais autant il est aisé de prescrire ce que les Particuliers doivent à la Société , pour les avantages dont elle les fait jouir , autant il est difficile de régler ce que la Société doit à chacun d'eux , pour ceux qu'elle retire de leur concours mutuel à l'utilité commune , puisque selon les tems & les circonstances , on est nécessité de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général , & que dans tous les cas le salut du Peuple est la Loi suprême.

Vous êtes , Monsieur , de ce petit nombre d'Hommes choisis , qui sont faits pour examiner utilement pour eux-mêmes & pour leurs Concitoyens , une matiere si délicate & si importante. La finesse & la sagacité de votre esprit , l'étendue de vos connoissances , & les liaisons que vous avez eues avec les plus grands Politiques d'Angleterre , vous mettent plus à portée qu'un autre d'approfondir un Art , que l'on peut appeler le complément de la sagesse humaine.

Si l'on en croit quelques Auteurs qui ont écrit sur le Gouvernement Anglois , le mot de Liberté qui a causé tant de disputes , & fait répandre tant de sang en ce Pays-ci , n'y est pas encore bien entendu. En général il est vrai , comme l'a remarqué Hobbes , que quand les Particuliers ou les Sujets demandent la Liberté , ils entendent par ce mot , la Domination , ou la Souveraine Puissance , à quoi pourtant leur ignorance fait qu'ils ne prennent pas garde. Vous sçavez que tandis que les Écrivains du Parti mécontent se plaignent qu'il n'y a plus de Liberté en Angleterre , d'autres exagèrent celle qui y regne , & en font de si grands éloges , qu'on croiroit que la forme du Gouvernement Anglois n'a rien à craindre des Vicissitudes & des Révolutions auxquelles toutes les institutions humaines sont sujettes.

La véritable Liberté, est ce qui exempte un Homme de la sujétion d'un autre , autant que l'ordre de la Société le permet. Elle ne donne pas à chaque Particulier le Privilège de ne faire que ce qui lui plaît , mais seulement de faire tout ce qui n'est pas contraire au Bien général. Comme elle tire toute sa force des Loix,

où l'on peut les violer avec impunité, on ne peut pas dire qu'elle ait des fondemens bien assurés. Il n'est point d'atteintes qui ne les ébranlent. On ne s'apperçoit pas toujours de celles qui portent le coup fatal : ainsi cet Édifice construit avec tant d'art & de soins, s'écroule quelquefois au moment où l'on y pense le moins.

Si la Liberté consistoit dans la variété des Cultes Religieux, & dans une Licence effrénée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouissent aussi pleinement qu'aucun peuple de la Terre en ait jamais joui. Mais peut-être que pour constituer la vraie & parfaite Liberté, il faut quelque chose de plus qu'un Son vuide, & que la Licence & de la Langue & de la Plume.

En effet, ceux qui seroient Esclaves & de l'ambition & de l'intérêt, pourroient-ils se dire libres ? Dès qu'on a échangé sa Liberté pour des richesses ou des honneurs, ne l'a-t-on pas véritablement aliénée, & n'est-ce pas ainsi que tous les États libres ont été assujétis ?

Ceux à qui une Nation confie le précieux dépôt de la Liberté, peuvent sacrifier

crifier l'intérêt Public à leur intérêt particulier , & comme ils ont le droit de faire des Loix , toutes celles qu'il leur plaît d'établir , font autant de chaînes qui lient les mains de ceux qui leur ont confié la Suprême Puissance. Il ne faut pas moins qu'un effort général pour les rompre , & le Peuple peut se trouver tellement embarrassé , qu'il n'est plus en état de le tenter.

Je ne prétens pas insinuer par-là que les Anglois aient rien perdu de cette même Liberté pour laquelle leurs Ancêtres ont tant combattu : je ne veux que vous faire sentir combien il est probable qu'ils ne la conserveront pas toujours. Le changement des Mœurs entraîne nécessairement celui du Gouvernement. L'opération de la Corruption est imperceptible , mais l'effet n'en devient par-là que plus à craindre.

Les Anglois qui aiment à se comparer aux Romains , doivent songer qu'aussitôt que ces fiers Vainqueurs du Monde connurent la soif des Richesses , ils perdirent l'esprit Républicain , l'unique fondement de leur Puissance & de leur Liberté. Rien n'est si opposé à l'amour de la Patrie que l'intérêt particulier , &

vous avez dû vous appercevoir que l'Esprit qui anime ici les différens Partis , est tout au moins suspect.

La Liberté ne peut subsister sans l'amour de la Patrie , & peut-être sans une espèce de Fanatisme qu'un concours de Causes Physiques & Morales rendroit aussi difficiles à déraciner chez de certains Peuples , qu'il le seroit de l'inspirer à d'autres. Les Romains , toujours occupés de la grandeur de leur Nation , se faisoient un devoir de sacrifier leurs intérêts personnels à celui de la République. Chez eux , l'avantage particulier résultoit de l'attachement de chacun à la cause commune. Un Bourgeois de Rome se croyoit fait pour commander aux Rois. Les Anglois sont un Peuple raisonnable & Commerçant , qui ne cherche qu'à s'enrichir : ils n'ont pas , pour préférer le Bien public à leur bien particulier , ce puissant Motif qui faisoit agir les Romains , ce desir de la gloire & cette ardeur Héroïque qui ont rendu ceux-ci les Maîtres du Monde. Les Romains ne sont devenus Commerçans que pour s'en assurer la Conquête ; les Anglois n'arment dans l'Europe que pour y étendre leur Commerce. Si l'in-

térêt Public leur fait prendre les armes contre leurs Voisins , les plus éclairés d'entre eux avouent qu'il est plus souvent le prétexte, que la cause de leurs Divisions Domestiques.

Voici la Peinture que fait des principaux Chefs du Parti opposé à la Cour, un des Auteurs qui passe pour connoître le mieux l'État présent de l'Angleterre: *Malheureusement*, dit cet habile Politique, *il n'est que trop vrai que l'opposition au Ministère est fondée principalement sinon uniquement sur l'avarice* *. Ceux qui la soutiennent sont exclus des avantages qui résultent du pouvoir & des Charges ; & en cela consiste tout le Mystère de l'opposition quelqu'art que l'on emploie à le déguiser. Si le Ministère pouvoit trouver les moyens de satisfaire les passions dominantes de ceux qui lui sont contraires , s'il pouvoit les rassasier d'Emplois & de Pensions , il lui seroit aisé de gouverner sans trouble , jusqu'à ce qu'il eût porté le pouvoir de son Maître au-dessus de celui de son Parti.

Quelle idée nous donne-t-on là , Mon-

* *Multorum crudelitas & ambitio & luxuria ut paria pessimis audeat, fortunæ favore deficiatur. Eadem velle eos cognosces, da posse quantum volunt, Sen.*

fieur , de tant de Personnages illustres & qui paroissent si animés du zèle du bien Public ! Il y a toute apparence qu'elle est exagérée par la Chaleur du mécontentement ; mais on ne peut nier que tel qui a déclamé à la Chambre des Communes contre le Gouvernement, n'en ait fait l'apologie à celle des Pairs, dès qu'il a plû au Roi de l'y admettre. Ne soyons pas surpris de toutes ces variations & de toutes ces contradictions ; selon les circonstances les Hommes changent de sentimens & de langage. Il ne faut pas même les soupçonner toujours de mauvaise foi. L'amour-propre fascine les yeux de la plûpart. Ils ne voyent réellement les objets , que comme ils sont intéressés à les voir. Il y a plus de sottise que de malice dans les hommes ; ce n'est point la méchanceté , c'est la vanité qui est le principe de toutes leurs actions.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE LXXXVIII.

*A Monsieur DE CREBILLON ,
Fils.*

De Bath , &c.

MONSIEUR ,

ENFIN j'ai fatifait une de mes grandes curiosités , & j'ai vu les Eaux de Bath. Je n'ai point été à celles de Scarborouh , de Tumbridge , ou d'Epfom , parce qu'elles ne font plus à la mode , & que fi l'on veut aller aux Eaux fans être malade , il faut du moins aller où l'on eft sûr de trouver la meilleure Compagnie.

Bath à mon avis ne mérite pas moins l'attention d'un Etranger que les Villes d'Oxford & de Cambrige , qui en font plus communément l'objet. Dans celles-ci que leurs Universités ont rendues fi célèbres , on peut faire connoiffance avec des Sçavans du premier ordre ; dans celle où je fuis à préfent , on ne trouve pas un monde qui fçache fi bien le La-

tin ou le Grec , mais on en trouve un autre avec lequel il est plus doux de vivre. Je veux parler de cette moitié de la Nation qui dans tous les Pays est la plus aimable. Bath est le lieu de l'Angleterre où le Sexe aujourd'hui se plaît le plus , & où par conséquent il songe le plus à plaire. Ceux qui croient qu'il en est des Eaux de Bath comme de celles de Bourbon , où l'on ne trouve que des gens infirmes , Paralitiques , ou Valétudinaires , se trompent ; au contraire , c'est ici le lieu de l'Angleterre où l'on se porte le mieux , & où l'on tire le meilleur parti de sa santé.

Je puis vous l'assurer , Monsieur , les eaux de ce lieu si riant , méritent bien leur réputation. Un Mari se plaint-il de ce que sa Femme lui refuse depuis longtemps un Héritier , les Médecins lui conseillent de l'envoyer à Bath , & bien-tôt elle éprouve l'efficacité des Eaux. Elles sont encore un remède sûr pour les Vapeurs des Belles ; & ce qui surprendroit tout autre que vous , que rien ne peut étonner de leur part , c'est que la vertu de ces Eaux n'agit que sur le Sexe. Je connois plusieurs fortes de Maladies qu'elles guérissent chez les Femmes, sans

que les Hommes en reçoivent le même soulagement , comme la Mélancholie , la Jaunisse , la Consomption même , quand le mal n'est pas invétéré.

La Compagnie que l'on trouve à ces Eaux est toujours de bonne humeur , & l'on demeure d'accord qu'elles tirent leur principale vertu de la gayeté qui y regne. Si un Etranger veut apprendre la Langue du Pays & connoître les Dames d'Angleterre , il doit venir passer ici quelque tems. Il n'est pas aisé de les voir à Londres. Ce n'est pas que les Hommes y soient jaloux , c'est que les Femmes y sont farouches & inaccessibles ; ici au contraire elles font du commerce le plus doux & le plus facile. Elles y mettent à profit toute la liberté de la Campagne , & toute la familiarité des Eaux. Vous , Monsieur , qui sans avoir pris parmi nous le titre de Spectateur , en faites quelquefois les fonctions dans vos Ouvrages ingénieux, vous qui démêlez avec tant de finesse les plus petits ridicules de ce Sexe , en qui tout , jusqu'aux défauts , prend la forme des graces , je crois que vous vous amuseriez beaucoup de toutes les Scenes qui se passent aux Eaux de Bath , & que votre heureuse

imagination en fçauroit bien tirer parti.

Lorsqu'une jeune Veuve ou une Douairiere furannée, veulent encenser de nouveau les Autels de l'Hymen, c'est ici qu'elles viennent sacrifier à ce Dieu; c'est ici que les Hommes à bonnes fortunes se rendent de tous côtés pour établir leur réputation. Enfin c'est ici le lieu de la Grande-Bretagne où les Irlandois sont les mieux reçus. Celui qui a fait parler de lui l'Automne aux Eaux de Bath, fait infailliblement du bruit l'Hiver suivant à Londres. Il excite la curiosité des Duchesses, & attire sur lui les regards de toutes les Femmes de la Cour.

Il semble que l'air de cette Ville inspire le gout du plaisir, on lui sacrifie jusqu'aux heures de solitude. On y lit nos Ouvrages nouveaux, & sans vous faire de compliment, je n'en connois point que l'on y ait autant goûtés que les vôtres. Tan-fai a fait & fera encore long-tems les délices des Eaux de Bath. Ce Livre est désormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du Régime que l'on y observe.

A Londres, c'est communément quelque chose d'assez triste qu'un cercle d'Angloises

d'Angloises qui prennent leur Thé. Les Hommes les plus galans craignent de s'y présenter. Elles y parlent peu, à moins que la Médifance ne leur délie la Langue: A Bath au contraire les Tables de Thé font extrêmement gayer; aussi celui qu'on y prend est-il différent de celui dont on use en Angleterre & dans le Pays de Galles. Le Thé ordinaire n'a aucune vertu sur les esprits; celui de Bath les éveille & donne de l'enjoûment aux plus tristes. Il est fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du Citron & du Sucre. Le vin même ne communique pas plus de chaleur, & n'inspire pas plus de gayeté. Aussi les Dames à Bath en font grand usage. C'est ce qu'elles appellent du Thé d'Arac, & que partout ailleurs on nomme de la *Ponche*. A Londres les Femmes, du moins celles qui veulent passer pour raisonnables, sont obligées de se contraindre, & ne peuvent gueres boire de liqueurs qu'en secret; ici les Eaux d'Anis, de Citron, des Barbades, &c. font partie de l'équipage de la Table de Thé *.

* Dans la Comédie de Congreve qui passe pour son Chef-d'œuvre, & qui peint le mieux les mœurs de son tems, THE WAY OF THE

Enfin autant les Hommes s'amuse^{nt} aux courses de New-market , autant les Femmes de leur côté se plaisent aux Eaux de Bath. Elles sont en effet ici tout autres qu'elles ne sont à Londres , & ce qui produit en elles une différence si remarquable , c'est la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premièrement comme Femmes elles se vengent ici par un mois de liberté & de divertissement , de la contrainte & de la tristesse où le joug de l'habitude les retient dans la Capitale le reste de l'année. Les Mœurs peuvent être différentes , mais le Sexe est par-tout le même ; il aime à jouir de ses droits , & s'il en est dépouillé par l'injustice ou par le caprice des Hommes , par la Mode ou par les Préjugés , il employe tout ce qu'il a de ressource pour y rentrer dès qu'il en trouve les occasions : dans les Pays même où on les traite en Esclaves , elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres. Secondement , celles de ce Pays-ci ont une raison de plus pour aimer à faire

WORLD , Mirabell déclare à Mademoiselle Milbeamant comme un des articles à signer avant le Contrat de Mariage , qu'il faut qu'elle bannisse de sa Table de Thé toute Eau d'Anis . de Citron , de Cinnamom , des Barbades , &c.

usage de leur liberté ; c'est d'être nées sous un Gouvernement qui en inspire l'esprit. D'ailleurs leur tempérament mélancholique , qui souvent les éloigne du plaisir , doit le leur rendre plus sensible quand elles veulent s'y livrer. Une Coquette s'y abandonne sans réflexion toutes les fois qu'il se présente , ce qui fait peut-être qu'elle le goute moins. Pour une Angloise c'est une affaire capitale & raisonnée. Une partie de Bath est peut-être le fruit de six mois de méditation & d'intrigues : il a fallu faire la Malade , gagner les Domestiques , corrompre le Médecin , presser une Tante , tromper un Mari , en un mot recourir à toute sorte d'artifices pour y réussir. On cherche à se payer de toutes les peines qu'on a prises. Le plaisir est d'autant plus attrayant pour les Angloises , qu'il leur est moins familier & leur coûte davantage. Les Mélancholiques sentent plus vivement la joye que ceux à qui elle est habituelle.

Au reste les Eaux de Bath joignent à toutes les vertus dont je vous ai parlé , celles des Eaux de Léthé. Pour peu qu'une Femme en boive , elle perd le souvenir de tout ce qui lui est arrivé dans ce

féjour d'enchantemens. Vainement à Londres un jeune Renaud croit reconnoître l'amoureuse Armide dont il a adoré les charmes , il n'y retrouve plus qu'un Dragon de vertu dont le seul regard fait trembler le Chevalier le plus audacieux. J'ai oui dire que les Eaux d'Aix-la-Chapelle avoient à peu près toutes les mêmes vertus : je laisse aux Naturalistes à examiner ce fait , & à nous en apprendre la véritable cause.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c,



LETTRE LXXXIX.

A Monsieur H * *.*

De Northampton , &c.

MONSIEUR,

UN mot suffit au Sage pour entendre ; un mot suffit à celui qui ne l'est pas pour se trahir. Cette Réflexion Morale sent le début de l'Apologue , & vous vous attendez peut-être que je vais vous en envoyer un que vous puissiez mettre en Vers , & que vous ne manqueriez pas d'embellir par les graces de votre imagination. Mais ce n'est point une Fable que je vais vous conter , c'est un Fait d'où il résulte que la plûpart de ces Hommes qui nous paroissent si grands à l'aide de tout l'artifice qu'ils employent pour nous en imposer , redeviennent bien petits quand ils se laissent voir dans leur simple naturel. C'est alors que dans le Citoyen zélé pour le bien Public , on ne trouve plus qu'un esprit ambitieux ou turbulent , & que celui que l'on croyoit

l'ami de la Patrie ne paroît plus que l'ennemi du Ministre.

Je soupai hier avec un Membre du Parlement extrêmement célèbre par son amour pour la liberté , ou du moins par son opposition à la Cour ; car il faut prendre garde de s'y tromper , on prend souvent ici l'un pour l'autre. Le Pair du Royaume dont je vais vous parler , a la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit : il est un de ceux qui ont le plus de crédit à la Chambre Haute. Il est ami de Mylord B*** ; M. Pope en fait l'éloge dans ses Ouvrages ; en un mot rien ne lui manque pour fixer sur lui l'attention du Public , & pour exciter la curiosité d'un Etranger. A ces titres il méritoit toute la mienne , & je fus très-aise de me trouver à portée d'avoir un tête à tête avec un homme d'une si grande réputation.

Je fis long - tems tout ce que je pus pour avoir une conversation suivie avec cet illustre Défenseur des libertés de l'Angleterre , & toujours inutilement ; tantôt il me parla de la beauté des Vers de M. Pope , & tantôt des voyages du Chevalier Ogletorpe : il m'entretint aussi de l'Histoire ancienne de M. Rollin , &

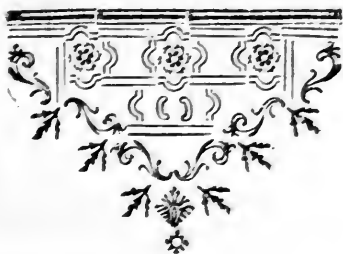
de celle de la Chine du P. Du Halde. Je fus même surpris je l'avoue , de le trouver assez au fait de notre Littérature Françoise , pour sçavoir à quoi s'en tenir sur le mérite de certaines Feuilles Périodiques qui paroissent toutes les semaines à Paris , & qui ont moins l'air de Critiques propres à éclairer l'esprit & perfectionner le goût , que de Satires uniquement destinées à entretenir la malignité des Sots. Ce sont ses propres expressions ; mais outre qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau , je voulois le faire parler sur des matieres d'une toute autre importance. Je lui demandai s'il ne se rendroit pas à Londres pour l'ouverture de la Séance prochaine du Parlement. » Oui , Monsieur , me dit-il , c'est mon devoir , & je le remplirai ; mais je n'y ai plus de plaisir ». Comment , Mylord , repris-je , vous n'y avez plus de plaisir ! Et pourquoi ? » C'est , me répondit-il , que je ne m'échauffe plus. J'approche de mes soixante ans , & toute ma chaleur est passée. J'ai vû un tems où plus jeune & le sang bouillant dans mes veines , je faisois du bruit dans la Chambre. J'aurois parlé deux heures de suite sans perdre haleine ; & si mon avis étoit

» contredit , Dieu ſçait comme je le ſou-
» tenois. Mais aujourd'hui ce n'eſt plus
» cela , je ne puis pas même élever aſſez
» ma voix pour me faire entendre. De
» nouveaux venus m'ont éclipſé ; je ne
» brille plus. Je diſ mon avis , & puis
» c'eſt tout. Il m'eſt cruel d'en être ré-
» duit-là après avoir joué ſi long - tems
» un rolle différent. Vous ne ſçauriez
» vous imaginer le plaifir qu'il y a à
» parler quand l'eſprit de parti & la cha-
» leur de la diſpute vous emportent ;
» quand vous êtes sûr que le rapport de
» ce que vous aurez dit à la Chambre
» troublera la diſtion du Miniſtre , &
» inquiétera le Roi à ſon ſouper. Ah ,
» Monſieur , voilà les prérogatives que
» nous avons nous autres Seigneurs An-
» glois , & que les vôtres ne connoiſſent
» pas. . . . Mais c'eſt une ſatiſfaction que
» je ne goute plus , & que je regrette
» tous les jours. Que Mylord C***
» eſt heureux ; quoiqu'il ſoit de mon
» âge , il n'eſt point d'affaires importan-
» tes ſur leſquelles il ne parle encore le
» premier , le plus haut & le dernier. Il
» n'a rien perdu du feu de ſa jeuneſſe.
» Pour moi encore un coup je ne m'é-
» chauffe plus »!

Il accompagna ces derniers mots d'un profond soupir , & ce fut-là , Monsieur , fans que j'aye altéré en rien la vérité , ce que la conversation de ce Membre du Parlement eut pour moi de plus curieux & de plus instructif. Il n'y fut pas même question de l'amour de la Patrie ; & la liberté de parler fut moins envisagée comme une voye de procurer le bien de la Nation , que comme un moyen de mortifier le Ministre.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X C.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

LES Ouvrages de génie donnent autant de réputation à une Nation que ses Conquêtes : ces especes de Triomphes dans les Lettres ne l'honorent pas moins que ses Triomphes dans les Armes. La Postérité place au même rang le Héros, & celui qui le chante.

Les grands Hommes, que le Siècle de Louis XIV. a produits dans l'un & l'autre genre, ont également excité la jalousie de nos Voisins. Ceux à qui la gloire de la France porte le plus d'ombrage, les Anglois n'ont pas fait moins d'efforts pour lui disputer la prééminence dans la République des Lettres, que pour s'opposer à l'aggrandissement de sa Puissance dans l'Europe.

Il est sûr que de leur côté ils ont beau-

coup contribué à l'avancement de la Philosophie ; mais peut-être ont-ils tort de penser , que *dans l'Eloquence , comme dans la Poësie , dans l'Histoire même , & dans les autres genres de Littérature , aucun Peuple Ancien ou Moderne ne les a surpassés* : du moins ce sont des prétentions qu'il ne leur est pas aisé de justifier.

L'Empire des Lettres a ses révolutions comme les autres Empires : il a passé dans ces derniers tems des Italiens aux François. Aujourd'hui les Anglois travaillent avec ardeur à nous en dépouiller ; & j'ai regret que nous ne fassions pas , pour nous y soutenir , autant d'efforts que nos Voisins en font pour s'en rendre les Maîtres.

Si la gloire du Parnasse François n'est pas entièrement éclipsée , elle s'obscurcit de jour en jour. Sous un nouvel Auguste nous n'avons plus de Virgile. Tandis qu'un Roi , l'amour de ses Peuples , à la tête de ses Armées , étonne toute l'Europe par la rapidité de ses Conquêtes ; nos Muses dégénérées ont tenté vainement de les célébrer : elles n'ont encore scû bien exprimer que l'impuissance de leur zèle. Des Princes qui soutiennent

dignement tout l'éclat des plus grands noms à la guerre, ont beau signaler leur valeur, ils ne reçoivent plus de Couronnes que des mains de la Victoire.

Rousseau avoit montré à nos Poètes où se cueillent sur le Parnasse ces Lauriers, qui immortalissent également & celui qui les donne, & celui qui les reçoit. Soit qu'ils n'aient pas eu assez de force pour se soutenir dans la route qu'il leur avoit tracée, ou qu'ils aient eu le malheur de prendre des sentiers qui les ont égarés, ils n'en ont rapporté qu'une moisson de Fleurs passageres. A des Faits immortels, ils n'ont élevé que des Monumens d'un jour.

Dans les Ouvrages d'un autre genre nous ne sommes pas plus heureux : toutes les fois qu'il m'est arrivé de faire un tour chez les Libraires François qui sont ici établis, j'ai toujours été fâché de les trouver si bien fournis de tant de Livres nouveaux qui s'impriment journellement à Paris, & qui deshonnorent notre Nation aux yeux des Étrangers.

Aujourd'hui grands dans les petites choses, & petits dans les grandes, Philosophes dans les bagatelles, & frivoles dans la Philosophie : au lieu de travailler

à l'avancement des connoissances humaines & à la perfection des Arts, nous ne songeons qu'à satisfaire le gout qu'on a dans ce Siècle pour toutes les choses superficielles.

Il n'est que trop vrai, Monsieur, que le Sçavoir est totalement négligé parmi nous ; c'est à ceux , qui , comme vous , occupent les premiers rangs dans la Littérature , à s'en plaindre. Les Chaires que le Restaurateur des Lettres en France * a fondées au Collège Royal , pour y perpétuer l'étude & le gout des Langues Sçavantes , ne sont plus guères fréquentées que par des Prêtres Hibernois.

De quelques dons que la Nature nous ait comblés , nous avons besoin de Modèles pour nous former ; celui qui est obligé de tirer tout de son fonds , ne produit jamais rien de grand. Corneille lui-même n'a commencé à s'élever que par le Cid. Les Ouvrages des Anciens étoient familiers aux bons Ecrivains du Siècle de Louis XIV. Ce n'est qu'en les imitant qu'ils sont parvenus à les égaler : c'est d'Euripide que Racine a appris à émouvoir les Passions.

* François I.

Différens Auteurs , suivant leurs intérêts peut-être plutôt que leurs lumières , ont depuis prétendu que les progrès que les Sciences ont faits parmi nous , nous dispensent désormais d'aller aux Écoles de Rome & de la Grèce. Ils sentoient qu'ils ne pourroient avoir de réputation dans leur Siècle , qu'autant qu'ils réussiroient à faire tomber celle des Anciens. Il étoit plus aisé de décrier le mérite de leurs Ouvrages , que d'y atteindre : ainsi , ne pouvant imiter leur simplicité , ils ont voulu la faire passer pour grossièreté.

Comme cette prétention , quoique fausse , favorisoit deux Vices qui sont naturels à tous les Hommes , la Vanité & la Paresse , ces nouveaux Docteurs firent bien-tôt de nombreux Profélites : ceux que l'on appelle *Beaux-Esprits* , c'est-à-dire , les Ecrivains ignorans & superficiels , se firent un devoir de répandre des Principes qui étoient si fort de leur gout. Enfin , toute la Génération présente paroît les avoir adoptés ; & vous en voyez les tristes effets. Dans les Sciences , comme dans la Morale , le moindre relâchement a des suites dangereuses : il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour se

soutenir dans la perfection , que pour y atteindre.

Notre Siècle , dans les différentes Productions de l'Esprit , est déjà tellement inférieur à celui qui l'a précédé , que sur ce sujet les Plaintes sont générales. Mais autant je les trouve bien fondées , autant il me paroît ridicule de s'en prendre au peu de Protection , que , selon quelques gens , l'on accorde ici aux Lettres. Je ne crains pas d'avancer au contraire , que la France est encore le Pays où les Sciences reçoivent le plus d'encouragement de la part du Gouvernement : en Angleterre , les Particuliers accueillent & favorisent ceux qui les cultivent ; mais le Ministère public , dont l'influence est toujours plus puissante , ne contribue que foiblement à leur avancement.

On cherche également à nous en imposer , & sur ce qui regarde nos Voisins , & sur ce qui se pratique parmi nous. Cependant , ceux qui ont recours à de pareils artifices , s'abusent eux-mêmes en croyant abuser le Public : on s'apperçoit que ces excuses frivoles ne font que l'effet de leur mauvaise foi , qui les empêche de convenir de leur ignorance ou de leurs défauts.

M. De la Motte a osé prononcer sur Homere , dont il avoue qu'il n'entendoit pas la Langue : sans le condamner , on peut assurer que ceux qui suivent son exemple , n'ont pas les mêmes avantages que lui, pour se passer d'une Science qu'ils ne méprisent que parce qu'elle leur manque.

Bayle , avec trop de sévérité peut-être , prétend que quiconque ne sçait pas le Grec , ne peut pas se dire Homme de Lettres. Aujourd'hui , parmi ceux qui osent en usurper le nom , combien à peine entendent le Latin ! Un Roman , la plus méprisable Brochure , paroissent à ceux qui en sont les Auteurs , des titres suffisans pour y prétendre.

Ainsi , de ce grand nombre d'Écrivains que nous avons aujourd'hui , les uns se laissent entraîner par le Torrent , les autres ne font que se livrer à leur paresse ; & l'on ne voit plus paroître en France que des Ouvrages frivoles , parce que ce sont ceux qui sont les plus à la mode , & où il est le plus aisé de réussir. En tout ce qui s'y fait aujourd'hui , on néglige entièrement le solide , on ne cherche que l'agrément. Comme on ne bâtit plus que pour soi , & point du tout
pour

pour les Descendans , dans les Ouvrages d'Esprit on ne songe plus à la Postérité , on n'écrit que pour son Siècle. Tel étoit né avec des Talens qu'il pouvoit rendre utiles à la Société , qui passe sa vie à faire des misérables Romans.

Ceux qui se permettent un si mauvais usage des dons qu'ils ont reçus de la Nature s'apperçoivent pas du tort qu'ils se font à eux-mêmes. Ils obtiennent à la vérité une réputation momentanée , mais ils ne peuvent parvenir à aucune considération réelle *. Les Ecrivains dont les Ouvrages sont marqués au sceau de l'utilité publique , sont les seuls qui aient le droit d'y prétendre.

La réputation de *Bel-esprit* dont on est si jaloux , & que l'on obtient à si peu de frais , est l'unique cause de tous ces écarts : comme ce sont les Femmes qui la donnent , on n'écrit que pour leur plaire. Il n'est pas étonnant que tant de gens dans le monde fassent un si grand cas de tous ces Ecrits superficiels ; ce sont ceux qui sont le plus à leur portée.

* *Vera gloriâ radices agit, atque etiam propagatur : ficta omnia celeriter tanquam flosculi decidunt, nec simulatum potest quidquam esse durum.*

Les esprits frivoles qui ne sont point affectés du bon sens des Anciens , méprisent ce qu'ils n'ont pas. C'est un parti que notre amour propre prend volontiers pour n'être pas humilié de ce que la nature nous a refusé.

On compte faire grace aux Ecrivains de l'Antiquité en leur accordant un *gros Sens commun* ; car voilà l'unique mérite que les Partisans de la Littérature Moderne ne leur disputent pas. La plupart ne sentent pas même quel est le prix de ce qu'ils leur accordent : Le langage ordinaire de ceux qui sont dépourvus de jugement , est de dire que tout le monde en a. On ne craint pas d'avancer que Despréaux n'étoit point un Homme d'esprit ; le célèbre Rousseau tient , dit-on , lui-même au Siècle passé , il n'en a que fort peu. On ne compte plus aujourd'hui les fonds pour rien , on ne s'attache qu'aux tournures , on ne veut plus que des pensées fines. Dans beaucoup d'Ouvrages un Auteur ne fait que suivre une jolie idée & la revêtir de petits mots familiers qu'il a ramassés dans la Société où il vit , & dans ce que lui dicte sa mémoire il croit travailler d'imagination.

Il est une voye bien simple d'en venir

à une décision qui ne feroit peut-être pas favorable aux Partisans du goût qui regne à présent. Les Traductions sont la pierre de Touche de l'esprit. Ce qui en est véritablement dans une Langue en est également dans une autre. Le véritable Esprit est comme le Mercure qui prend des formes différentes, mais ne peut se perdre par quelque opération que ce soit. Les *Concetti* des Italiens rendus en Anglois, sont ce qu'on appelle ici *Non-Sense* *.

Les Ouvrages des Anciens ont toujours subi cette épreuve, sans rien perdre de leur valeur intrinsèque. Homere en quelque Langue qu'on le lise, est le plus grand des Poètes. Dom Quichote même n'a pas moins réussi en François qu'en Espagnol. Moliere conserve en Italien & en Anglois ses véritables beautés : Comme il a peint la Nature, on reconnoît toujours la vérité & la justesse de ses Portraits, dans tous ceux qui ont l'art de les rendre. Toute Traduction est une copie ; mais pour bien copier, il faut être capable de peindre.

Lorsque l'on vient à traduire en Anglois ceux de nos jolis Ouvrages Mo-

* *Non-Sense*, chose qui n'a point de Sens.

dermes qui ont le plus de réputation , on trouve qu'ils ne font qu'un tissu de riens agréablement exprimés : toutes ces pensées si fines s'évanouissent en décomposant les mots dont elles sont revêtues. L'Esprit qui en fait le mérite est d'une nature si légère qu'il s'évapore d'abord au creuset. Comme ce qu'il a d'éblouissant il ne le doit qu'à la tournure , il ne peut le conserver dans une autre Langue , où l'on ne trouve pas des équivalens pour toutes ces jolies Phrases qui tiennent lieu de pensées.

C'est à cette épreuve que l'on reconnoît quel est en effet le mérite de chaque Auteur. Le véritable esprit est le même dans toutes les Nations & dans tous les tems. Nous lisons Phedre avec plaisir. Les Fables de la Fontaine auroient réussi à Athènes. La Postérité qui dans deux mille ans ne connoîtroit de Corneille que ses Ouvrages traduits dans une Langue qui se parleroit alors , ne pourroit deviner ni de quelle Nation il a été , ni dans quel Siècle il a vécu. Tout admirable qu'est Racine , on s'apperçoit qu'il est François. D'autres , indépendamment du caractère National , ont encore celui de leur Siècle : d'autres enfin n'ont que

l'esprit de l'année où ils ont écrit. C'est celui de beaucoup de nos Auteurs Modernes. On pourroit aller plus loin , & dire que le Bel-esprit qui depuis-peu est si fort en honneur , n'est à proprement parler que l'esprit du jour. Aussi ne produit-il gueres que des Ouvrages *Ephémères* *.

Tout ce qui est purement de mode , éprouve son inconstance ; plusieurs Livres après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naissance , tombent dans le mépris , ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un Jargon différent du langage ordinaire , & d'une conformité au ton de plaisanterie qui est en vogue , ils sont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur tems qui est obligé de faire place à d'autres plus puissans par leur nouveauté. Ces Révolutions de folies sont aussi promptes que fréquentes dans notre Nation. Ainsi l'esprit de cette année ne fera point de l'esprit l'année prochaine. Lorsqu'un jour dans ceux de nos Romans , qui ne peignent pas moins le langage que les Mœurs de notre tems , on lira qu'on ne doit pas blâmer une

* *Ephémère* , qui ne dure qu'un-jour.

Femme qui a une AFFAIRE , parce qu'il n'y en a point qui n'en ait ; il y a grande apparence qu'on n'entendra pas ce que l'Auteur a voulu dire, & tant mieux pour l'honneur de notre Siècle !

Il est vrai que parmi ces Productions qui passent pour ingénieuses , quelques-unes ressemblent en effet si fort à celles de l'Esprit qu'on est en quelque façon excusable de s'y tromper pendant quelque-tems. Dans ce Siècle où la Physique a fait plus de progrès que les Talens , nous sommes parvenus à contrefaire l'Esprit aussi parfaitement que le Diamant : nous imitons également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La Solidité est la seule qualité que nous ne pouvons donner à tous ces Essais où nous voulons faire passer l'Art pour la Nature. Ainsi nous pouvons les multiplier à l'infini sans devenir plus riches. C'est par une indigence réelle que tant d'Auteurs affectent cet Esprit à la mode. On a des Recettes sûres pour en faire; on en a même depuis peu imprimé le Secret. *Il ne faut pour cela que réunir des choses éloignées , ou diviser celles qui paroissent se joindre , ou les opposer l'une à l'autre , ** & sur-tout donner beaucoup

* Dissertation sur l'ESPRIT.

dans l'Anthitèse , c'est de toutes les Figures de Rhétorique celle qui a le plus de brillant & qui coûte le moins à mettre en œuvre. Dire les choses autrement qu'on ne les a dites , vouloir donner un air neuf à des pensées usées & triviales , exprimer singulièrement des idées ordinaires , présenter ridiculement des Lieux communs, & toujours affecter autant d'ordre dans les mots que de désordre dans les pensées , *c'est faire supérieurement du Bel-Esprit*. Un Écrivain judicieux en a fait la Remarque : *Nous ne voyons plus dans la République des Lettres que des Ouvrages de Pièces rapportées , & qui ne sont point faites pour aller ensemble.* *

Dans le Style d'aujourd'hui toujours ferré , c'est-à-dire décousu , on ne connoît plus ni nombre ni mesure. Tout y est tranché ; on veut être Laconique , on n'est que dur. On donne un air sententieux aux Réflexions les plus communes. On ne sçait plus ce que c'est que ces liaisons & ces Transitions dont l'art suppose autant d'ordre dans les idées , que d'adresse dans la manière de les préparer. Aussi est-ce une partie que les Regles & l'Esprit même ne peuvent don-

* Essai sur le BEAU.

ner : elle est l'effet du jugement & du goût.

Il faut pourtant avouer que nous avons encore beaucoup d'Auteurs qui s'attachent à une manière d'écrire plus liée & plus naturelle. Parmi les Ouvrages de pur agrément, le *Siège de Calais* est un de ceux où ce mérite est le plus remarquable. Quel gré ne doit-on pas sçavoir à celui qui en est l'Auteur d'avoir eu la sagesse de préférer au style *Brillanté* qui est si fort à la mode, l'élégance & la simplicité des Ecrivains du Siècle de Louis XIV !

M. Locke fait consister l'esprit dans un assemblage heureux d'idées qui ont quelque ressemblance ou quelque rapport. C'est de-là en effet que résultent cette belle simplicité & cette façon naturelle d'écrire que nous admirons dans les Anciens, & dont personne ne s'écarte, que ceux qui n'ont pas assez de force de génie pour faire briller une pensée par ses vrais rapports. Les Auteurs Grecs & Romains, excitent quelquefois notre admiration par l'art avec lequel ils rapprochent les idées les plus éloignées ; ceux de nos jours ne cherchent à étonner que par l'union de celles.

les qui sont contradictoires. Dans les Écrits de toute espece comme en tout genre de Dessen, on se plaît aujourd'hui à marier les choses d'une nature opposée. Je ne sçais si ce mauvais gout a passé de France en Angleterre, ou d'Angleterre en France. Mais M. Pope lui-même n'en est pas exempt. Lorsque dans la Description d'Hamptoncourt, il s'exprima à peu près ainsi, en parlant à la Reine Anne :

*Dans ce Palais superbe où votre Majesté
Prend quelquefois Conseil . . . & quelque-
fois du Thé *.*

S'il n'a voulu que surprendre, il a atteint à son but ; s'il a cru trouver du plaisant, je doute qu'il y ait réussi.

A l'exemple des Femmes qui aujourd'hui plus parées sans être plus riches, mêlent le Stràs * à leurs Diamans, ceux même de nos Auteurs qui connoissent le mieux la valeur de cet Esprit contre-

* *Here Thou great Anna ! Whom three realms
obey ,
Dost sometimes counsel take and sometimes
Tea.*

THE RAPE OF THE LOCK, Canto III.

* On appelle Stràs les Pierres qui imitent les Diamans, c'est le nom de l'ingénieux Ouvrier qui est parvenu à les contrefaire le mieux.

fait , ne laissent pas de l'employer dans leurs Ouvrages pour éblouir davantage le commun de leurs Lecteurs. Voilà tout ce qu'a produit l'ambition de la parure. On ne s'occupe pas à amasser de vraies richesses en ce genre , parce qu'on est sûr de briller avec les fausses. Nous nous contentons d'employer des Diamans de notre fabrique ; & par-là , malgré tout cet étalage pompeux de nos Écrits , nous ne laisserons rien à nos Neveux. Ce seront pour eux des effets de nulle valeur , parce qu'ils n'y trouveront aucune solidité.

Les Ouvrages des Anciens sont des Mines où nos Peres se sont enrichis , & que malheureusement nous avons abandonnées. Quelques trésors qu'ils y aient découverts , ils ne les ont pas épuisées , ou plutôt c'est un fonds dont nous-mêmes nous pourrions en tirer d'autres , si nous nous appliquions à les faire valoir. Les Pensées d'Horace ou de Juvénal ne paroîtront point en François des beautés empruntées , quand ainsi que Malherbe & Despréaux on aura l'art de se les rendre propres par le travail. Celui qui étudiera les Auteurs de l'Antiquité y peut découvrir de nouveaux germes d'i-

dées , dont souvent on est susceptible ; mais que peut-être ne trouveroit-on pas de foi-même , & qu'il est impossible d'appercevoir , si l'on ne s'entretient dans l'habitude de penser solidement. La Lecture des bons Ouvrages est la véritable culture de l'Esprit ; elle échauffe l'imagination & la rend capable de produire. *L'Essai sur l'Etendement Humain* de M. Locke , n'est que le développement d'un de ces germes * , dont ceux qui depuis deux mille ans ont enseigné la Philosophie d'Aristote , n'avoient apperçu ni le principe ni les conséquences.

Nos jeunes gens en se familiarisant davantage avec le bon sens des Anciens , s'accoutumeroient à préférer le bon esprit qui les touche si peu , & dont la raison est la base , au bel esprit dont ils font si grand cas , & qui n'est fondé que sur le caprice ; celui-ci même a son mérite , mais du second genre seulement , parce qu'il n'est que de convention ; l'autre par sa nature en a un aussi réel qu'invariable. Ils sentiroient que comme le vrai doit toujours régner dans le premier , le second même n'est rien s'il est destitué du

* *Nihil est in intellectu humano , quod non prius fuerit in Sensu.*

vrai-semblable. Les Productions les plus extravagantes doivent encore avoir une suite & un accord , & dans leurs bizarreries même une forte d'harmonie qui les rapproche de la vérité.

La Plaifanterie est un des objets où l'esprit s'applique le plus & se fait le mieux sentir ; toutes les fois qu'elle regarde l'humanité en général , c'est-à-dire, les vices , les défauts , & les ridicules du genre humain ; l'esprit ainsi employé est sûr de plaire dans tous les tems , & fera du gout de tous les hommes , c'est le bon esprit. L'*Avare* de Plaute fait encore rire sur notre Théâtre ; la Postérité ne jugera pas autrement que nous du *Misanthrope* de Moliere. Mais lorsque la Plaifanterie porte uniquement sur les Mœurs de quelques Sociétés particulieres , & sur les manieres de quelques personnes ; lorsque l'on fait des Livres entiers sur des Minuties dont un trait seul peut faire sentir tout le ridicule , l'esprit devient frivole par les objets où il s'exerce : tel est celui du Siècle.

Dans chaque caractère que Moliere a traité , on reconnoît tous ceux qui sont sujets au défaut qu'il y peint. Au lieu de ces peintures générales, on ne nous donne

presque plus aujourd'hui que des Portraits particuliers : peut-être faut-il autant de combinaisons d'idées pour faire celui d'une *Caillette*, que pour peindre le Misantrope. Mais le caractère de l'un étant un défaut dans l'humanité, & l'autre n'étant qu'un ridicule de Société, tout l'esprit employé à représenter la *Caillette*, aux yeux des gens raisonnables, est de l'esprit perdu. Quelqu'étendu que puisse être celui qu'un homme a reçu de la Nature, on ne peut en juger que par l'usage qu'il en fait.

Dans la conversation quiconque sacrifie continuellement le solide à l'agréable, n'a qu'un esprit futile ; celui qui ne fait qu'éguiser des Epigrammes, n'est souvent que méchant. On ne fait pas toujours ces distinctions dans le monde, peut-être par l'intérêt qu'a chacun à n'être pas si difficile. On y prend vivacité pour imagination, & jargon pour esprit. La nature du véritable consiste dans une conception facile des idées, & dans une manière heureuse de les rendre. Dans les Écrits comme dans la Conversation, celui qui affecte continuellement d'en avoir, étonne toujours plus qu'il ne plaît. On lit une fois l'ouvrage, à la seconde il fa-

tigue. On écoute un homme qui parle d'une façon si différente des autres , mais il est plus souvent le centre d'un cercle , que l'objet de l'estime de ceux qui le composent.

On réussit bien dans l'un & dans l'autre genre quand on s'occupe moins à faire paroître son esprit qu'à en donner aux autres , c'est-à-dire , quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit ou vous écoute , prévient vos pensées , & croit se souvenir de ce que vous lui apprenez. Il est des hommes à qui l'on n'apprend rien , mais à qui l'on donne lieu de penser ; c'est toujours un service que vous leur rendez , & dont ils sont reconnoissans. Ils se plaisent à suivre une génération d'idées dont vous leur offrez le germe ; ils vous tiennent compte des découvertes que vous leur faites faire ; & l'épreuve heureuse qu'ils font de leurs forces , tourne à l'avantage de celui qui y a donné lieu : ils ne peuvent se féliciter de penser comme vous , sans vous sçavoir bon gré de penser comme eux. Le contentement qu'ils en reçoivent est le motif de leur approbation , & la mesure de leur estime & de votre mérite réel.

En effet la vérité & la raison sont communes à un chacun , & ne sont pas plus à celui qui les a dites le premier , qu'à celui qui les a dites mille ans après , non plus à l'Auteur qui écrit qu'au Lecteur intelligent à qui il les expose. *Ce n'est non plus selon Platon , que selon moi , dit Montagne , puisque lui & moi nous voyons & entendons de même ;* ce n'est non plus selon l'Auteur qui compose un Ouvrage , que selon le Lecteur qui le juge , puisque tous deux se rencontrent.

Mais si la vérité est à tout le monde , la façon de l'énoncer est ce qui nous appartient à chacun en particulier , c'est ce qui fait le caractère distinctif , & ce qui constitue le tour d'esprit différent de chaque Auteur. L'un pour nous persuader employe la force du raisonnement ; l'autre se sert du charme des images , celui-ci de l'expression du sentiment. Les Bourdaloues , les Bossuets , les Massillons , par différentes voyes arrivent au même but. La plûpart de ceux qui se regardent aujourd'hui comme leurs Successeurs , n'ont aucun caractère qui leur soit propre ; ils suivent le mauvais gout du Siècle , ils cherchent plus à amuser leurs Auditeurs , qu'à les rendre meil-

leurs. Au lieu de lancer les foudres de l'éloquence contre les Vices , ils ne font que décocher les traits de l'épigramme contre les Ridicules. Souvent même sans égard pour leur ministère , pour le lieu où ils parlent , & pour les Matieres qu'ils y traitent , ils débitent leur Morale en Madrigaux , qui ne paroïtroient jamais aussi ingénieux à l'Opéra, qu'ils font indécons en Chaire , & qui néanmoins leur attirent le suffrage des Femmes qui courent en foule à leurs Sermons. Toujours plus occupés des mots que des choses, & d'eux - mêmes que de leurs sujets , ils font dire d'eux que s'ils ne persuadent pas , on a du moins du plaisir à les entendre ; & de leurs Auditeurs , qu'ils font trop de cas de l'esprit , & trop peu du bon sens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E X C I.

*A Monsieur le Président DE
MONTESQUIEU.*

De Londres, &c.

MONSIEUR ,

C E U X qui ne cherchent dans les Sciences que de quoi amuser leur esprit, y trouvent rarement de quoi éclairer leur raison. Ils deviennent plus sçavans sans devenir plus utiles à leurs Conci-toyens. Ils n'apperçoivent pas le Philo-sophe dans le Poëte & le Politique dans l'Historien. Ils ne discernent pas dans les Annales d'une Nation le rapport de ses Mœurs & de son Gouvernement, la partie qui peut le plus servir à notre instruction.

Ceux qui réfléchissent d'avantage ne chargent leur mémoire des faits , qu'après en avoir examiné l'enchaînement: ils comparent leur Siècle à ceux qui l'ont précédé: ils observent combien les Loix rendent différens les uns des autres , ces Hommes que la Nature produit à peu près les

mêmes dans tous les Pays & dans tous les Tems. Quelquefois aussi ils voyent différens Principes produire les mêmes Effets ; l'Honneur , c'est-à-dire l'Amour-propre bien dirigé fait faire aux uns ce qu'a fait faire à d'autres l'amour de Patrie.

Voilà , Monsieur , le fruit que ceux qui vous ressembtent retirent des Sciences , voilà les avantages qu'ils procurent à un État où ils en répandent les richesses. Lorsqu'ils parcourent l'Histoire , ou portent un œil Philosophique sur les différens Gouvernemens établis aujourd'hui en Europe , ils s'arrêtent moins aux noms qu'on leur donne , qu'à leur effet réel , c'est-à-dire à l'influence qu'ils ont sur le bien général de la Société. Ils voyent des Républiques gouvernées par la Tyrannie & des Monarchies où régne l'équité.

Je ne sçais si les Anglois ne payent pas trop cher cette prétendue Liberté dont ils sont si jaloux : l'espece d'assujétissement qu'ils nous reprochent n'est pas tel qu'ils se plaisent à le croire , & les rendroit peut-être moins malheureux que les Factions continuelles qui les déchirent. Un des Auteurs qui a marqué

dans ses Écrits le plus d'amour pour la Vérité , Bayle au milieu de l'État qui passe pour le plus libre de tous , avoue lui-même , que beaucoup de gens dans les Pays Étrangers se font une fausse idée de la Liberté Hollandoise , & de la Servitude François. *La Sujétion essentielle & effective* , dit Montagne , *ne regarde que ceux d'entre nous qui s'y convient , & aiment à s'honorer & enrichir par un tel service ; car qui veut se tenir en son foyer , & sçait conduire sa Maison sans querelle & sans Procès , il est aussi libre que le Duc de Venise.*

On pourroit reprocher aux Réfugiés l'esprit de Satire qu'ils ont contracté chez nos Voisins , si le malheur qui les aigrit ne les rendoit en quelque façon excusables ; mais les Anglois ne le font pas de nous juger d'après de vaines déclamations. Ceux d'entr'eux qui se laissent emporter par l'enthousiasme Républicain , ont beau peindre la Monarchie des couleurs les plus noires , il est des Peuples qui ne peuvent la reconnoître aux Portraits affreux qu'ils en font , & dont ce Gouvernement fait tout le bonheur & toute la Puissance.

Qu'entend-t-on par Liberté dans un

Peuple ? Est-ce l'indépendance de toute Autorité ? Est-ce le droit de se choisir ses Maîtres & d'avoir part au Gouvernement ? Il feroit aisé de faire voir que dans ce sens la Liberté est la cause du malheur & souvent de la Ruine des Peuples. Les Polonois & les Suédois sont-ils plus heureux que nous , parce qu'ils élisent leurs Rois ou qu'ils participent aux affaires de l'État ? La vraie Liberté consiste dans l'ordre Civil , dans l'harmonie de la Société , dans la subordination des différens états qui la composent. C'est de cet accord parfait des Membres avec les Chefs que résulte le bonheur général. Soit que les Particuliers obéissent à un Monarque , ou qu'ils soient gouvernés par un Sénat , ils peuvent être également libres. Pour prononcer sur la liberté , il faut moins examiner la forme que les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple est heureux , il est libre.

Le moyen le plus sûr pour juger du bonheur d'une Nation , est de voir si le Pays qu'elle habite est peuplé : la vraie richesse d'un État consiste dans la quantité d'Hommes. Il ne faut pas craindre que la Terre ne produise pas de quoi les

nourrir. Il n'en est point de stérile où les Hommes sont industrieux. Quand le besoin éveille leur industrie , ils séchent les Marais, ils applanissent les Montagnes.

La France quoique bien peuplée pourroit l'être trois fois davantage , sans être obligée de tirer de l'Étranger aucune des choses nécessaires à la vie , je veux parler de celles qu'on appelle dans le Commerce *les Denrées de première nécessité*. Par conséquent elle seroit trois fois plus riche , trois fois plus puissante.

Lorsqu'il y aura plus d'Hommes dans un État , il y aura plus de bras pour cultiver la Terre , pour faire valoir les Manufactures , pour repousser l'Ennemi, &c. Tout Homme en quelque genre que ce soit , peut retirer de son travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne consomme pas est autant de gagné pour la Société. Ainsi plus il y aura d'Hommes dans un Pays , plus il y aura d'excédent de travail qui tournera à l'avantage de l'État. C'est cet excédent porté à l'Etranger , qui fait la richesse de toutes les Nations Commerçantes.

Il est sûr que selon la Nature du Gouvernement les Hommes plus ou

moins laborieux , jouissent aussi plus ou moins des fruits de leur travail. Cependant au lieu d'écouter des Préjugés qui flattent l'orgueil humain, mais qui ne s'accordant pas avec la foiblesse de notre Nature , sont peut-être contraires à nos véritables intérêts : pour les connoître , ne consultons que la raison ; examinons ce qui doit faire le bonheur d'un Peuple & par conséquent sa Liberté.

Il me paroît , Monsieur , qu'en tout État Monarchique ou Républicain , le bonheur général de la Société résulte du bonheur de chaque particulier. Un Homme raisonnable est toujours heureux , s'il a le nécessaire selon sa condition , c'est-à-dire , si sous la protection des Loix , il peut vivre comme son Pere a vécu : Ainsi une des choses essentielles au bien d'une Nation , c'est d'être gouvernée d'une manière constante & uniforme. Si pour son avantage même , il est nécessaire de faire des changemens à sa constitution Politique , il faut les préparer de loin & y arriver par des voyes insensibles. Toute altération trop prompte dans un Gouvernement est toujours dangereuse ; elle n'a communément d'autre effet que d'y introduire de nouveaux abus. De-là nous

pouvons conclure que rien n'est plus contraire au bonheur & à la liberté d'un Peuple , que la licence & l'esprit de Dissension qui ne tendent qu'à renverser l'Autorité établie , ou qui du moins présentant sans cesse ces Révolutions comme possibles , détruisent la confiance publique qui en est le plus ferme appui.

Quel seroit en effet le sort d'un Roi & d'un Peuple , dont les droits & les prétentions n'auroient aucune Regle certaine , qui au lieu de s'occuper de la puissance & de l'aggrandissement de l'État, ne penseroient réciproquement , le Prince qu'à violer les Privilèges de ses Sujets , le Peuple qu'à usurper les Prérogatives de son Souverain ! Ces mouvemens intestins & contraires ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation , qui n'est puissante qu'autant qu'elle est unie ? Le Corps Politique s'affoiblit par la violence de ces agitations , qui ne peuvent aboutir qu'à des Révolutions continuelles , pendant lesquelles un Voisin attentif peut subjuger ce Peuple , qui ne pourroit ni souffrir qu'un Roi le gouvernât , ni se gouverner lui-même.

Les Anglois qui écrivent contre la Monarchie , rappellent toujours les Re-

gnes des Nérons & des Caligula , comme si de pareils Monstres avoient rien de commun avec ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux *.

J'ajouterais qu'en examinant les choses philosophiquement , on trouvera peut-être qu'un Souverain , qui comme Néron , seroit Maître de l'Europe , de l'Asie , & de l'Afrique , & qui voudroit l'imiter dans les abus les plus cruels de son autorité , ne pourroit pas rendre les Peuples en général aussi malheureux qu'ils le sont communément dans un petit État. Une Puissance qui s'étend si loin en est par-là moins à charge aux Particuliers. Autant elle peut être fatale aux Grands , autant elle paroît favorable aux Petits. C'est dans les grandes Villes , c'est sous les grands Empires que ceux qui ne veulent point se mêler des affaires de l'État , jouissent le plus sûrement des avantages de leur condition , & de cette sorte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raisonnable. On prouveroit aisément à tout homme qui aura lû l'Histoire avec attention , que les Peuples en général étoient plus heureux sous Néron , qu'ils ne le sont aujourd'hui dans la

Gordon. *Réflexions sur* TACITE.

République

République de Hollande.

Mais je ne craindrai point de le dire ; dans un Siècle éclairé comme le nôtre , le Despotisme n'est point aussi à craindre qu'il a pû l'être dans ces tems où les ténèbres de l'ignorance avoient couvert la surface de l'Univers. Les Hommes péchent d'autant moins contre l'Ordre , qu'ils sont plus éclairés. Le Vice est le faux dans la Morale , comme la Vertu est la vérité : selon qu'ils seront plus ou moins en état de distinguer l'un & l'autre , ils seront toujours plus ou moins vertueux.

L'habitude de raisonner influe sur tout ; elle nous met en état de mieux juger , & du Gouvernement Politique & de la vie Civile , & de ce que nous devons aux autres , & de ce que les autres nous doivent. La raison fait connoître aux Rois comme aux Peuples leurs véritables intérêts : elle apprend aux Sujets à se tenir dans l'obéissance que l'Ordre exige d'eux , & aux Souverains à ne point abuser de leur pouvoir.

Le Fanatisme d'aucune espece ne peut subsister avec la Raison ; & si à l'égard de ceux qui sont nés dans des Partis différens , elle ne le détruit pas entiè-

rement , du moins elle rapproche les esprits : toujours amie de l'Humanité , elle n'emploie pour les subjuguier d'autres armes que celles de la persuasion & de la douceur. Elle empêche ceux du Parti le plus fort d'abuser de leur puissance ; elle apprend à ceux du plus foible , à être les plus modérés. Elle convainc par l'expérience les hommes qui sont le plus à portée de sentir les défauts d'un Gouvernement , qu'il vaut mieux quelquefois les tolérer que de les détruire sous prétexte de les réformer. Qu'ont produit les dernières Guerres Civiles d'Angleterre ? Ces mêmes séditieux qui ont brisé le Sceptre de Charles I. ont armé d'une Verge de fer un Homme, qui, sous le nom de Protecteur, est devenu le Tyran de sa Patrie. La foiblesse de son Successeur & la sagesse des Grands de la Nation ont bientôt fait reprendre aux Anglois leur ancienne constitution.

Il n'est pas étonnant que des Peuples grossiers , qui ne sentent pas la liaison de leurs intérêts & de leurs devoirs , qui ne connoissent ni les Principes de la Morale , ni les fondemens de la Politique , qui n'ont l'idée ni des Sciences ,

ni des Arts , ni de l'exacte Equité , ni du véritable Héroïsme , n'ayant jamais eu devant les yeux aucun modèle de Justice ou aucun exemple de Vertu ; il n'est pas étonnant , dis-je , que de pareilles Nations se laissent continuellement entraîner par le Fanatisme , & soient ou opprimées par la Tyrannie cruelle , ou détruites par la Licence effrénée. Mais comment se peut-il qu'un Prince & qu'un Peuple , accoutumés à converser avec la Vertu des Grecs & des Romains , & à qui l'Histoire , la Leçon des Rois & des Sujets , est familière , puissent se tromper , le Prince dans l'administration de son Autorité , les Sujets dans les Regles de leur obéissance !

Combien plus encore devons-nous estimer les avantages d'une Religion dont toute la Morale ne tend qu'au maintien de l'ordre , & qu'au bonheur du Genre Humain ; d'une Religion qui nous enseigne à respecter dans les Rois les Images de la Divinité , & qui les oblige de traiter leurs Sujets comme leurs Freres ; qui rappelle incessamment aux Peuples que l'obéissance est un devoir , & leur soumission une vertu ; & qui apprend aux Rois que leur pouvoir n'est point

arbitraire , & que leur Justice sera jugée !

Si dans l'Orient le Mahométisme & la Tyrannie tiennent encore sous le joug de nombreuses Nations , c'est l'ignorance seule qu'il faut accuser & des honteux déreglemens des Souverains , & de l'aveugle soumission des Peuples. De semblables excès ne peuvent gueres avoir lieu parmi les Monarques Chrétiens. S'il en est qui , à l'exemple d'un Prince Musulman , osent sans aucune formalité de Justice , dévouer un de leurs Sujets à la mort : sur un Trône que le crime environne , ces Souverains si redoutables n'ont qu'une autorité chancelante , parce qu'elle est arbitraire. Ils peuvent tout sur le Peuple , mais ils dépendent de leurs Soldats. Ceux qu'ils employent pour tenir leurs Sujets dans la servitude , les y réduisent eux-mêmes : en se jouant de la vie des hommes , ils exposent la leur ; le même fer qui au gré de leur caprice tranche les jours d'un Malheureux , menace leur propre tête. Aussi dans ces Pays où les abus de la Puissance sont si cruels , & les Révolutions si communes , tout est encore enveloppé dans les ténèbres de l'ignorance , jusqu'à la Religion qu'on y professe.

L'esclavage n'est point à craindre dans l'Europe Chrétienne tant qu'elle sera partagée comme elle l'est entre différens Potentats. Il n'est pas ici question des François qui se sont toujours distingués des autres Nations par leur amour pour leurs Rois ; ce qui fait leur éloge & celui de leurs Souverains : on ne s'accoutume point à aimer les Tyrans. Mais je suppose qu'un Roi devenu absolu en Angleterre , voulût abuser de son pouvoir , les cris d'un Peuple opprimé appelleroient bientôt ses Voisins à son secours. La Nation mécontente passeroit sous d'autres Loix. Quand les Peuples des Pays-Bas voulurent se soustraire à la domination Espagnole , toutes les autres Puissances de l'Europe leur tendirent les bras.

Les Anglois répondront que ce n'est point le lacet des Turcs qu'ils redoutent , mais l'autorité d'un Roi assez puissant pour établir des impôts sans le consentement de la Nation. Hé , n'est-ce pas le Vœu du Roi & non celui du Peuple qui regle toutes les affaires au Parlement ? Le Ministre n'y est-il pas entièrement le Maître ? Si celui qui gouverne est obligé de céder à la Faction qui lui

est opposée , celui qui lui succédera n'en disposera-t-il pas avec la même facilité ? Ne se plaignent-ils pas de ce qu'ils sont accablés de Dettes Nationales , & de ce qu'on impose tous les jours au Peuple des taxes contraires à son intérêt ? Quoiqu'ici l'autorité Souveraine soit différente de ce qu'elle est ailleurs , n'y produit-elle pas le même effet ? Si le Parlement est quelquefois le Conseil de la Nation , il n'est le plus souvent qu'un Tribunal dont le Roi dispose, & qui donne à ses volontés la forme & la force de Loix.

Par les troubles que les Factions entretiennent sans cesse en Angleterre , le Peuple achette cher la petite part qu'il a dans le Gouvernement. S'il ne peut conserver ses Privilèges qu'à ce prix , son sort est peut-être moins à envier , que son zèle pour la liberté n'est louable. Il s'en faut beaucoup que partout ailleurs comme il se le persuade , l'esclavage des Sujets , soit une suite nécessaire de l'autorité indépendante du Souverain. Il semble même qu'en général le Despotisme Oriental n'est point à craindre dans les Pays où les Hommes sont naturellement fiers , remuans & courageux. Ceux de nos Climats ne sont pas faits pour l'Es-

clavage comme les Afiatiques que la moleſſe abatardit. Parmi nous elle n'énerve pas le courage. En Politique tout eſt encore ignoré : le même vice n'a pas partout les mêmes effets. Il eſt des Peuples que le beſoin éveille & rend induſtrieux ; il en eſt d'autres qu'il décourage & qu'il empêche de travailler. Le Phyſique & le Moral influent tellement l'un ſur l'autre , que ſelon les Siècles & les Climats différens , le même Gouvernement rend les Peuples heureux ou malheureux.

Jouiſſons avec reconnoiſſance de l'avantage d'être nés dans un Pays où les hommes ſont capables de penſer , & dans un Siècle où les lumieres Philoſophiques ramènent tout au bonheur de la Société ; où ſoumis , ſans être eſclaves , nous obéiſſons à des Souverains indépendans , mais dont le véritable intérêt eſt inſéparable du nôtre.

Rendons graces au Ciel , qui nous fait vivre aujourd'hui ſous un Prince uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets. S'il en eſt devenu l'amour , c'eſt qu'il s'en eſt montré le Pere. Quel autre fut jamais plus digne de commander à une Nation accoutumée à aimer ſes Rois ! La

voix du Peuple s'est fait entendre , & le Peuple ne flatte pas. Le nom de LOUIS LE BIEN - AIMÉ est déjà écrit dans les Fastes de l'Histoire , ainsi que dans les cœurs de tous ses Sujets.

J'ai l'honneur d'être , M O N S I E U R ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XCII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Paris , &c.

MONSIEUR,

ME voici rendu à ma Patrie , & j'ai eu grand regret , arrivant à Paris , de ne vous y pas trouver. Je suis surpris , je l'avoue , de l'impression que les François ont faite sur moi à mon retour. Auroient-ils changé pendant mon absence ? ou serois-je changé moi-même ? Aujourd'hui l'on me trouve Étranger dans mon propre Pays , & de mon côté tout m'y paroît étrange. Est-ce ma faute , ou celle de mes Compatriotes ?

Peut-être en effet faisons-nous trop de cas de ces Airs & de ces Manieres que les Etrangers ont tant de peine à contracter parmi nous , & que nous perdons si facilement chez eux ; qui , en un mot , font partie de notre Politesse Française. Aujourd'hui la plûpart de ces Airs me paroissent autant d'extravagances ,

dont je suis encore plus blessé , que je ne l'étois il n'y a pas long-tems de celles des Anglois. Cependant je suis forcé de reconnoître , que non-seulement en France ils tiennent lieu de mérite , mais que c'en est la sorte qui réussit le plus dans le monde.

Ce n'est pas que je ne trouve parmi nous des Hommes raisonnables ; & je pense assez bien & de l'Humanité & de ma Nation pour n'en pas être surpris. Mais , quelque'avantageusement que je pense & de l'une & de l'autre , il faut avouer que les gens sensés sont rares dans tous les Pays ; & le nôtre n'est peut-être pas celui où ils sont le plus communs. Les Femmes influent trop sur nos Mœurs ; & à la honte & de ce Sexe que nous appelons foible , & du nôtre que nous croyons fort ; il n'est que trop vrai que nous leur devons les trois quarts de nos Ridicules. Nous avons même si mauvaise opinion de leur gout , qu'en nous proposant de nous y conformer , nous allons jusqu'à prendre pour leur plaisir , des travers qui nous empêchent d'y réussir.

Les Femmes n'aiment pas les Petits-Mâîtres ; ce n'est pourtant que pour se

faire aimer d'elles que ces Messieurs sont si affectés dans leurs airs & dans leur parure, & si frivoles dans toute leur conduite. A la façon dont ils se mettent, à leurs Mœurs efféminées, on doute presque de quel Sexe ils peuvent être : les Femmes même ne les regardent pas comme des Hommes ; de notre côté nous les défavouons, & ne les voyons tout au plus que comme des Individus d'une espece mitoyenne entre l'Homme & la Femme ; & ce que je ne comprends pas, également méprisés de l'un & de l'autre Sexe, ils sont cependant incorrigibles. Vous sçavez que les Airs changent comme les Modes ; les manieres de ceux d'aujourd'hui me paroissent plus extravagantes que toutes celles dont ils se sont jamais avisés. On est d'ordinaire plus frappé des Ridicules que l'on n'a pas vu naître. Que ceux d'aujourd'hui me paroissent étranges ! Par exemple, quelque François que l'on soit, peut-on s'empêcher de convenir que de tous les Etres connus, celui qui ressemble le moins à un Etre pensant & raisonnable, c'est le Petit-Maître de Robe ? Ce n'est que chez nous que l'on trouve un pareil travers dans un état qui y est si opposé.

Le Militaire en pareil cas me paroît plus excusable : il n'est pas obligé à la même gravité. D'ailleurs il ne faut pas y regarder de si près avec des gens , qui , faits pour défendre la Patrie , sont assez embarrassés de leur loisir en tems de Paix. Le Plumet fait tout passer , & quelquefois donne de la grace à tout. Du moins l'on ne peut nier que les Ridicules ne choquent davantage où l'on doit le moins les attendre.

Qui ne feroit en effet révolté de l'indécence d'une jeunesse aussi peu sérieuse d'habitude , qu'elle devoit l'être par son état ! A la Comédie , à l'Opéra , dans tous les lieux publics , on voit nos Sénateurs Petits-Mâîtres , uniquement occupés à juger de la parure des Femmes , & souvent scandaliser par la liberté de leurs propos , ceux qu'ils ont étonnés par la singularité de leurs figures. Combien de nos jeunes Magistrats semblent mettre tout leur mérite dans la frisure de leurs Perruques ! Et il en est bien quelques-uns , qui en cela ne font que se rendre justice *. Cependant que ré-

* *Quis est istorum qui non malit Rempublicam suam turbari quàm Comam , qui non sollicitior sit de capitis sui decore quàm de salute Reipublicæ , qui non comptior esse malit quàm honestior ? Seneca de Brevitate vitæ.*

sulte-t-il de toutes les peines qu'ils se donnent ? qu'ils se dégradent en pure perte. Il est bien vrai qu'ils ne paroissent pas ce qu'ils sont ; mais ils ne sont que des efforts inutiles pour paroître ce qu'ils ne sont pas. Ils ont beau affecter l'air cavalier , ils ont je ne sçais quoi de contraint & de forcé qu'ils ne peuvent quitter ; & même à la Campagne , où ils semblent rougir de porter l'habit de leur état , l'air pédant perce à travers les Galons qui les déguisent.

Quelle folie aux Hommes de vouloir paroître autre chose que ce qu'ils sont ! Rougir d'un habit , qui par lui-même ne peut inspirer que du respect , & affecter des airs qui ne peuvent qu'exciter nos mépris. C'est , ce me semble , le comble de l'extravagance. Aussi les gens sensés regardent les Petits - Maîtres de Robe d'aujourd'hui comme la honte de notre Nation. A quelque point que ceux dont je parle se deshonorent par leurs indécences , je me garderai bien d'entrer dans des détails dont l'effet pourroit rejaillir sur un État si respectable , & qu'eux seuls ne respectent pas.

Je ne puis pourtant m'empêcher de

remarquer , que dans la Province ils portent souvent la licence plus loin. Plusieurs mettent au rang des Privilèges de leurs Charges , celui de commettre ce qu'ils puniroient dans les autres. Dans une Ville que je ne nommerai pas , il est arrivé à de jeunes Magistrats de renouveler une des principales Cérémonies des Lupercales ; seulement ils avoient choisi la nuit pour célébrer les leurs , ils parcouroient tous les quartiers munis des mêmes Armes dont étoient armés les Prêtres de ces Fêtes Payennes , & malheur à qui tomboit sous les mains de nos jeunes Sénateurs. Si on a arrêté de pareils désordres , on ne les a pas punis : le plus coupable est quelquefois déclaré innocent , quand il est jugé par ses Pairs. Les choses ont été ainsi de tout tems , on tient à l'honneur de son corps , & pour le sauver on néglige la vindicte Publique.

Je ne puis non plus vous céler que j'ai été extrêmement frappé à mon retour des Ridicules de quelques-unes de nos Femmes ; je craindrai d'autant moins de vous en parler , qu'ils ne font que relever le mérite de celles qui ont la sagesse de s'en affranchir. Celles qui m'ont le plus étonné ,

ce sont ces Femmes qui ne sont connues qu'à Paris, & dont ailleurs on n'a pas même d'idée, dont le caractère est indéfinissable, & pour lesquelles on a été obligé d'imaginer le nom de *Petites-Maîtresses*, qui, précieuses dans leur langage, légères dans leur conduite, affectées dans toutes leurs manières, sous prétexte de secouer le joug des Préjugés, ne se mettent au-dessus des foiblesses de leur Sexe, que pour s'avilir par les vices du nôtre. La modestie est non-seulement la première Vertu, mais la première des Graces dans les Femmes; & nos Françaises ne sont pas assez convaincues de cette grande vérité. La Politesse qui regne aujourd'hui parmi les Gens du Monde, se permet trop de choses. Nos Peres auroient taxé d'effronterie dans les Femmes, des propos où nous ne trouvons aujourd'hui que de la gayeté.

Je m'avisai il y a quelques jours de vanter la sage retenue des Angloises, devant une Femme du caractère que je viens de peindre. En vérité, Monsieur, me dit-elle, je suis surprise du langage que vous nous tenez-là? Vos Angloises sont des *Espèces*; elles n'ont pas le sens commun, & vous l'avez perdu en vivant avec

elles. Les Femmes qui ont de l'esprit & du monde , sçavent à quoi s'en tenir , & ne prennent pas pour Vertu ce qui n'est qu'un masque. Les Préjugés ne sont pas reçus chez les honnêtes gens , & la Modestie dont vous nous parlez n'est faite que pour les Prudes ou pour les Bourgeoises ; & puisque vous le voulez, pour vos Angloises. Le Cercle fut de son avis , & l'on trouva que son raisonnement étoit *Délicieux*. C'est ainsi que parmi nous les Femmes qui se donnent pour bien *Eduquées* , ne contribuent pas moins à corrompre nos Mœurs que notre Langage.

Que n'aurois-je pas à vous dire de nos Femmes Sçavantes d'aujourd'hui ! Ne ressemblent-elles pas entièrement à celles du tems de Moliere ? L'unique différence que j'y trouve , est qu'au lieu de parler de Tourbillons , elles parlent de l'Attraction , qu'elles n'entendent pas davantage ; combien en est-il , qui , pour avoir fait un Cours d'Expériences Physiques chez M. l'Abbé Nollet , raisonnent continuellement sur la Figure de la Terre , ou les Anneaux de Saturne , & se croient au fait des Mystères les plus cachés de la Nature ; qui veulent en un

mot , à quelque prix que ce soit être Géomètres ! Les Angloises plus raisonnables , au lieu de se livrer à de vaines curiosités , ne s'ornent l'esprit que des connoissances propres à former les Mœurs : convaincues que les Vertus valent mieux que les Talens , elles ne cherchent à se distinguer que par celles qui sont particulieres à leur Sexe & à leur état. Quoiqu'accoutumées à penser , quoique dans une Nation où la Géométrie est en si grande recommandation , elles ne s'avisent pas d'y porter leurs idées ; elles font mieux , elles s'occupent de leurs devoirs.

Aujourd'hui la manie des Femmes en France est de se croire faites pour les Sciences abstraites ; elles ont pris pour le Calcul , le gout qu'elles avoient autrefois pour les Romans. Newton sur leurs Toilettes , a remplacé le grand Cyrus. Une Femme du Bel air ne peut faire de bruit, sans avoir un Géomètre à sa Cour , & le Géomètre qui n'est pas répandu dans le Monde , fait lui-même une triste figure parmi ses Confreres. Qu'en arrive-t-il ? Que les Femmes perdent dans un travail infructueux l'habitude des Graces qui leur sont naturelles ; & que sans s'en

appercevoir, nos Sçavans, dans leur Société, ne contractent souvent que des ridicules.

Quand je vois, dit le sage Montagne, les Femmes attachées à la Rhétorique, à la Judiciaire, à la Logique & semblables Drogueries si vaines, inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les Hommes qui leur conseillent, le fassent pour avoir loi de leur régenter sous ce titre; car quelle autre excuse leur trouverois-je, &c. En effet, les Sciences sont un aliment qui ne convient pas à toute sorte d'esprits; aux uns elles donnent de la force, elles augmentent la foiblesse des autres. Les nourritures qui ont le plus de substance, sont les plus contraires aux Estomacs débiles: il en est de même de celles de l'esprit. Le gout des Sciences ne vient à beaucoup de Femmes, que quand elles ont épuisé tous les autres, & comme il ne leur est pas naturel, il leur est d'ordinaire plus nuisible qu'avantageux. Il en est peu qu'elles rendent plus aimables, il en est beaucoup à qui elles tournent la tête, & qu'elles exposent à la risée des Personnes raisonnables, de l'un & de l'autre Sexe. Une Femme, qui, pour son malheur, don-

ne dans un pareil travers , se rend insupportable par l'air de suffisance qu'elle prend sans s'en appercevoir. Elle paroît toujours étonnée de ce qu'elle sçait , quoique son prétendu sçavoir soit communément ce que les autres trouvent de moins étonnant en elle.

S'il est quelques Maisons à Paris où des Femmes d'un esprit supérieur se plaisent à rassembler des Gens de Lettres , & où , par le concours des Lumieres & de la Politesse , le Gout se perfectionne autant que la raison s'éclaire ; qu'elles sont rares , Monsieur , ces Maisons , en comparaison de cette quantité de Bureaux d'esprit , ouverts à tous les Trifotins du Siècle ? où l'Auteur mercénaire de la plus mauvaise Brochure , est traité d'Homme de Lettres ; où celui-même qui s'est déshonoré dans la Société par l'usage de ses talens , se trouve fêté ; où tout enfin est reçu à titre de Bel-esprit , jusqu'à celui qui n'a que le ridicule d'y prétendre. Le dirai-je néanmoins ? le plus méprisable Écrivain qui fréquente ces Écoles du mauvais Gout & du Jargon , ne l'est pas autant que les *Caillettes* précieuses qui y président.

Voilà cependant le monde , je ne di-

rai pas avec lequel j'ai le plus vécu depuis mon retour, mais qui est le plus mêlé avec celui que les honnêtes gens fréquentent. Ici, je n'entens parler que de Spectacles & de bagatelles, là que de Table & de Cuisine. Des Hommes s'entretiennent de parure & d'ajustemens; des Femmes, de Newton & des couleurs primitives; j'entens parler ici de tout, excepté de la raison & du sens commun. Si en Angleterre, j'ai été quelquefois étonné de l'air embarrassé que les Femmes ont au Spectacle, combien le suis-je davantage de celui d'effronterie, qui n'est que trop naturel à quelques-unes de nos Françaises, & que tant d'autres ne craignent pas d'affecter? Il n'est pas rare à l'Opéra de Londres de trouver des Femmes qui s'y tiennent le visage toujours couvert de leur éventail; il est encore plus commun à celui de Paris d'y en voir qui ne respectent pas même le Public. Nous nous familiarisons si aisément avec les ridicules, qu'il nous paroît tout simple aujourd'hui de les voir porter des Sacs à Ouvrage aux Promenades, & faire des nœuds à la Comédie: depuis que la mode en est devenue générale, nous ne nous avisons pas d'y

soupçonner la moindre indécence. Il est vrai qu'à la voir de certains côtés elle a ses avantages. On croit aux premières Loges , que l'air d'inattention que donne cette espèce d'occupation , annonce la supériorité de l'esprit ; ce n'est qu'aux secondes qu'on a besoin d'écouter une Comédie pour l'entendre. Puisque c'est un Privilège de la Naissance que de sçavoir tout sans avoir rien appris , il faut , pour n'y pas déroger , tout entendre sans rien écouter. Quoi qu'il en soit , les Femmes d'un certain rang accoutumées à quitter les Modes dès qu'elles ont gagné le tiers-état , devroient bien renoncer à celle-ci , depuis qu'à faire des nœuds en public les plus petites Bourgeoises sont parvenues à témoigner autant de graces & de dextérité que les Femmes de Condition.

Pour les ridicules , encore passe ; s'ils scandalisent quelques esprits misanthropes , ils font l'ame de la Société ; c'est même une chose reçue dans ce Siècle poli , que ceux qui n'en ont pas font des gens à fuir ; & que pour s'y rendre agréable , il faut payer chacun réciproquement son tribut à la malignité les uns des autres. Mais que l'on badine avec les Vices

même ; qu'ils marchent aujourd'hui la tête levée ; que les Femmes ne paroissent aux Spectacles que pour instruire le Public de leurs intrigues ; qu'elles y affectent l'éclat comme ailleurs on recherche le Mystere ; qu'il ne soit plus même permis de s'en scandaliser , ce ne peut être que l'effet de la plus grande dépravation dans les Mœurs. Ces plaintes générales , dit-on , ne signifient rien ; la Nature humaine a été la même dans tous les tems. C'est ainsi que chacun cherche à se justifier sous prétexte de disculper son Siècle. Comme si le plus ou le moins de licence ne rendoit pas les hommes plus ou moins dépravés. Il est bien vrai que leur penchant au Vice a toujours été le même , mais toutes les fois qu'ils se sont affranchis de la honte qui y est attachée , toutes les fois que sous prétexte de secouer le joug des Préjugés , ils ont rompu le frein de la décence , & de l'honnêteté publique , la corruption a été plus générale & plus forte. Et dans quel Siècle la bienséance a-t-elle été moins observée en toute sorte d'états ?

Suis-je en Compagnie ? Je ne vois par-tout qu'étourderie , affectation &

légèreté. Je vois le peu de cas que l'on y fait de tout homme qui n'est pas instruit du courant de Paris ; c'est-à-dire , de toutes les bagatelles qui occupent les esprits frivoles & paresseux de cette grande Ville , & dont un homme de bon sens dédaigne de s'amuser. Je trouve qu'il s'est établi pendant mon absence , un Jargon , où , à commencer par le nom qu'on y donne , je ne puis rien comprendre. Je veux parler de ce qu'on appelle ici *Persiflage*. Tout ce que j'ai pû recueillir de pareils Entretiens , c'est qu'avec le plus grand sérieux du monde , des personnes qui se croient sensées , se parlent une heure pour ne se rien dire , & évitent avec l'attention la plus scrupuleuse , de mettre de la raison dans leurs Discours. Et le grand nombre de ceux qui parlent ce Jargon , n'ont pas pour cela de grands efforts à se faire.

Il s'est encore introduit dans la Société une autre sorte de *Persiflage* également extravagant , mais beaucoup plus dangereux. Celui où nos jeunes gens du bel air se piquent d'exceller , n'est autre chose que le langage de la malignité. De tout tems les petits esprits ont cher-

ché à en imposer, en abusant du frivole avantage qu'ils se sentent sur ceux qui sont au-dessous d'eux ; leur foible est de croire s'élever en abaissant les autres. Dans ce Siècle , où l'on a raffiné sur les Vices même, on ne s'en tient pas là : en ce genre on n'obtient de réputation , c'est-à-dire , qu'on ne se fait estimer d'une espèce de fots , & craindre d'une autre , qu'autant qu'on a l'art de plaisanter quelqu'un sans qu'il s'en apperçoive. C'est assez souvent le but que se proposent plusieurs de ceux qui possèdent ce don , à ces soupers brillans qu'ils arrangent entre eux. Tel s'y croit convié pour son mérite , qu'ils n'y admettent que comme l'objet de leur risée : aux Tables de ceux qu'ils se croient en droit de traiter d'*Espèces* , ils ne se donnent des rendez-vous , que pour se procurer le plaisir de les *Perfifler*. Talent pernicieux que la plupart n'exercent que faute d'avoir assez d'esprit pour s'en passer , dont quelques-uns ne tirent vanité , que parce qu'ils ne se doutent pas du tort qu'il leur fait , & qui ne peut être envié que de ceux qui ne sont pas en état de le réduire à sa juste valeur. Il ne faut , pour
l'acquérir,

l'acquérir, que cette proportion d'entendement qui suffit pour être méchant, c'est-à-dire, celle dont la Nature est le plus prodigue. La méchanceté est au-dessous de l'homme qui a beaucoup d'esprit, & au-dessus de celui qui en manque; elle n'est précisément à la portée que de ceux qui ont cette médiocrité qui se trouve dans les hommes les plus communs. En la tournant du côté du *Perfî-flage*, il n'est pas difficile d'en contracter l'habitude : les occasions de s'exercer sont toujours prochaines. Rarement un homme est-il assez sot, pour n'en pas rencontrer d'autres qui le soient encore davantage. Dans le nombre on choisit les duppes. La foiblesse des uns ne prouve pas la force des autres. Et combien ont la lâcheté de se servir d'une Arme offensive, contre ceux qui ne peuvent ou n'osent employer la même pour se défendre ! Les uns s'en laissent imposer par les Noms ou par les Rangs, les autres respectent encore la Dignité dans la personne qui en est le moins digne.

Sans craindre en effet ces gens qui se croient si redoutables, le parti le plus sage est de ne point entrer en lice avec

eux. On n'obtient la victoire que sur ceux qui la disputent. L'Homme de bon sens en pareil cas , ne s'abbaïsse pas jusques-là. Il ne s'engage pas à des combats où le triomphe est souvent plus humiliant que la défaite : attentif à ne se pas compromettre , il dédaigne de parler un jargon qui ne pourroit que le dégrader. S'il voit une Compagnie de gens qu'il supposoit raisonnables , se transformer tout-à-coup dans une troupe de Baladins & d'Histrions , il n'y choisit d'autre Rolle que celui de Spectateur. Il aimeroit encore mieux être l'objet qu'un des Acteurs de ces indécentes Comédies , où l'on se joue également & de l'honneur & de la raison, Les discours insolens de quelques étourdis qui triomphent de son silence , n'excitent que ses mépris.

Lorsque j'ai le malheur d'être témoin de quelques Scenes de cette espèce , je ne puis m'empêcher de sentir que notre Politesse Françoisse n'est pas aussi parfaite que nous nous l'imaginons , lorsque ceux même que leur Naissance devoit rendre plus circonspects , ne mettent dans leur Conversation ni frein

ni décence ; je regrette la taciturnité de mes bons Anglois du Nord ; de combien le silence est-il préférable , je ne dis pas à l'indécence , je dis même à l'abus continuel de la Parole , si commun parmi nous.

Comme il est de l'Homme de se tromper , & de l'honnête Homme de reconnoître son erreur , j'avoue de bonne foi que je crains de n'avoir pas connu tout le mérite des Anglois , lorsque j'ai vécu parmi eux. Je puis avoir été choqué de ce qui n'est que l'opposé de nos défauts. Ce qui m'a paru contraire aux Bienféances , ne l'est peut-être qu'à nos usages.

Je ne décide donc point entre les deux Nations. De part & d'autre je vois un tel mélange de défauts , & de grandes qualités ; de Vertus & de Vices ; de Préventions mal fondées , & d'Avantages réels , que quand j'aurois la témérité d'en vouloir juger , je ne sçau-rois à laquelle des deux la préférence est dûe. Il n'est qu'un moyen pour ne s'y pas tromper , c'est de la donner à la plus raisonnable ; on est sûr , par une pareille décision , de n'en désobliger au-

380 LETTRES D'UN FRANÇOIS:
cune des deux : le Préjugé de part &
d'autre en fera l'interprête.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Page 5. ligne 12. lorsqu'il est impossible dans l'exécution. *lisez* , lorsque l'exécution en est impossible.

p. 78. l. 12. que ceux : *lis.* que de ceux.

P. 152. l. 18. ont enivrés : *lis.* enivré.

P. 190. l. 7. toujours les : *lis.* des.

P. 219. l. 17. connios : *lis.* connois.

P. 323. l. 6. il ne : *lis.* on ne.

TOME SECOND.

Page 157. ligne 6. Anglois : *lis.* Angloises.

P. 250. l. 14. ne parle : *lis.* ne parle pas.

P. 263 l. 14. constatés : *lis.* contrastés.

P. 283. l. 15. que d'erreur : *lis.* que d'erreur d'esprit.

TOME TROISIÈME.

Page 12. ligne 18. élevé : *lis.* Elève.

P. 36. l. 18. qui la portent : *lis.* qui les porte.

P. 121. l. 1. d'où vient : *lis.* d'où vient donc.

P. 155. l. dern. M. Hippolite : lis. Monsieur Hippolite.

P. 193. Note (d) Morale : lis. morales.

P. 217. l. 6. être de : lis. être celui de.

P. 237. l. 2. on ne les applaudit : lis. on n'y applaudit.

P. 307. l. 18. le Ministère ; lis. le Ministre.

P. 342. l. 6. on réussit bien : lis. on réussit bien mieux.

P. 349. l. 2. industrieux : lis. laborieux.







